

PRÉSENCE DU FUTUR

**RICHARD
MATHESON**

L'Homme qui rétrécit

DENOËL



RICHARD MATHESON

*L'Homme
qui rétrécit*

roman traduit de l'américain
par Jacques Chambon et Claude Elsen

DENOËL

1.

Il crut d'abord à un raz de marée. Puis il se rendit compte que le ciel et l'océan restaient visibles en transparence ; il s'agissait en fait d'un rideau d'embruns qui se précipitait sur le bateau.

Il prenait un bain de soleil sur le toit de la cabine et c'était par pure coïncidence qu'il s'était soulevé sur un coude et avait vu la chose approcher.

« Marty ! » cria-t-il. Pas de réponse. Il traversa précipitamment le bois surchauffé et se laissa glisser sur le pont. « Hé ! Marty ! »

Le rideau d'embruns n'avait rien de menaçant, mais un obscur instinct lui commandait de l'éviter. Il contourna la cabine à toute vitesse, grimaçant sous la douleur qu'infligeaient à ses pieds nus les planches brûlantes. Engagé dans une véritable course.

Qu'il perdit. Un instant en plein soleil, voilà qu'il se retrouvait l'instant suivant aspergé par un crachin tiède et diamantin.

Et puis plus rien. Il resta un instant immobile, couvert de gouttelettes étincelantes, à regarder le nuage glisser sur l'eau. Soudain, il frissonna et baissa les yeux. Il ressentait un curieux picotement sur la peau.

Il saisit une serviette et se sécha. Ce qu'il éprouvait n'était pas tant de la douleur qu'une sensation agréablement cuisante, pareille à celle que provoque une lotion sur des joues rasées de frais.

Quand il fut sec, la sensation avait presque disparu. Il descendit dans la cabine, réveilla son frère et lui parla du rideau d'embruns qu'avait essuyé le bateau.

C'est ainsi que tout commença.

2.

L'araignée fonça sur lui dans l'ombre des étendues sableuses, tricotant furieusement de ses pattes immenses. Son corps ressemblait à un œuf gigantesque et luisant qui tremblait de toute sa masse noire tandis qu'elle chargeait à travers les monticules privés de vent, laissant dans son sillage des ruissellements de sable.

L'homme en resta paralysé. Il vit l'éclat venimeux des yeux de l'araignée. Il la regarda escalader une brindille de la taille d'un rondin, le corps haut perché sur ses pattes que le mouvement rendait floues, jusqu'à atteindre le niveau des épaules de l'homme.

Derrière lui, soudain, dans son abri d'acier, la flamme s'alluma avec une explosion qui fit vibrer l'air. L'homme fut arraché à sa stupeur. Au bord de la suffocation, il tourna les talons et se mit à courir, faisant crisser le sable humide sous ses sandales.

Il traversa des lacs de lumière et replongea dans l'obscurité, son visage arborant le masque même de la terreur. Des rayons de soleil transperçaient les ombres froides du chemin où le jetait sa panique. Dans son dos, l'araignée géante faisait gicler le sable sous ses pattes.

Soudain, l'homme glissa. Un cri étira ses lèvres. Il tomba sur un genou, puis s'étala, les mains tendues en avant pour amortir sa chute. Il sentit le sable froid vibrer sous le grondement de la flamme. Il fit un effort désespéré pour se relever, les paumes encroûtées de sable, et se remit à courir.

Tout en continuant de fuir il jeta un coup d'œil pardessus son épaule et vit que l'araignée gagnait du terrain, l'œuf palpitant que formait son corps perché sur ses pattes en pleine action - un œuf dont le jaune était baigné de poisons mortels.

Brusquement, il se retrouva face au vide, au bord d'une paroi grise qui plongeait à la verticale. Il la longea en évitant de regarder dans le vaste abîme qu'il surplombait. L'araignée géante était toujours à ses trousses, ainsi qu'en témoignait le léger grattement de ses pattes sur la pierre. Elle s'était encore rapprochée.

L'homme se précipita entre deux énormes boîtes en fer-blanc qui se dressaient au-dessus de lui comme des citernes. Sans interrompre sa course, il se faufila entre les masses silencieuses des boîtes entassées, passant devant des surfaces vertes, rouges, jaunes maculées de traînées livides. L'araignée, incapable de déplacer son corps volumineux entre les boîtes sans perdre un temps précieux, entreprit de les escalader. Elle se hissa sur l'une d'elles et passa à toute allure d'un couvercle à l'autre, franchissant les intervalles en une suite de bonds saccadés.

Lorsque l'homme se retrouva en terrain découvert, il entendit un grattement au-dessus de lui. La tête rentrée dans les épaules, il leva les yeux et vit l'araignée sur le point de sauter sur lui, deux de ses pattes glissant déjà sur une paroi métallique tandis que les autres s'accrochaient au sommet de la boîte.

Avec un hoquet de terreur, l'homme replongea entre les boîtes géantes pour un nouveau slalom, mi-courant, mi-trébuchant. L'araignée regagna son perchoir et, s'empressant de faire demi-tour, se relança à sa poursuite.

La manœuvre avait fait gagner quelques secondes à l'homme. Revenu dans la zone sableuse envahie d'ombres, il contourna un grand pilier de pierre et traversa un autre empilement de structures

façon citernes. L'araignée sauta sur le sable et se remit à lui courir après.

L'énorme masse orange se dressa au-dessus de l'homme au moment où ses pas l'entraînaient de nouveau vers l'à-pic. Il n'avait plus le temps d'hésiter. De toute l'énergie dont ses jambes étaient capables, il se propulsa au-dessus du vide et s'accrocha avec l'énergie du désespoir à la corniche rugueuse que rencontrèrent ses doigts.

Les traits déformés par l'effort, il se hissa sur la surface orange fendillée au moment même où l'araignée atteignait le bord de l'à-pic. Une fois sur ses pieds, il se mit à courir le long de l'étroite corniche sans un regard en arrière. Si l'araignée sautait l'obstacle, il était perdu.

L'araignée ne sauta pas. S'en avisant d'un coup d'œil lancé à la dérobée, l'homme s'arrêta et la regarda. Était-il sauvé maintenant qu'il avait quitté le territoire de la bête ?

Un tic contracta sa joue pâle quand il vit le filin de soie qui s'écoulait, telle une traînée de condensation miroitante, des filières de l'araignée.

Il fit demi-tour et se remit à courir ; dès que le fil serait assez long, le moindre souffle d'air le soulèverait jusqu'à l'accrocher à la corniche orange, permettant à la bête de s'y hisser.

Il s'efforça d'accélérer, mais en vain. Ses jambes étaient douloureuses, sa gorge en feu, un point de côté lui perforait le flanc. Il dévala la pente orange, sautant par-dessus les vides avec l'énergie du désespoir, les jambes de plus en plus molles.

Un nouvel à-pic. L'homme se mit aussitôt à genoux, parcouru de tremblements, et, assurant fermement sa prise, se suspendit par les mains. C'était une longue chute qui le séparait du niveau suivant. Il attendit que ses pieds se balancent dans le vide et se laissa aller. Juste avant de tomber, il vit l'araignée géante qui entamait sa descente de la pente orange.

Il atterrit sur les pieds et bascula en avant sur le bois dur. Une pelote d'aiguilles explosa dans sa cheville droite. Il se força à se relever ; il ne pouvait s'arrêter. Au-dessus de sa tête, il entendait les grattements de l'araignée. Il courut jusqu'au rebord, hésita une seconde, puis sauta une fois plus dans le vide. Grosse comme le bras, la courbe d'un arceau de métal surgit dans son champ visuel. Il essaya de l'attraper.

Il continua de tomber en battant des bras et des jambes. Le fond de l'abîme se ruait à sa rencontre. Il était obligé de manquer la matelassure des fleurs imprimées.

Mais non. Il atterrit sur les pieds à leur extrême limite et rebondit en arrière en un saut périlleux à lui briser le cou.

Il gisait sur le ventre, respirant par à-coups, au bord de la suffocation. Sa joue était en contact avec une étoffe rugueuse dont l'odeur poussiéreuse lui emplissait les narines.

Il retrouva alors toute sa vigilance et, dans un sursaut qui fit violence à ses muscles, regarda en l'air. Un nouveau filin fantomatique se dévidait au-dessus de lui. Dans quelques instants, il le savait, l'araignée allait s'y suspendre.

Il se mit debout en laissant échapper un gémissement. Ses jambes tremblaient, sa cheville lui faisait toujours mal, il respirait avec peine, mais il n'avait rien de cassé. Il repartit.

Clopin-clopant, il s'empessa de traverser la surface élastique semée de fleurs et se laissa glisser à terre. Ce faisant, il vit l'araignée qui, tel un terrifiant pendule, oscillait au-dessus de lui.

Il avait désormais atteint le fond du canon. Traînant la jambe, ses sandales claquant sur le sol dur, il s'élança sur la vaste étendue plane qui s'ouvrait devant lui. À sa droite s'élevait la grande tour brune abritant la flamme dont le grondement faisait vibrer tout le canon.

Un regard en arrière lui apprit que l'araignée, arrivée sur le semis de fleurs, se hâtait d'en atteindre la bordure. Il se rua vers le tas d'énormes rondins qui s'élevait jusqu'à mi-hauteur de la tour, longeant une sorte de gigantesque serpent enroulé sur lui-même, rouge et immobile, une gueule grande ouverte

à chaque bout.

L'araignée atterrit sur le sol du canon et reprit sa poursuite.

Mais l'homme avait réussi à atteindre la pile de rondins géants et, se jetant à plat ventre, à se glisser entre deux d'entre eux. Son abri était si exigu qu'il pouvait à peine bouger ; sombre, humide, froid, il sentait le bois moisi. L'homme s'y enfonça aussi profondément que possible et regarda derrière lui.

Noire et luisante, l'araignée essayait de le suivre.

L'espace d'un horrible instant, l'homme crut qu'elle allait y parvenir, puis il se rendit compte qu'elle était coincée et forcée de reculer.

Fermant les yeux, il resta allongé sur le sol dont il sentait la froideur à travers ses vêtements. La bouche ouverte, haletant, il se demanda combien de fois encore il lui faudrait fuir l'araignée.

La flamme s'éteignit dans la tour d'acier, et ce fut le silence, mis à part le grattement inlassable des pattes de l'araignée sur la pierre. Il l'entendit escalader le tas de bois, à la recherche d'un passage susceptible de la mener jusqu'à lui.

Lorsque le bruit cessa enfin, l'homme se glissa prudemment hors de son refuge hérissé d'échardes. Parvenu à l'air libre, il se redressa en toute hâte et regarda autour de lui

Il la vit tout là-haut, sur le mur abrupt, en train d'en regagner le sommet, ses pattes noires hissant l'œuf énorme que formait son corps. Un filet d'air frémissant s'échappa de ses narines. Hors de danger encore pour un temps, il baissa les yeux et prit le chemin de l'endroit où il dormait.

Traînant la jambe, il passa devant la tour d'acier silencieuse - qui était une chaudière à mazout ; devant le grand serpent rouge - un tuyau d'arrosage enroulé sur le sol ; le gros coussin et son tissu à fleurs ; l'immense structure orange - deux fauteuils de jardin empilés l'un sur l'autre ; les formidables maillets de croquet accrochés à leur support. L'un des arceaux du jeu de croquet s'était coincé dans un jour du fauteuil du haut - c'était ce à quoi l'homme avait essayé en vain de s'accrocher dans sa chute. Les grands réservoirs de métal étaient de vieux pots de peinture. Et l'araignée une veuve noire.

L'homme vivait dans une cave.

Il dépassa le monumental portemanteau pour gagner l'endroit où il dormait, sous le chauffe-eau. Au moment de l'atteindre, il tressaillit : la pompe à eau venait de se mettre en mouvement à l'intérieur de sa niche de béton. Il l'écoula ahaner et souffler, tel un dragon à l'agonie.

Puis il se hissa sur le bloc de ciment qui servait de support au chauffe-eau émaillé et se glissa dans sa chaleur protectrice.

Immobile, il resta étendu un long moment sur sa couche - une éponge rectangulaire enveloppée d'un mouchoir en lambeaux. Sa poitrine se soulevait et s'abaissait faiblement, ses mains reposaient, flasques, à demi repliées, à ses côtés. Le regard fixe, il contemplait le fond rouillé du chauffe-eau.

La dernière semaine.

Trois mots et un concept. Un concept qui avait pris naissance dans un éclair d'incompréhension avant de se transformer en cette horreur de chaque instant qui l'habitait à présent. La dernière semaine. Non, même pas ; la journée du lundi était déjà à demi écoulée ! Ses yeux s'égarèrent une seconde sur le morceau de bois marqué de traits au charbon qui lui servait de calendrier. Lundi 10 mars.

Encore six jours et il n'existerait plus.

Dans l'immensité de la cave, la flamme de la chaudière à mazout gronda à nouveau, et il sentit sa couche vibrer sous lui. Cela signifiait que la température avait baissé dans la maison, que le thermostat s'était déclenché et que de l'eau chaude circulait de nouveau dans les radiateurs.

Il pensa à la femme et à la petite fille qui étaient en haut. Sa femme et sa fille. Mais l'étaient-elles

encore ? Ou bien le facteur taille l'avait-il chassé de leur univers ? Pouvait-il encore être considéré comme appartenant à leur monde, alors qu'il avait pour elles la taille d'un insecte, alors que sa fille elle-même aurait pu l'écraser sous son pied sans s'en rendre compte ?

Dans six jours il n'existerait plus.

Il y avait pensé un millier de fois au cours des derniers dix-huit mois essayant de visualiser la chose. Il n'y était jamais parvenu. Invariablement, son esprit s'était rebellé, accroché à la logique : les piqûres allaient se mettre à agir, le processus s'arrêterait de lui-même, quelque chose se passerait. Il était impossible qu'il rapetisse au point de...

Mais si ; il avait rapetissé au point que, dans six jours, il n'existerait plus.

Quand cette idée s'abattait sur lui, ce cruel désespoir, il restait des heures sur son lit de fortune, immobile, sans se soucier de savoir s'il vivait encore ou s'il était déjà mort. Ce désespoir ne l'avait jamais vraiment quitté. Comment aurait-ce été possible ? Peu importaient les efforts qu'il déployait pour s'adapter, aucune adaptation n'était possible, puisque le processus ne s'était jamais ralenti ni stabilisé. Il s'était poursuivi inéluctablement.

Il se retourna sur son lit, en proie à une véritable torture morale. Pourquoi avait-il fui l'araignée ? Pourquoi ne pas l'avoir laissée l'attraper ? Tout serait fini à présent.

C'aurait été une mort atroce, mais rapide - et la fin du désespoir. Pourtant, il continuait à fuir, à improviser, à lutter, à exister. Pourquoi ?

1 mètre 73

Lorsqu'il en avait parlé à Lou, elle avait commencé par rire.

Elle ne rit pas longtemps. Presque aussitôt, sa gorge se bloqua et elle le regarda fixement, en silence. Parce que lui ne souriait pas, parce que son visage à lui était figé en une totale absence d'expression.

« Tu... rétrécis ? » Elle avait murmuré le mot d'une voix tremblante.

« Oui. » Ce fut tout ce qu'il réussit à dire.

« Mais c'est... »

Elle allait dire : « Impossible. » Mais ce n'était pas impossible, car maintenant que le mot avait été prononcé, il cristallisait toute la peur informulée qu'elle éprouvait depuis que cela avait commencé, un mois plus tôt, lorsque Scott, redoutant l'éventualité d'une déformation des jambes ou d'un affaissement de la voûte plantaire, était allé voir le docteur Branson, et que celui-ci, tout en constatant une perte de poids due au voyage et au changement d'environnement, avait écarté l'hypothèse d'une diminution concomitante de sa taille.

Cette crainte n'avait cessé de croître à mesure que se confirmait l'horrible soupçon de Scott ; après la seconde et la troisième consultation de Branson ; après la radiographie et les tests sanguins ; après l'examen complet du système osseux ; après la recherche d'une tumeur de l'hypophyse et une nouvelle série de radios dans la sinistre éventualité d'un cancer. Jusqu'à ce jour et cet instant.

« Mais c'est impossible ! »

Il avait fallu que ça sorte. C'étaient les seuls mots qui lui étaient venus à l'esprit et aux lèvres.

Il secoua lentement la tête, comme hébété.

« C'est pourtant ce qu'il a dit, insista-t-il. Il a dit que j'avais perdu près de deux centimètres en quatre jours. » Il déglutit. « Mais ce n'est pas seulement ma taille qui diminue. Chaque partie de mon corps semble "rétrécir". Proportionnellement.

— Non... » La voix de Lou exprimait un refus obstiné. C'était la seule réaction que suscitait en elle

une telle idée. « C'est tout ? demanda-t-elle presque avec colère. C'est tout ce qu'il a été capable de te dire ?

— Les faits sont là, mon chou. Il m'a montré les radios... celles d'il y a quatre jours et celles d'aujourd'hui. C'est comme ça. Je rétrécis. » Il parlait d'une voix étranglée, comme s'il avait reçu un coup violent à l'estomac.

« Non. » Cette fois, il y avait plus de peur que de détermination dans la voix de Lou. « On va aller voir un spécialiste.

— C'est l'avis de Branson. Il voudrait que j'aille au Centre médical presbytérien de Columbia, à New York. Mais...

— Alors tu vas y aller, trancha-t-elle.

— Encore faudrait-il en avoir les moyens, mon chou, articula-t-il non sans mal. Avec les dettes qu'on a déjà sur le dos...

— Et alors ? Crois-tu un seul instant que... »

Un sanglot nerveux l'empêcha de poursuivre. Elle se tenait devant lui, tremblante, les bras croisés, les mains crispées sur ses biceps flasques. C'était la première fois depuis que tout cela avait commencé qu'elle lui laissait voir à quel point elle était effrayée.

« Lou. » Il l'enlaça. « Ne t'inquiète pas, mon chou, ne t'inquiète pas.

— Non. Il faut que tu ailles à New York. Il le, faut.

— Bon, bon, murmura-t-il. J'irai.

— Il t'a expliqué ce que l'on pouvait faire pour toi ? » demanda-t-elle, et il devina dans sa voix un immense besoin d'espoir.

« Il... » Il s'humecta les lèvres, s'efforçant de rassembler ses souvenirs. « Il a dit qu'on examinerait le fonctionnement de mes glandes endocrines : thyroïde, hypophyse-gonades. Qu'on me ferait un métabolisme basai. D'autres tests... »

Les lèvres de Lou se pincèrent. « Dans ce cas, pourquoi t'a-t-il dit que tu... rétrécissais ? C'est stupide. Ce n'est pas d'un bon médecin. C'est complètement inconsidéré.

— C'est moi qui le lui ai demandé, mon chou. Au moment des premiers tests, j'ai exigé qu'il me dise la vérité. Qu'est-ce que tu voulais qu'il...

— Bon. Mais était-il obligé d'appeler ça... d'employer ce mot ?

— C'est le mot qui convient, Lou, dit-il, accablé. Les preuves sont là. Il y a les radios...

— Il a pu se tromper, Scott. Il n'est pas infailible. »

Il resta silencieux un long moment. Puis, d'une voix tranquille : « Regarde-moi », dit-il.

Lorsque tout avait commencé, il mesurait plus d'un mètre quatre-vingts. À présent, ses yeux étaient au niveau de ceux de sa femme, qui mesurait un mètre soixante-dix.

Écœuré, il laissa tomber sa fourchette sur son assiette.

« Comment faire ? demanda-t-il. Pense aux frais, Lou, à ce que ça va coûter. Il faut compter sur un minimum d'un mois d'hospitalisation ; Branson me l'a dit. Un mois sans travailler... Marty est déjà assez embêté comme ça. Comment espérer qu'il continue à me payer si je ne...

— Ta santé avant tout, mon chéri ! dit-elle d'une voix frémissante. Marty le sait, et toi aussi. »

Il baissa la tête, les dents serrées. Les factures pesaient sur lui comme une chaîne. Il avait l'impression d'en sentir chaque maillon.

« Qu'est-ce qu'on va... » Il s'interrompit en surprenant le regard de Beth fixé sur lui.

« Mange », dit Lou à la petite, qui replongea sa fourchette dans sa purée au jus.

« Comment faire pour payer ? reprit Scott. Je n'ai pas d'assurance maladie, et je dois déjà cinq

cents dollars à Marty pour les premiers examens. » Il soupira. « Et le prêt à titre d'ancien combattant ne me sera même pas accordé, si ça se trouve.

— Tu vas y aller, dit Lou.

— Facile à dire...

— Très bien. Que proposes-tu d'autre ? demanda-t-elle dans un accès de colère mêlée de peur. De ne plus y penser ? D'accepter ce qu'a dit le docteur ? De rester assis sans... » Un sanglot lui noua la gorge.

La main qu'il posa sur son épaule n'avait rien de rassurant. Elle était aussi froide et presque aussi tremblante que celles de Lou.

Un peu plus tard, tandis qu'elle mettait Beth au lit, il resta dans la pénombre du salon, à regarder les voitures circuler dans la rue en contrebas. Mis à part les murmures assourdis qui venaient de la chambre du fond, l'appartement était silencieux. Les voitures passaient en ronflant devant l'immeuble, balayant de leurs phares la chaussée ténébreuse.

Il pensait à sa demande d'assurance-vie. Cela faisait partie de ses projets lorsqu'ils étaient venus dans l'Est. D'abord travailler pour son frère, puis demander un prêt en tant qu'ancien G.I. afin de pouvoir s'associer avec Marty. Posséder une assurance-vie et une assurance maladie, un compte en banque, une voiture convenable, des vêtements, et enfin une maison. Construire sa propre sécurité et celle des siens.

Et voilà que ce plan était compromis. Menaçait de s'écrouler complètement.

Il n'aurait su dire à quel instant précis la question se forma dans son esprit, mais soudain elle fut là, terriblement présente, tandis qu'il contemplait ses mains étendues devant lui, les doigts écartés, son cœur battant la chamade dans un piège de glace.

Pendant combien de temps allait-il continuer à rétrécir ?

3.

Trouver de l'eau potable n'était pas un problème. Le réservoir avoisinant la pompe électrique avait une toute petite fuite à sa base. Juste au-dessous il avait placé un dé à coudre ramené d'une boîte à ouvrage rangée dans un carton sous la cuve à mazout. Le dé était toujours plein à ras bord d'une eau parfaitement pure.

Désormais, c'était la nourriture qui faisait problème. Il ne restait plus rien du morceau de pain rassis sur lequel il vivait depuis cinq semaines. Il en avait mangé les dernières miettes pour son dîner en les faisant descendre avec quelques gorgées d'eau. Depuis qu'il était prisonnier de la cave, il était au pain sec et à l'eau froide.

Il s'avança sur le sol de plus en plus sombre vers la tour blanche, couverte de toiles d'araignée, qui se dressait près des marches conduisant à la porte définitivement verrouillée de la cave. Les dernières lueurs du jour filtraient à travers les soupiraux crasseux - celui qui dominait les collines sableuses du territoire de l'araignée, ceux qui surmontaient respectivement la cuve à mazout et le tas de bois. Une pâle clarté tombait en larges hachures grises sur le sol de ciment, y dessinant un patchwork de lumière et d'ombre. Bientôt, la cave serait un puits de froides ténèbres.

Il avait passé des heures à rêver à la possibilité d'atteindre le cordon électrique qui pendait au plafond et d'allumer l'ampoule poussiéreuse pour chasser les terreurs de la nuit, mais c'était hors de question. Pour lui, ce cordon se trouvait à une hauteur inaccessible - à plusieurs dizaines de mètres au-dessus de sa tête.

Scott Carey contourna l'immense masse blanche du réfrigérateur, qui avait été rangé là lorsqu'ils avaient emménagé - seulement quelques mois auparavant ? Il lui semblait que ça faisait un siècle.

C'était un réfrigérateur d'un ancien modèle, dont le circuit était placé dans un caisson cylindrique à son sommet. Il y avait une boîte ouverte de biscuits secs à côté de ce caisson. En principe, c'était la seule nourriture qui restait encore dans la cave.

Il connaissait l'existence de cette boîte de biscuits bien avant de se retrouver piégé dans la cave : c'était lui qui l'avait laissée là, un après-midi, il y avait de cela bien longtemps. Non, pas si longtemps, en réalité. Mais d'une façon ou d'une autre, les jours lui semblaient désormais plus longs. Comme si les heures avaient été conçues pour les êtres normaux. Pour quelqu'un de plus petit, les heures s'étiraient en proportion.

C'était une illusion bien sûr. Mais sa petitesse lui en infligeait bien d'autres : l'illusion que ce n'était pas lui qui rapetissait, mais le monde qui s'agrandissait ; l'illusion que les choses n'étaient ce qu'elles sont censées être qu'aux yeux des personnes de taille normale.

Il avait beau se raisonner, pour lui, la chaudière à mazout avait pratiquement perdu sa fonction d'appareil de chauffage pour devenir une tour gigantesque dans les entrailles de laquelle grondait une flamme magique. Le tuyau d'arrosage était en réalité une énorme vipère rouge immobile, lovée dans son sommeil. Le mur de séparation qui flanquait la chaudière était une falaise, le sable un terrible désert aux collines habitées non par une araignée de la taille d'un ongle mais par un monstre venimeux presque aussi grand que lui.

La réalité était relative. Il en était chaque jour un peu plus convaincu. Dans six jours, elle

n'existerait plus pour lui - non parce qu'il serait mort, mais par un simple phénomène de disparition
Car enfin, quelle réalité pouvait subsister quand on est réduit à zéro ?
Fallait-il baisser les bras pour autant ? Il restait là à parcourir des yeux la surface abrupte du réfrigérateur, se demandant comment il pourrait l'escalader pour atteindre les biscuits.
Un grondement soudain le fit sursauter. Il tourna la tête, le cœur battant.
Ce n'était que le brûleur de la chaudière qui s'éveillait une fois encore, faisant trembler le sol sous ses pieds, communiquant à ses jambes des vibrations qui les engourdissaient. Il déglutit péniblement. Il avait l'impression de vivre en pleine jungle ; chaque bruit pouvait signifier une menace de mort.
Il faisait trop sombre. Lorsqu'elle était plongée dans le noir, la cave devenait un lieu de terreur. Il s'élança à travers son étendue glacée, tremblant de froid sous l'espèce de poncho qu'il s'était confectionné à l'aide d'un bout de tissu dans lequel il avait découpé un trou pour la tête et dont il avait effiloché les bords pour les raccorder par des nœuds. Les vêtements qu'il portait quand il avait dégringolé dans la cave formaient à présent des tas poussiéreux à côté du chauffe-eau. Il les avait utilisés aussi longtemps que possible, roulant les manches et les jambes du pantalon, serrant sa ceinture, jusqu'à ce que leur ampleur le gêne dans ses mouvements. Alors il s'était confectionné cette tunique. Mais il avait toujours froid, sauf lorsqu'il était sous le chauffe-eau.
Il pressa le pas, soudain anxieux de quitter le sol enténébré. Son regard se porta un instant tout là-haut, au sommet de la falaise, et il sursauta de nouveau en croyant voir l'araignée s'y profiler. Il s'était mis à courir avant de s'apercevoir que ce n'était qu'une ombre. Il ralentit de nouveau l'allure, reprenant sa démarche erratique, saccadée. S'adapter ? pensa-t-il. Qui pouvait s'adapter à cela ?
Revenu sous le chauffe-eau, il traîna un couvercle en carton au-dessus de son lit et s'allongea sous l'abri ainsi constitué.
Il tremblait encore. L'odeur acre et sèche du carton tout près de son visage le faisait suffoquer. Encore une illusion dont il souffrait chaque nuit.
Il s'efforça de trouver le sommeil. Il s'occuperait des biscuits demain, lorsqu'il ferait jour. Ou ne s'en occuperait pas du tout. Peut-être resterait-il étendu là, laissant la faim et la soif accomplir ce à quoi il ne pouvait se résoudre en dépit de toute sa détresse.
Absurde ! s'emporta-t-il. S'il n'y était pas parvenu jusqu'ici, il était peu vraisemblable qu'il y parvienne maintenant.

1 mètre 63

Au volant de la Ford bleue, Louise suivait la large rampe en arc de cercle qui menait de Queen's Boulevard à Cross Island Parkway. On n'entendait que le ronronnement du moteur. Ils avaient cessé de parler de tout et de rien quelques centaines de mètres après la sortie du tunnel de Midtown. Scott avait même coupé la radio, mettant fin à la musique douce qu'elle diffusait. Il gardait les yeux fixés sur le pare-brise, absorbé dans ses pensées.
Cette tension s'était installée bien avant que Louise vienne le chercher au Centre.
Elle avait atteint son point culminant dès l'instant où il avait dit aux médecins qu'il voulait rentrer chez lui. En fait, sa colère n'avait cessé de croître dès qu'il était entré au Centre. La crainte des frais engagés en avait constitué la première strate, une strate qui tenait à la menace que cela faisait peser sur leur sécurité future. Chaque jour de vaine et torturante attente au Centre y avait ajouté la sienne.
Quand il lui avait fallu affronter une Louise non seulement irritée par sa décision de rentrer à la maison, mais incapable de dissimuler son émotion lorsqu'elle avait constaté qu'il mesurait désormais dix centimètres de moins qu'elle, la coupe était pleine. Il avait à peine parlé depuis le moment où elle

était entrée dans sa chambre, et encore n'avait-ce été que du bout des lèvres, avec la plus extrême réticence.

Ils étaient en train de passer devant un luxueux complexe immobilier. Scott le remarqua à peine. Il songeait à l'impossible avenir qui l'attendait.

« Quoi ? fit-il en sursautant légèrement.

— Je te demandais si tu avais déjeuné.

— Ah. Oui. Vers huit heures, il me semble.

— Tu as faim ? Tu veux qu'on s'arrête ?

— Non. »

Il la regarda, remarqua ses traits tendus par l'irrésolution.

« Parle, tonna-t-il. Dis-le, pour l'amour du ciel, dis ce que tu as sur le cœur ! »

Il vit sa gorge se contracter alors qu'elle déglutissait.

« Que veux-tu que je dise ?

— C'est ça, fit-il en accompagnant ses paroles de petits □ hochements de tête saccadés. C'est ça, fais comme si □ c'était de ma faute. Je suis un imbécile qui ne veut pas □ savoir de quoi il souffre. Je suis... »

Il s'interrompit dans son élan. La peur sournoise qui l'habitait refoulait toutes ses tentatives pour laisser éclater sa fureur. Un homme en proie à la terreur ne pouvait s'autoriser que des accès de colère sporadiques. « Tu sais très bien ce que je ressens, Scott.

— Je le sais parfaitement. Mais ce n'est pas toi qui auras à payer les factures.

— Je t'ai déjà dit que je ne demandais qu'à travailler.

— Inutile de revenir là-dessus. Que tu travailles ne servirait pas à grand-chose. On est bons pour la culbute. » Il laissa échapper un soupir las. « Et d'ailleurs, qu'est-ce que ça changerait ? Ils n'ont rien trouvé.

— Scott, le docteur a dit que ça pouvait prendre des mois ! Tu ne les as même pas laissés terminer leurs examens. Comment veux-tu...

— Que croyaient-ils donc ? s'emporta-t-il. Que j'allais les laisser jouer avec moi ? Tu n'étais pas là, toi, tu n'as rien vu ! On aurait dit des enfants à qui on a donné un nouveau jouet. Un homme qui rétrécit ! Dieu tout-puissant, un homme qui rétrécit ! Leurs yeux en brillaient de plaisir. Tout ce qui les intéresse, c'est mon incroyable catabolisme" !

— Qu'est-ce que ça peut faire ? Ils font quand même partie des meilleurs médecins du pays.

— Et surtout des plus chers ! rétorqua-t-il. Si je les intéresse tellement, pourquoi ne m'ont-ils pas proposé de me faire subir leurs examens pour rien ? J'ai posé la question à l'un d'entre eux. On aurait dit que j'insultais sa mère... »

Elle ne répondit pas. Elle avait manifestement du mal à respirer.

« J'en ai marre de leurs examens », poursuivit-il, renonçant à s'enfoncer de nouveau dans le triste isolement du silence. « J'en ai marre de leur métabolisme basai et de leurs tests protéiques ; marre d'avaler de l'iode radioactif et de l'eau de baryum ; marre des rayons X, des analyses de sang et des compteurs Geiger sur ma gorge ; marre qu'on prenne ma température un million de fois par jour !

Tu n'es pas passée par là ; tu ne peux pas savoir. C'est comme... comme d'être soumis à la question. Et pour arriver à quoi ? Ils n'ont rien trouvé. Rien ! Et ils ne trouveront jamais. Et je n'ai pas envie de leur devoir des milliers de dollars pour rien ! »

Il se laissa aller en arrière et ferma les yeux. La colère était vaine lorsque son objet ne la méritait en rien. Mais elle n'en continuait pas moins de brûler en lui comme un feu inextinguible.

« Ils n'avaient pas fini, Scott.

Tu ne te soucies pas des factures.

— C'est de toi que je me soucie.

— Qui a mis la sécurité de notre couple en péril ?

— Tu es injuste.

— Vraiment ? Qui nous a fait quitter la Californie pour venir ici ? Moi ? Est-ce moi qui ai décidé de me mettre en affaire avec Marty ? J'étais heureux, là-bas. Je ne... » Il inspira à petits coups saccadés et souffla. « Oublions ça. Je suis désolé, excuse-moi. Mais il n'est pas question que je retourne là-bas.

— Tu souffres et tu es en colère, Scott. C'est pour ça que tu ne veux pas retourner là-bas.

— Non ! C'est parce que ça ne sert à rien ! » cria-t-il. □ Ils restèrent un long moment sans parler, puis elle dit :

« Scott, crois-tu vraiment que je ferais passer ma sécurité avant ta santé ? »

Silence.

« Réponds-moi, insista-t-elle.

— À quoi bon discuter de ça ? »

Le lendemain matin, un samedi, il reçut le formulaire destiné à l'établissement du contrat d'assurance-vie qu'il avait sollicité. Il le déchira en petits morceaux qu'il jeta dans la corbeille à papier, puis sortit prendre l'air. Au cour de sa longue promenade mélancolique, il pensa à la création du monde, qui avait pris sept jours à Dieu. Lui, il diminuait chaque jour d'un septième de pouce l.

La cave était silencieuse. Le brûleur de la chaudière à mazout venait de s'éteindre, le cliquetis poussif de la pompe à eau s'était tu depuis une heure. Allongé sous le couvercle en carton, il écoutait le silence, épuisé mais incapable de dormir. Vivre comme un animal sans en avoir le mental ne conduisait pas au sommeil lourd, facile de l'animal.

L'araignée se manifesta vers onze heures.

Il ne savait pas qu'il était onze heures, mais il y avait encore des bruits de pas au-dessus de sa tête ; or Lou se couchait généralement vers minuit.

Il entendit le grattement indolent des pattes de l'araignée à travers le couvercle en carton. En haut, en bas... avec une terrible patience, elle cherchait une ouverture.

La veuve noire. Les hommes l'avaient baptisée ainsi parce que la femelle tuait le mâle et, autant que possible, le dévorait après l'accouplement.

La veuve noire. D'un noir luisant, avec un rectangle rouge étranglé sur son abdomen ovoïde ; ce que l'on appelait son « sablier ». Une créature dotée d'un système nerveux hautement développé, douée de mémoire. Une créature dont le venin était douze fois plus meurtrier que celui du serpent à sonnettes.

La veuve noire escaladant le carton qui protégeait Scott était presque aussi grosse que lui. Dans quelques jours, elle serait aussi grosse que lui ; quelques jours de plus, et elle serait plus grosse que lui. Cette pensée le rendait malade. Comment réussirait-il alors à lui échapper ?

Il faut que je sorte d'ici ! pensa-t-il désespérément.

Ses yeux se fermèrent, ses muscles se nouèrent à l'aveu de son impuissance. Il y avait maintenant cinq semaines qu'il essayait de sortir de la cave. Quelle chance avait-il d'y arriver quand sa taille se réduisait à un sixième de ce qu'elle était lorsqu'il s'y était fait piéger ?

Le grattement se fit de nouveau entendre, cette fois sous le carton.

Il y avait une petite déchirure sur un des côtés du couvercle ; suffisante pour livrer passage à l'une des sept pattes de l'araignée.

Il resta immobile, parcouru de frissons, à écouter la patte hérissée de poils gratter le ciment comme une lame de rasoir du papier de verre.

« Fous le camp ! cria-t-il. Fous le camp ! »

Dans l'espace confiné du carton, la stridence de sa voix lui déchira les tympans. Il resta là, à trembler de tous ses membres, tandis que l'araignée continuait à gratter, à sauter, à multiplier frénétiquement les assauts à la recherche d'un passage.

Il se retourna et enfouit son visage dans les plis rugueux du mouchoir qui couvrait l'éponge. Si seulement je pouvais la tuer ! hurlait-il intérieurement, au comble de l'angoisse. Au moins ses derniers jours seraient-ils paisibles.

Environ une heure plus tard, les grattements s'arrêtèrent et l'araignée s'en alla. Une fois de plus, il se rendit compte qu'il était inondé de sueur, que ses doigts glacés étaient agités de mouvements spasmodiques. Les lèvres entrouvertes, il haletait, épuisé par cette lutte immobile contre l'horreur.

La tuer ? Cette pensée lui glaça le sang.

Un peu plus tard, il sombra dans un sommeil agité et marmonnant, peuplé d'atroces cauchemars.

1. Dans les trois millimètres et demi. (N.d.T.)

4.

Ses yeux papillotèrent, s'ouvrirent.

Seul son instinct lui apprit que la nuit était passée. Sous le couvercle en carton, il faisait toujours aussi noir. Ravalant un gémissement, il prit appui sur l'éponge qui lui servait de lit et se redressa lentement, jusqu'à ce que l'envers du carton pèse sur ses épaules. Puis, bandant ses forces, il le fit glisser de côté.

Dehors - à l'air libre - il pleuvait. Une lumière grise filtrait à travers les vitres ruisselantes des soupiraux, transformant les ombres en palpitations obliques et les taches de lumière en blêmes tremblements de gélatine.

Aussitôt descendu du socle de ciment, il se dirigea vers la règle de bois graduée qu'il avait posée contre les roues de l'énorme tondeuse à gazon jaune. C'était la première chose qu'il faisait chaque jour.

Il se plaqua contre la règle et posa une main sur le sommet de son crâne. Puis, laissant sa main sur la surface graduée, il s'écarta pour voir où il en était.

Les règles n'indiquaient pas les septièmes de pouce ; les divisions correspondantes étaient de son fait. La base de sa paume masquait la ligne qui lui disait qu'il mesurait cinq septièmes de pouce, moins de deux centimètres.

Sa main retomba le long de son flanc. Eh bien, quoi ? Qu'espérais-tu ? s'interrogea-t-il intérieurement. Il ne répondit pas à sa propre question, se contentant de se demander pourquoi il s'imposait chaque jour cette torture, pourquoi il s'entêtait dans un tel masochisme. Il n'imaginait pas un instant que le processus puisse s'arrêter ; que les piqûres puissent se mettre à agir à ce stade terminal. Alors pourquoi ? Un effet de sa résolution première de suivre la descente jusqu'à sa fin ? Dans ce cas, cela ne servait plus à rien. En dehors de lui, personne ne s'en aviserait.

Il se remit à marcher lentement sur le ciment froid. Mis à part le faible tapotis de la pluie sur les vitres, la cave était silencieuse. Très loin, il entendait un tambourinement caverneux ; probablement celui de la pluie contre la porte de la cave. Machinalement, il leva les yeux vers le haut de la falaise, cherchant l'araignée du regard. Elle était invisible.

Il passa sous le pied en saillie du portemanteau et atteignit la marche de trente centimètres qui le séparait du gouffre sombre où se trouvaient le réservoir et la pompe à eau. Trente centimètres, songea-t-il, en descendant lentement le long de l'échelle de corde qu'il avait fabriquée et fixée à la brique posée au sommet de la marche. Trente centimètres, mais qui étaient pour lui l'équivalent d'une trentaine de mètres pour un homme de taille normale.

Il avait beau faire attention, ses genoux cognaient et s'écorchaient contre le ciment. Il aurait dû trouver un moyen d'empêcher l'échelle de se coller à la paroi. De toute façon, c'était trop tard ; il était trop petit. Tout juste s'il arrivait encore, au prix de douloureux étirements, à passer d'un échelon à l'autre... puis à l'autre.

Grimaçant, il s'aspergea la figure d'eau glacée. Son visage arrivait juste au niveau du dé. Dans deux jours, il serait incapable de l'atteindre, comme il serait sans doute incapable d'utiliser l'échelle. Que ferait-il alors ?

S'efforçant de ne pas penser à cette accumulation de problèmes, il emplît ses paumes d'eau froide et but à longs traits, jusqu'à ce que ses dents lui fassent mal. Après quoi, il s'essuya le visage et les mains avec sa tunique et entreprit de remonter.

À mi-chemin, il dut s'arrêter pour reprendre son souffle, accroché par les avant-bras à un échelon de ficelle qui avait pour lui l'épaisseur d'une grosse corde.

Et si l'araignée apparaissait soudain au sommet de l'échelle ? Si elle se mettait à la descendre à sa rencontre ?

Il frissonna. Suffit ! se morigéna-t-il. Il était déjà assez terrible d'avoir à s'en défendre, sans passer encore le reste de son temps à imaginer des horreurs.

Il déglutit de nouveau, avec appréhension. C'était vrai. Sa gorge était douloureuse.

« Crénom », marmonna-t-il. Il avait bien besoin de ça.

Il acheva son ascension dans un silence sinistre et entreprit de couvrir les quelque quatre cents mètres qui le séparaient du réfrigérateur. Il contourna les lourds anneaux du tuyau d'arrosage, longea le manche de râteau épais comme un arbre, passa devant les roues de la tondeuse hautes comme des maisons, devant la table en osier qui s'élevait jusqu'à mi-hauteur du réfrigérateur, lui-même aussi haut qu'un immeuble de dix étages. Déjà, la faim commençait à lui tirailler l'estomac.

Il s'arrêta, la tête renversée en arrière, considérant le réfrigérateur. Si des nuages avaient flotté autour de son sommet cylindrique, rien ne l'aurait différencié à ses yeux d'une montagne inaccessible.

Son regard s'abaissa. Il s'apprêtait à soupirer quand il fut coupé dans son élan par un grondement soudain. Le brûleur de la chaudière, qui faisait de nouveau trembler le sol. Jamais il ne pourrait s'y habituer. Son allumage ne se produisait pas à intervalles réguliers, et, ce qui était pire, chaque jour son grondement semblait plus puissant.

Il resta un long moment immobile, à regarder d'un air indécis les pieds blancs du réfrigérateur. Enfin, il s'arracha à sa morne apathie et inspira d'un coup sec. Il ne servait à rien de rester là. Il lui fallait atteindre les biscuits ou se laisser mourir de faim.

Il fit le tour de la table en osier, dressant des plans.

Comme pour un pic montagnoux, il y avait plusieurs manières d'entreprendre l'ascension du réfrigérateur. Aucune n'était simple. Il pouvait essayer de gravir l'échelle qui, comme la tondeuse à gazon, était appuyée contre la cuve à mazout. Une fois atteint le sommet de celle-ci - ce qui équivalait déjà à escalader l'Everest -, il pourrait gagner la haute pile de cartons entassés à côté, puis s'avancer sur la valise de cuir de Louise, et de là, se saisir de la corde qui pendait au sommet du réfrigérateur. Il pouvait aussi tenter l'ascension de la table pliante rouge, sauter sur les cartons et, via la valise, retrouver la corde. Ou se lancer à l'assaut de la table en osier, qui se trouvait près du réfrigérateur, et, une fois son sommet atteint, affronter le péril du grimper de corde.

Il se détourna du réfrigérateur pour examiner le mur de la cave, s'arrêtant successivement sur le croquet, les fauteuils de jardin empilés, le parasol de plage aux rayures tapageuses, les tabourets pliants vert olive. Il enveloppa le tout d'un regard désespéré.

N'y avait-il pas d'autre solution ? N'y avait-il rien d'autre à manger que ces biscuits ?

Ses yeux suivirent lentement le bord de la falaise. Il restait un ultime morceau de pain rassis là-haut ; mais il savait qu'il ne pourrait se résoudre à aller le chercher. La peur de l'araignée était trop forte. Même la faim serait impuissante à l'entraîner de nouveau là-haut.

Les araignées étaient-elles comestibles ? se demanda-t-il soudain. Cette pensée lui fit gargouiller l'estomac. Il la chassa pour revenir à son problème immédiat.

Premier obstacle : sans aide, il ne réussirait pas son ascension.

Sentant le froid du ciment à travers ses sandales presque complètement usées, il gagna la région

ombreuse qui s'étendait au pied de la cuve à mazout et se hissa entre les bords irréguliers de la brèche qui s'ouvrait dans le carton posé là. Et si l'araignée était là-dedans à le guetter ? Il s'immobilisa, le cœur battant, une jambe à l'intérieur de la boîte, l'autre à l'extérieur. Il inspira un grand coup pour se donner du courage. Ce n'est jamais qu'une araignée, se dit-il, pas un foudre de stratégie.

Achevant de se faufiler dans les profondeurs du carton et leur odeur de moisi, il se prit à souhaiter de toutes ses forces que l'araignée n'ait d'autre moteur que l'instinct.

Il cherchait du fil. Sa main rencontra un objet en métal et bondit en arrière. Nouvelle tentative. Ce n'était qu'une aiguille. Il fit la grimace. Rien qu'une aiguille ? Pour lui, elle avait la taille d'une lance de chevalier.

Enfin, il trouva le fil et en déroula péniblement une vingtaine de centimètres. Il lui fallut une bonne minute de tractions, secousses et coups de dents pour le séparer de sa bobine, désormais grosse comme une barrique.

Il tira le fil hors de la boîte et le déposa près de la table en osier. Puis il prit la direction du tas de bois et arracha à une bûche un morceau de l'épaisseur et de la longueur de son avant-bras. Une fois revenu à la table, il y attacha le fil.

Il était prêt à se mettre à l'œuvre.

La première étape fut aisée. Autour du pied de la table s'enroulaient deux minces bandes d'osier dont chacune avait à peu près l'épaisseur de son corps. À une dizaine de centimètres sous le premier support, ces deux bandes s'évasaient pour former un angle avec ledit support, puis revenaient épouser le pied dix centimètres plus haut.

Il lança le morceau de bois en visant le point où l'une des bandes s'écartait du pied. À sa troisième tentative, le morceau de bois passa par où il fallait, et il tira prudemment sur le fil de manière à le coincer entre le pied de la table et la bande d'osier. Sur quoi, il se lança dans son escalade.

Parvenu à son but, il remonta le fil, libéra le morceau de bois et se lança dans la seconde étape de son escalade.

Au bout de quatre lancers, le morceau de bois se coinça entre deux brins d'osier et il reprit son ascension.

Lorsqu'il atteignit le support, il s'y allongea de tout son long pour souffler. Au bout de quelques minutes, il se redressa et plongea les yeux dans ce qui représentait pour lui un abîme d'une quinzaine de mètres. Il n'en était qu'au début de son escalade et il se sentait déjà à bout de forces.

À l'autre bout de la cave, la pompe à eau se remit à ahaner. Il l'écouta tout en levant la tête vers l'immense dais qu'était pour lui le sommet de la table, à quelque trente mètres au-dessus de sa tête.

« Allons, grogna-t-il pour s'encourager. Allons, allons, allons... »

Il se mit debout, respira à fond et procéda à un nouveau lancer. Mais il manqua son but et fit un écart pour se garer du morceau de bois qui retombait sur lui. Sa jambe droite glissa dans un interstice de la structure en osier et il dut se cramponner aux traverses pour éviter d'être précipité vers le sol.

Il resta là un long moment, une jambe dans le vide. Puis, tant bien que mal, il se recampa sur ses pieds. La douleur qui lui taraudait le mollet droit le fit grimacer. Il avait dû se froisser un muscle. Il serra les dents et laissa échapper un long soupir. Il avait la gorge en feu, une jambe amochée, la faim au ventre, ses forces l'abandonnaient... Et puis quoi encore ?

Il dut s'y reprendre à douze fois avant de placer le morceau de bois à l'endroit adéquat un peu plus haut. Après l'avoir tendu, il entreprit de se hisser le long du fil. Les dents serrées, il s'efforça d'ignorer chaque élancement musculaire ; mais quand il atteignit la fourche, il se cala en équilibre plus moins stable entre le pied de la table et la bande d'osier, haletant, les muscles tétanisés. Il faut

que je me repose, se dit-il. Je n'en peux plus. La cave se mit à tourner autour de lui.

La semaine où sa taille avait atteint un mètre soixante, il était allé rendre visite à sa mère. La dernière fois qu'il l'avait vue, il mesurait un mètre quatre-vingts.

L'angoisse lui serrait le cœur, plus froide que le vent d'hiver, tandis qu'il remontait la rue de Brooklyn où se trouvait la maison de sa mère. Deux garçons jouaient au ballon sur la chaussée. L'un d'eux manqua la passe de son camarade. Le ballon roula vers Scott, qui se baissa pour le ramasser.

« Par ici, petit ! » cria le garçon.

Scott en fut tout électrisé et lança violemment le ballon.

« Bien ajusté, petit ! »

Scott poursuivit son chemin, le visage terreux.

Ensuite, il y avait eu cette heure terrible en compagnie de sa mère. Il n'était pas près de l'oublier.

Cette façon dont elle avait évité l'évidence pour lui parler de Marty, de Thérèse et de leur fils, Billy ; de Louise et de Befh, de la vie agréable que lui assuraient les mensualités que lui versait Marty.

Elle avait mis la table avec le soin qui lui était habituel, chaque tasse et chaque assiette bien à sa place, chaque petit gâteau disposé symétriquement. Il s'était assis en face d'elle, en proie à un sentiment de vide nauséux ; le café lui brûlait la gorge, les petits gâteaux n'avaient aucun goût.

Enfin, alors qu'il était trop tard, elle en avait parlé. Cette chose... suivait-il un traitement pour ça ?

Il savait très bien ce qu'elle souhaitait lui entendre dire, et il avait parlé du Centre et des examens. Le soulagement avait chassé les rides supplémentaires que l'inquiétude avait creusées dans le rose de son visage. Bien, avait-elle dit, très bien. Les docteurs le guériraient. À présent, plus rien n'avait de secret pour les docteurs ; plus rien.

Et tout s'était arrêté là.

Il était rentré chez lui dans un état d'hébétude confinant au malaise. De toutes les réactions que sa mère aurait pu avoir face à sa détresse, celle qu'elle avait manifestée était la dernière qu'il aurait imaginée.

À son retour, Louise l'avait coincé dans la cuisine, le pressant de retourner au Centre pour en finir avec ses examens. Elle travaillerait, elle confierait Beth à une garderie, tout irait très bien. Au début, sa voix était assurée, impérieuse ; puis elle s'était brisée et toute sa terreur, tout son désarroi refoulé avait débordé.

Debout à côté d'elle, un bras autour de sa taille, il avait essayé de la réconforter, mais ne s'était montré capable que de lever les yeux vers son visage et de lutter en vain contre l'accablement qui lui venait d'être tellement plus petit qu'elle. Très bien, avait-il dit. Très bien, je retournerai au Centre. Promis. Ne pleure pas.

Le lendemain matin, il avait reçu la lettre du Centre l'informant qu'« en raison de la nature particulière de votre cas, dont l'étude pourrait s'avérer d'un intérêt inestimable pour la science », les médecins étaient disposés à poursuivre leurs examens gratuitement.

Il était donc retourné au Centre. De cela aussi il se souvenait. Et de la découverte qui avait suivi.

Scott cligna des yeux pour accommoder. En soupirant, il se redressa, une main en appui sur le pied de la table. À partir de l'endroit où il se trouvait, les deux torsades s'écartaient du pied en question pour s'évaser selon des angles opposés, parallèlement à des barres de soutien, jusqu'à la partie supérieure de la table. Chaque arceau ainsi formé était jalonné de trois montants qui lui donnaient l'aspect d'une immense rampe d'escalier. Scott n'allait plus avoir besoin du fil.

Il s'engagea sur la pente de soixante-dix degrés en direction du premier montant, s'y accrocha, se hissa jusqu'à sa base, ses sandales ayant du mal à trouver une prise sur la barre de soutien. Puis il se

fendit pour gagner la section suivante. À force de concentration et d'acharnement dans l'effort, il réussit à chasser toute pensée de son esprit et à sombrer dans une espèce d'indifférence mécanique ; seule la faim qui le tenaillait avait tendance à lui rappeler sa situation critique.

Enfin, à bout de souffle, la gorge en feu, il atteignit l'extrémité de la pente et s'arrêta là, calé entre la barre de soutien et le dernier montant, les yeux fixés sur le large surplomb que formait le plateau de la table.

Son visage se crispa.

« Non », murmura-t-il d'une voix râpeuse en examinant les alentours. Un bond de près d'un mètre le séparait du bord de la table. Mais aucune prise ne s'offrait à lui.

« Non ! »

Avait-il fait tout ce chemin pour rien ? Il n'arrivait pas à l'admettre, s'y refusait. Ses yeux se fermèrent. Je vais décrocher, se dit-il. Me laisser tomber par terre. C'en est trop.

Il rouvrit les yeux, sentit les muscles de ses joues se contracter tandis qu'il grinçait des dents. Il n'allait pas décrocher de quoi que ce soit. S'il tombait, ce serait en essayant d'atteindre le bord de la table. Rien n'entamerait sa volonté.

Il s'avança jusqu'au bout de la barre de soutien en cherchant des yeux un moyen d'atteindre le bord de la table. Il devait y en avoir un. Il le fallait.

Finalement, il le trouva.

Tout le long de l'arête inférieure de la table courait une baguette de bois qui faisait deux fois l'épaisseur de son bras, et que fixaient au plateau des pointes qui devaient avoir à peu près sa taille.

Deux de ces pointes manquaient, de sorte qu'à cet endroit la baguette s'était écartée de la table d'environ un demi-centimètre - pas loin d'un mètre pour lui. S'il pouvait sauter jusque-là et s'accrocher à la baguette, il aurait une chance de se hisser sur le dessus de la table.

Il resta perché là, respirant à fond, les yeux fixés sur la baguette affaissée et la distance qu'il avait à franchir. Au moins un mètre vingt selon ses propres critères. Un mètre vingt de vide.

Il s'humecta les lèvres. Au-dehors, la pluie avait redoublé de violence. Il l'entendait tambouriner contre les vitres. Il flottait dans des tourbillons de lumière grise. Il tourna les yeux vers le soupirail situé au-dessus du tas de bois à quelque quatre cents mètres de là. Le ruissellement de l'eau sur les vitres lui donnait l'impression d'être épié par de grands yeux caves.

Il détourna la tête. Il n'avait pas de temps à perdre. Il lui fallait absolument manger. Pas question de revenir en arrière. Il devait continuer.

Il rassembla ses forces. M'y voici, songea-t-il, étrangement calme. Me voici peut-être arrivé au terme de mon fantastique voyage.

Il pinça les lèvres. « Soit », murmura-t-il, et il s'élança.

Ses avant-bras heurtèrent si violemment la baguette de bois qu'ils en furent tout engourdis, au bord de lâcher prise. Je tombe ! hurla-t-il intérieurement. Puis ses bras prirent appui sur la surface de bois, et il resta suspendu, les jambes pédalant dans le vide.

Il resta ainsi un long moment, reprenant sa respiration, laissant à ses bras le temps de retrouver leur sensibilité. Puis, précautionneusement, avec une cruelle lenteur, il se hissa jusqu'à se retrouver assis sur la baguette, face à la barre de soutien. Cette manœuvre effectuée, il recula, une main en appui sur le dessous de la table, les membres tremblants d'épuisement.

Le plus dur restait encore à faire.

Il allait devoir se mettre debout sur le bord extérieur de la baguette et, au prix d'un nouveau saut, lancer les bras par-dessus le bord de la table. En principe, celui-ci ne lui offrirait aucune prise. Il ne lui resterait donc qu'à s'y accrocher avec assez de force pour parvenir à se hisser à sa surface.

Un instant, il eut conscience de l'absurdité de la chose : il risquait de se tuer en essayant d'escalader une table que tout homme normal aurait été capable de soulever d'une seule main.

Laisse courir, s'adjura-t-il.

Il inhala plusieurs fois à fond jusqu'à ce que les muscles de ses bras et de ses jambes aient cessé de trembler. Puis il s'accroupit sur la surface de bois, s'appuyant au dessous de la table pour garder son équilibre.

Les semelles de ses sandales étaient trop lisses ; elles ne lui assuraient pas une prise assez sûre. Malgré le froid, il dut se résoudre à les quitter. Il s'en débarrassa d'une petite secousse de chaque pied et, un instant plus tard, perçut le léger bruit qu'elles produisirent en heurtant le sol de la cave.

Il hésita un moment, se calma, respira un grand coup, marqua un temps...

Maintenant.

Il se catapulta en l'air et plaqua ses deux bras sur le rebord de la table. Ses yeux tombèrent sur un énorme entassement d'objets. Puis il se mit à glisser. Il se cramponna de toutes ses forces, enfonçant ses ongles dans le bois, mais le poids de son corps l'entraînait vers le vide.

« Non », gémit-il d'une voix étranglée.

Il réussit à se projeter de nouveau en avant, toutes griffes dehors, plaquant désespérément ses bras sur la surface de bois.

C'est alors qu'il vit l'arceau de métal.

Un demi-centimètre le séparait de ses doigts.

Il lui fallait absolument le saisir s'il ne voulait pas tomber. Tout en continuant de labourer le bois d'une main, il leva l'autre.

Oups !

Sa main levée retomba et se remit à griffer frénétiquement le bois. Voilà qu'il glissait de nouveau en arrière.

Dans un dernier sursaut d'énergie, il tendit le bras vers l'arceau et ses doigts se refermèrent sur sa rigidité glacée.

Ruant, bandant tous ses muscles, il se hissa sur le plateau de la table. Puis ses mains lâchèrent la pièce métallique - en réalité l'anse d'un pot de peinture - et il s'affala de tout son long.

Il demeura ainsi un long moment, incapable de bouger, tremblant de peur et de fatigue, emplissant ses poumons de grandes bouffées d'air froid.

J'ai réussi ! se dit-il. Il était incapable d'une autre pensée. J'ai réussi, j'ai réussi !

Si épuisé qu'il fût, cette idée le remplissait d'une fierté revigorante.

5.

Enfin, il se redressa tant bien que mal et regarda autour de lui.

La table était couverte d'énormes objets : pots de peinture, bouteilles et bocaux. Scott s'engagea au milieu de ces formes monumentales. Il posa le pied sur la lame dentée d'une scie dont le contact glacé lui fit presser le pas.

De la peinture orange. Il passa à grands pas devant la boîte maculée de traînées vives, le sommet de sa tête à peine à la hauteur du bas de l'étiquette. Il se revit en train de peindre les fauteuils de jardin au cours d'une des nombreuses heures qu'il avait passées dans la cave avant d'y être enfermé définitivement.

Levant la tête, il reconnut aussi le manche du pinceau taché de peinture orange qui dépassait d'un bocal gigantesque. Un jour - il n'y avait pas si longtemps - il avait tenu entre ses doigts cet énorme morceau de bois jaune qui faisait désormais dix fois sa taille.

Il commençait à avoir froid aux pieds. Il ne devait pas s'attarder. Il se faufila entre les pots de peinture en direction de la corde plus ou moins entortillée, aussi grosse que lui, qui pendait du sommet du réfrigérateur.

Près d'une immense bouteille brune qui devait contenir de la térébenthine, il eut la chance de découvrir un morceau de tissu rose chiffonné. Il ne put résister à la tentation de s'y enrouler de la tête aux pieds. Le chiffon empestait la peinture et la térébenthine, mais c'était sans importance. Ce qui restait de chaleur dans son corps commença à se répandre confortablement autour de lui.

Allongé sur le dos, il lorgna le sommet encore lointain du réfrigérateur. La distance qui l'en séparait représentait pour lui une ascension de plus de vingt mètres, sans autres prises que celles que lui offrirait la corde elle-même. Pratiquement, il lui faudrait se hisser tout du long.

Ses yeux se fermèrent et il resta un long moment sans bouger, respirant lentement, tâchant de se détendre. N'eût été la faim qui lui tenaillait l'estomac, il se serait endormi. Mais son ventre émettait des gargouillements cavernaux, à croire qu'il était aussi vide qu'il en avait l'impression.

Lorsqu'il se surprit à avoir des visions de nourriture - de rôtis juteux et de steaks grillés garnis de champignons et d'oignons rissolés -, il se rendit compte qu'il était temps de se ressaisir. Jouant une dernière fois des orteils, il rejeta sa couverture improvisée et se leva.

C'est alors qu'il reconnut le bout de tissu.

Il venait d'une vieille combinaison de Louise qu'elle avait déchirée et jetée dans la boîte à chiffons. Il en souleva un coin et en éprouva la douceur, une étrange souffrance au ventre et dans la poitrine qui n'était plus celle de la faim.

« Lou », murmura-t-il, les yeux fixés sur le bout de tissu qui, un jour, avait touché la chair tiède et parfumée de sa femme.

Dans un sursaut de colère, il le rejeta loin de lui, son visage réduit à un masque dur. Il donna même un coup de pied dedans.

Bouleversé, il s'avança d'un pas raide jusqu'au bord de la table et empoigna la corde. Elle était trop grosse pour que ses mains puissent se refermer dessus ; il allait lui falloir utiliser toute la longueur de ses bras. Par bonheur, elle était disposée de telle manière qu'il aurait la possibilité d'en

négocier la première partie en rampant.

Il tira dessus aussi énergiquement qu'il le put pour s'assurer qu'elle tenait. Elle céda légèrement, puis se tendit. Il tira de nouveau. Elle résista. Ce qui mit fin à toute chance de faire tomber la boîte de biscuits posée sur la dernière boucle de la corde, comme Scott l'avait vaguement espéré. « Bon », dit-il.

Et, respirant à fond, il reprit son ascension. Il adopta la méthode chère aux indigènes des mers du Sud pour escalader les cocotiers, les pieds accrochés à la corde, les genoux hauts, le corps bien arqué, les avant-bras formant cercle, les doigts entrelacés. Il s'efforça de progresser régulièrement, sans regarder vers le bas.

Il s'étrangla et se raidit contre la corde quand elle glissa de quelques centimètres - de plus d'un mètre pour lui. Puis elle s'arrêta et il resta suspendu là, tout tremblant, oscillant avec la corde.

Quand tout mouvement eut cessé, il se remit à grimper, mais cette fois en redoublant de prudence.

Cinq minutes plus tard, il avait atteint la première boucle. Il s'y installa comme sur une balançoire, bien accroché, adossé au réfrigérateur. La surface en était froide, mais sa tunique était assez épaisse pour le protéger.

Il parcourut du regard le royaume où il vivait. Très loin - à plus d'un kilomètre, lui sembla-t-il - il vit le haut de la falaise, les fauteuils de jardin empilés, le croquet. Plus loin encore, la vaste caverne de la pompe à eau, le chauffe-eau monumental, sous lequel apparaissait un coin du couvercle en carton qui lui servait d'abri.

Ses yeux se déplacèrent et tombèrent sur la couverture du magazine.

Posé sur un coussin au sommet de la table pliante qui se trouvait à côté de celle qu'il venait de quitter, il ne l'avait pas remarqué jusque-là, caché qu'il était par les pots de peinture. Sa couverture reproduisait la photo d'une jeune femme. Grande, séduisante, souriante, appuyée contre un rocher, elle arborait une expression de plaisir. Elle portait un chandail rouge à manches longues qui la moulait et un short noir ultracourt tout aussi moult.

Il contempla la gigantesque image de la pin-up. Elle lui souriait.

Curieux, songea-t-il, les pieds dans le vide. Il y avait longtemps que le sexe n'existait plus pour lui. Son corps était devenu quelque chose qu'il s'agissait de maintenir en vie, rien de plus - de nourrir, de vêtir, de réchauffer. Depuis ce jour d'hiver où il s'était retrouvé emprisonné dans la cave, il n'avait eu qu'une préoccupation : survivre. Toutes les autres formes plus subtiles du désir lui avaient été retirées. Jusqu'à ce qu'il tombe sur le bout de combinaison de Louise et découvre l'immense photographie de la jeune femme.

Ses yeux s'attardèrent sur les courbes géantes - le renflement de la poitrine, le doux arrondi du ventre, le galbe des jambes.

Il n'arrivait pas à détacher ses regards de la pin-up. Le soleil se reflétait sur ses cheveux auburn. Il en sentait presque la douceur soyeuse, comme il croyait sentir le parfum chaud de la chair de l'inconnue, la douce fermeté de ses jambes, l'élasticité de ses seins, le goût sucré de ses lèvres, le souffle de son haleine pareille à un vin tiède qui lui aurait ruisselé dans la gorge.

Il frissonna.

« Mon Dieu, murmura-t-il. Oh, mon Dieu, mon Dieu. »

Il y avait tant de sortes de faims.

1 mètre 25

Lorsqu'il était sorti de la salle de bains, après avoir pris sa douche et s'être rasé, il avait trouvé

Lou assise sur le divan du salon. Elle tricotait. Elle avait éteint la télévision et l'on n'entendait plus que le bruit occasionnel d'une voiture qui passait dans la rue en contrebas.

Il resta un moment sur le seuil de la pièce, à la regarder.

Elle portait un peignoir jaune sur sa chemise de nuit. La soie épousait la rondeur de sa poitrine, l'ample courbe de ses hanches, la longue ligne de ses jambes. Des picotements lui électrisèrent le ventre. Il y avait si longtemps... Avec l'obstacle sans fin des examens médicaux, de son travail, de son angoisse.

Lou leva les yeux et sourit. « Que tu es mignon ! » dit-elle.

Ce n'était dû ni à ses paroles ni à son expression, mais soudain, il reprit conscience, affreusement, de sa taille. Ses lèvres s'étirèrent en un semblant de sourire et il alla s'asseoir auprès d'elle pour le regretter aussitôt.

Lou renifla. « Mmm, tu sens bon ! » Elle faisait allusion à sa lotion après rasage.

Il eut un petit grognement en jetant un coup d'oeil à son joli visage, à ses cheveux blonds ramenés en arrière en une queue de cheval.

« C'est toi qui es mignonne comme tout, répondit-il. Magnifique.

— Magnifique ! pouffa-t-elle. Certainement pas. »

Il se pencha brusquement vers elle et l'embrassa dans le cou. La main gauche de Lou lui caressa lentement la joue.

« Voyez-moi ça, comme c'est doux », murmura-t-elle. Il déglutit. Était-ce un effet de son imagination, ou lui parlait-elle vraiment comme à un petit garçon ? Sa propre main gauche, qui s'était posée sur la cuisse de Lou, se retira lentement, et il regarda la marque blanche à la base de l'annulaire. Il avait été obligé de retirer son alliance une quinzaine de jours auparavant car son doigt était devenu trop mince.

Il s'éclaircit la gorge et demanda d'un air indifférent : « Que tricotes-tu ?

— Un chandail pour Beth. »

Il demeura silencieux tout en la regardant manipuler les aiguilles avec adresse. Puis, d'un mouvement instinctif, il posa sa joue sur l'épaule de Lou. Erreur, fit une voix dans sa tête. Ce geste lui donnait encore davantage l'impression d'être un petit garçon se blottissant contre sa mère. Pourtant il ne bougea pas, songeant qu'il serait vraiment maladroit de se redresser tout de suite. Il se laissa porter par le rythme de la respiration de Lou, une curieuse crispation au creux de l'estomac.

« Tu ne vas pas te coucher ? » demanda-t-elle d'une voix tranquille.

Ses lèvres se pincèrent. Un frisson glacé lui parcourut l'épine dorsale.

« Non », dit-il.

Encore un effet de son imagination, ou sa voix était-elle aussi grêle qu'elle lui avait paru, aussi dépourvue de masculinité ? Il fixa un regard sombre sur l'échancrure en V du peignoir de Lou, sur l'étroite vallée qui séparait ses seins, et ses doigts frémirent du désir refoulé de la toucher.

« Tu es fatigué ? demanda-t-elle.

— Non. » C'était là une réponse trop brutale. « Un peu, se reprit-il.

— Tu ne veux pas finir la crème glacée ? »

Il ferma les yeux avec un soupir. Oui, sans doute son imagination l'abusait-elle, mais il n'en avait pas moins le sentiment d'être un gosse - indécis, réservé, conscient de ce qu'il y avait de ridicule dans l'idée qu'il puisse éveiller le désir d'une femme adulte. « Veux-tu que j'aille te la chercher ? demanda-t-elle.

— Non ! » Il détacha sa tête de l'épaule de Lou et se laissa lourdement aller contre le dossier du divan, regardant d'un air morose le décor qui l'entourait. La pièce était dépourvue de toute gaîté.

Leurs meubles étaient encore □ entreposés à Los Angeles, et ils ne disposaient que d'un □ mobilier de fortune que leur avait prêté Marty. Il y avait □ de quoi déprimer : les murs nus étaient d'un vert sombre ; d'affreux rideaux de papier masquaient l'unique fenêtre ; une carpe passe, usée jusqu'à la corde, ne dissimulait □ qu'une partie du plancher rayé.

« Qu'y a-t-il, chéri ? demanda Lou.

— Rien.

— Ai-je fait quelque chose ?

— Non.

— Alors, qu'as-tu donc ?

Rien, te dis-je.

Bon », dit-elle tranquillement.

Était-elle incapable de comprendre ? Sans doute était-ce une torture pour elle de vivre dans cette terrible anxiété, de passer son temps à espérer un appel téléphonique du Centre, un télégramme, une lettre qui ne venaient jamais. Pourtant-Ayant du mal à respirer, il reporta son attention sur le corps épanoui de Lou. Il ne s'agissait pas seulement d'un désir physique, mais de bien plus que cela. C'était la terreur de lendemains d'où elle serait exclue qui le tenaillait. L'horreur de sa propre condition, une horreur qui ne pouvait s'exprimer par des mots.

Car ce qui le séparait de Lou n'était pas un accident brutal. Ni une maladie soudaine qui, en l'emportant, aurait laissé de lui un souvenir intact, l'aurait arraché à l'amour de sa femme avec une miséricordieuse soudaineté. Ni même un mal patient qui lui aurait à tout le moins permis de rester lui-même et, quand bien même Lou l'eût regardé avec un mélange de pitié et de terreur, d'être toujours à ses yeux l'homme qu'elle connaissait. Non, c'était pire, bien pire.

Des mois passeraient - près d'un an si les médecins n'arrêtaient pas le processus. Une année à vivre côte à côte, jour après jour, tandis qu'il rétrécirait. À prendre leurs repas ensemble, à partager le même lit, à se parler, tandis qu'il rétrécirait. À s'occuper de Beth, à écouter de la musique, à se voir tous les jours, tandis qu'il rétrécirait. Chaque jour un nouvel incident, un nouvel ajustement atroce à trouver. Une nouvelle altération dans la nature complexe de leurs rapports, tandis qu'il rétrécirait.

Ils riraient, incapables de faire grise mine à longueur de journée. Oui, peut-être riraient-ils, à l'occasion d'une plaisanterie - oubliant tout l'espace d'un court instant de détente. Et puis l'horreur déferlerait à nouveau sur eux comme un noir océan sur une digue, figeant leur rire, broyant leur joie. L'idée qu'il rétrécissait les submergerait, jetant un voile sinistre sur leurs jours et leurs nuits. « Lou. »

Elle se tourna vers lui. Il voulut l'embrasser, mais ne put atteindre ses lèvres. Alors, d'un mouvement où entraient de la colère et du désespoir, il prit appui sur un genou et plongea sa main droite dans la masse soyeuse de ses cheveux, refermant ses doigts sur sa nuque. Puis, lui renversant la tête en arrière d'un coup sec, il pressa ses lèvres contre les siennes et la plaqua contre l'oreiller.

La bouche de Lou resta bloquée par la surprise. Il entendit son tricot tomber sur le parquet, entendit le bruissement liquide de la soie tandis qu'elle lui opposait une légère résistance. Il promena une main tremblante sur le doux abandon de ses seins. Détournant les lèvres, il les pressa contre son cou pour en mordiller la chair tiède.

« Scott ! » lâcha-t-elle, le souffle coupé.

Le son de sa voix le dégrisa en un instant. Un grand froid s'abattit sur lui. Il s'écarta d'elle, au bord de la honte. Ses mains se retirèrent.

« Qu'est-ce qui t'arrive, mon chéri ? demanda-t-elle.

— Tu ne vois vraiment pas ? » Le tremblement de sa □ propre voix le bouleversa.

Il porta rapidement les mains à ses joues et lut dans les yeux de sa femme qu'elle venait de comprendre.

« Oh ! mon amour », dit-elle en se penchant vers lui pour l'embrasser sur les lèvres. Il ne fit pas un geste. La caresse, le baiser de Lou, le ton de sa voix n'étaient pas ceux d'une femme sensible au désir de son époux. On y sentait seulement la pitié que lui inspirait une pauvre créature qui la désirait.

Il se détourna.

« Reste, mon chéri, le supplia-t-elle en lui prenant la main. Comment pouvais-je savoir ? Ça fait deux mois que nous avons oublié ce qu'était l'amour ; pas un baiser, un câlin, ni...

— Les circonstances ne s'y prêtaient guère.

— Justement. D'où ma surprise. Est-ce si étrange ? » La gorge de Scott se serra avec un petit bruit de clapet.

« Faut croire, dit-il d'une voix imperceptible.

— Oh, chéri. » Elle embrassa sa main. « Ne parle pas □ comme si je... t'avais repoussé. »

Il expira lentement par le nez. « Je suppose que... ce serait assez grotesque, de toute manière. Étant donné mon apparence. Ce serait comme...

— Je t'en prie, mon chéri. » Pas question de le laisser aller plus loin. « Tu rends les choses encore plus difficiles.

— Regarde-moi. Comment ça pourrait être pire ?

Scott, Scott. » Elle pressa la petite main de son mari contre sa joue. « Si seulement je pouvais trouver les mots appropriés... »

Il détourna les yeux, incapable de la regarder en face. « Ce n'est pas de ta faute.

— Oh, pourquoi ils ne téléphonent pas ? Pourquoi ils ne □ trouvent pas ? »

Il comprit que son désir était sans espoir, qu'il avait été stupide de seulement y penser.

« Serre-moi fort, Scott », dit-elle.

Il resta immobile quelques secondes, la tête basse, la fixité de son regard masquant le défaitisme qu'exprimait son visage. Puis son bras droit bougea et il tenta d'enlacer Lou, mais il manquait d'allonge. Les muscles de son ventre se contractèrent lentement. Il n'avait plus envie que de se lever du divan et de fuir, tant il se sentait ridiculement chétif auprès d'elle - un nain grotesque essayant de séduire une femme normale. Il se figea ; il sentait la chaleur du corps de Lou à travers la soie, et il aurait préféré mourir plutôt que de lui avouer que le poids du bras dont elle lui entourait les épaules lui faisait mal.

« On pourrait... s'arranger, suggéra-t-elle d'une voix différente. On... »

Il secoua la tête d'un air égaré, comme à la recherche d'une échappatoire. « Oh, arrête, veux-tu ? Laisse tomber. N'y pense plus. C'était idiot de ma part de... »

Sa main droite se retira et se referma sur les phalanges de sa main gauche. Pour les serrer jusqu'à ce qu'il en ait mal.

« Mais, chéri, je ne dis pas ça simplement pour être gentille, protesta-t-elle. Ne crois-tu pas que moi aussi...

— Non, fit-il brutalement. Je ne le crois pas ! Et toi non plus...

— Scott, je sais que tu souffres, mais...

Je t'en prie, n'y pense plus ! » Il avait les yeux clos et avait articulé lentement, sur le ton de la mise en garde, à travers ses dents serrées.

Elle ne bougeait plus. Il avait l'impression d'être au bord de la suffocation. La pièce n'était plus pour lui qu'un abîme de futilité.

« Très bien », murmura-t-elle alors.

Il se mordit la lèvre inférieure, puis : « As-tu écrit à tes parents ? demanda-t-il.

— Mes parents ? » Il savait qu'elle fixait sur lui un regard perplexe.

« Je pense que ce serait sage, dit-il en contrôlant soigneusement sa voix. De te renseigner sur la possibilité d'aller vivre chez eux. Tu vois ce que je veux dire.

— Je ne vois rien du tout.

— Eh bien... tu ne crois pas que ce serait bien de regarder les choses en face ?

— Où veux-tu en venir, Scott ? »

Il abaissa le menton pour dissimuler le mouvement de sa gorge tandis qu'il déglutissait. « Aux dispositions à prendre pour Beth et toi au cas où...

Dispositions ? Que sommes-nous...

— Veux-tu cesser de m'interrompre ?

— Tu as parlé de dispositions ! Que sommes-nous donc ? Des objets à mettre au rebut ?

— J'essaie d'être réaliste, c'est tout.

— Tu essaies surtout d'être cruel ! Tout ça parce que je n'ai pas compris que tu...

— Oh ! assez, je t'en prie ! Je vois bien qu'il n'y a pas moyen d'être réaliste.

— D'accord, soyons réalistes, dit-elle en s'efforçant de contenir sa colère. Suggérerais-tu que je te quitte en emmenant Beth avec moi ? C'est cela être réaliste pour toi ? »

Les mains de Scott frémirent au creux de ses genoux. « Et s'ils ne trouvent pas ? dit-il. S'ils n'arrivent pas à trouver ?

— Dans ce cas, tu estimes que je devrais te quitter ?

— Je pense que ce serait une solution.

— Eh bien, pas moi ! »

Et elle se mit à pleurer, le visage enfoui dans ses mains, ses larmes ruisselant entre ses doigts. Pétrifié, impuissant, Scott gardait les yeux fixés sur ses épaules secouées de sanglots. « Excuse-moi, Lou », dit-il sans grande conviction. Sa gorge et sa poitrine étaient trop oppressées par les sanglots pour lui permettre de répondre.

« Lou, je... » Il posa une main sans vie sur sa cuisse. « Ne pleure pas. Je n'en vaux pas la peine. »

Elle secoua la tête comme devant un problème insoluble, renifla et essuya ses larmes d'un revers de main.

« Tiens », murmura-t-il en lui tendant le mouchoir qu'il venait d'extraire de la poche de son propre peignoir. Elle le prit sans un mot et s'en tamponna les joues. « Excuse-moi, dit-elle.

— De quoi ? C'est de ma faute. Je me suis mis en colère parce que je me sentais ridicule et... stupide. »

Voilà qu'il tombait dans l'attitude opposée - auto flagellation, le martyr complaisant. Un esprit troublé était capable de ce genre de volte-face.

« Non, dit-elle en lui serrant brièvement les doigts. C'est moi qui ai eu tort de... » Elle laissa sa phrase en suspens. « J'essaierai d'être plus compréhensive. »

Un instant, son regard s'attarda sur la marque blanche qui avait remplacé l'alliance de Scott. Puis, avec un soupir, elle se leva.

« Je vais me préparer pour la nuit », dit-elle. Il la regarda traverser la pièce et disparaître dans le couloir. Lorsqu'il l'entendit fermer la porte de la salle de bains, il se leva à son tour, lentement, et gagna la chambre à coucher. Il resta allongé dans le noir, les yeux fixés au plafond. Les poètes et les philosophes pouvaient bien raconter ce qu'ils voulaient sur ce qui faisait l'essentiel de l'homme, sur son infinie grandeur spirituelle, assurer qu'il était bien plus qu'une enveloppe charnelle. Quelles sottises !

Avaient-ils jamais essayé d'enlacer une femme avec des bras qui ne pouvaient en faire le tour ? S'étaient-ils affirmés les égaux d'un autre homme en s'adressant à la boucle de sa ceinture ?

Lou entra dans la chambre et, dans l'obscurité, il l'entendit ôter son peignoir et le jeter sur un fauteuil. Il sentit le matelas s'affaisser quand elle s'assit sur le lit et perçut le léger bruissement de l'oreiller lorsqu'elle y posa sa tête. Il ne bougeait toujours pas, attendant quelque chose.

Au bout d'un moment, il entendit un doux froufrou et la main de Lou effleura sa poitrine.

« Qu'est-ce que tu as là ? » demanda-t-elle doucement.

Il ne répondit pas.

Elle se redressa en prenant appui sur un coude. « Scott ! C'est ton alliance ! » Il la sentit tirer sur la chaînette qu'il portait autour du cou et à laquelle il avait attaché son alliance. « Ça fait combien de temps que tu la portes comme ça ?

— Depuis que je l'ai enlevée. »

Nouveau silence. Puis une voix chargée d'amour retentit au-dessus de lui.

« Oh ! mon chéri ! » Les bras de Lou l'enlacèrent passionnément, et il sentit la chaleur soyeuse de son corps qui se pressait contre lui. Les lèvres de Lou cherchèrent les siennes, et ses doigts s'enfoncèrent dans son dos comme des griffes de chat, l'électrisant de la tête aux pieds.

Et voilà soudain qu'elle était de retour, l'immense faim qu'il avait refoulée ; elle explosait en lui avec une violence muette. Ses mains se jetèrent sur toute cette chair brûlante, l'agrippant, la caressant. Sa bouche n'était plus qu'un grand frémissement sous celle de Lou. Les ténèbres prirent vie, une onde de chaleur parcourut leurs membres entrelacés. Les mots n'existaient plus ; communiquer était devenu une affaire d'attouchements, de fièvre qui faisait bouillonner leur sang, de vagues alternées d'ardeur et de douceur. Il n'était plus besoin de mots. Leurs corps parlaient un langage plus sûr.

Et lorsque, trop vite, ce fut fini et que la nuit tut lourdement retombée sur l'esprit de Scott, il s'endormit, heureux, dans la chaleur des bras de Lou. Et jusqu'au matin suivant, ce fut la paix, ce fut l'oubli. Pour lui.

6.

Il s'accrocha au bord de la boîte de biscuits, les yeux hagards, refusant de croire ce qu'il voyait.

Ils étaient gâtés.

Il contemplait l'impossible : des biscuits couverts de toile d'araignée, souillés, moisiss, détrempés. Il se souvenait à présent, trop tard, que le réfrigérateur se trouvait juste au-dessous de l'évier de la cuisine, que le tuyau d'écoulement avait une fuite, qu'un peu d'eau sale tombait dans la cave chaque fois qu'on utilisait l'évier.

Les mots lui manquaient. Il n'y avait pas de mots pour traduire le désarroi qu'il éprouvait.

Il resta immobile, la bouche entrouverte, le visage dépourvu d'expression. Il ne me reste qu'à mourir, pensa-t-il. Dans un sens, c'était une perspective apaisante. Mais des crampes lui déchiraient l'estomac, et la soif commençait à ajouter à la douleur qui lui torturait la gorge.

Il secoua la tête avec fureur. Non, c'était impossible, impossible qu'il se soit donné tant de mal pour en arriver là!

« Non », gronda-t-il en grimaçant tandis qu'il finissait d'escalader la paroi de la boîte. Assurant sa prise, il tendit une jambe et donna un coup de pied sur l'arête d'un biscuit. Sous le choc, il s'effrita en morceaux irréguliers qui tombèrent au fond de la boîte.

Abandonnant toute prudence sous le coup de la colère, il se laissa glisser le long du papier d'emballage paraffiné et faillit se rompre le cou à l'arrivée. Il se releva péniblement au fond de la boîte jonchée de débris. Il en ramassa un qui se désintégra sous ses doigts en une bouillie infâme. Il le tritura à la recherche d'un morceau propre. Une odeur de pourriture lui envahissait les narines. Un renvoi lui fit gonfler les joues.

Il laissa tomber les dernières miettes et se dirigea vers un biscuit entier, respirant par la bouche pour se protéger de l'odeur, ses pieds nus s'enfonçant dans les débris détrempés, duvetés de moisissure.

Parvenu au biscuit, il en arracha une partie, la brisa, gratta la moisissure verte qui maculait un des fragments et mordit dedans.

Il recracha violemment l'ignoble substance, saisi d'un haut-le-cœur. Reprenant sa respiration entre ses dents serrées, il resta là à frissonner jusqu'à ce que sa nausée ait passé.

Puis ses poings se fermèrent et il aurait frappé le biscuit si, en raison des larmes qui lui brouillaient la vue, il ne l'avait manqué. L'écume aux lèvres, jurant, il frappa de nouveau, ce qui provoqua une avalanche de miettes blanchâtres.

« Saloperie ! » hurla-t-il, et il donna de grands coups de pied dans le biscuit, expédiant les morceaux dans toutes les directions comme autant de cailloux mous.

Épuisé, il s'appuya à la paroi de papier paraffiné, le visage collé à sa surface fraîche et craquante, le souffle court. Du calme, du calme, lui disait une voix intérieure. Ta gueule, lui répondait-il. Ta gueule, je vais mourir.

Il sentit un renflement aux arêtes vives contre son front et changea de position avec mauvaise humeur.

Illumination !

L'autre côté du papier. Si des miettes étaient tombées de l'autre côté, sans doute avaient-elles été épargnées.

Avec un grognement d'excitation, il s'accrocha au papier, essayant de le déchirer. Mais ses doigts dérapèrent sur la surface lisse et il tomba sur un genou.

Il se relevait quand l'eau le frappa.

Un cri s'étrangla dans sa gorge au moment où la première goutte explosait sur sa tête. La seconde s'écrasa sur son visage, l'aveuglant, lui faisant l'effet d'une gifle glacée. La troisième rebondit sur son épaule droite en une pluie de particules cristallines.

Le souffle coupé, il recula précipitamment, trébucha sur une miette, tomba à la renverse sur la couche de bouillie froide qui tapissait le fond de la boîte, se releva en hâte, ses mains et sa tunique couvertes de fange. Devant lui les gouttes continuaient à s'écraser en un véritable torrent, emplissant la boîte d'une brume qui le trempait. Il se mit à courir.

Arrivé à l'autre bout de la boîte, il se retourna et, encore étourdi, regarda les énormes gouttes s'abattre sur le papier paraffiné. Il se palpa le crâne. Il avait eu l'impression d'être frappé par un marteau de forgeron enveloppé de chiffons.

« Dieu du ciel », murmura-t-il d'une voix rauque en se laissant glisser le long du papier jusqu'à se retrouver assis dans la fange, la tête dans les mains, les yeux fermés, de petits gémissements de chiot au fond de la gorge.

Il avait mangé et sa gorge allait bien mieux. Il avait bu les gouttes d'eau dont était constellé le papier paraffiné. À présent, il s'employait à se constituer une provision de miettes.

Il avait commencé par crever le papier à coups de pied, puis s'était faufilé de l'autre côté. Après avoir mangé, il s'était mis à transporter en sens inverse des miettes restées intactes pour les entasser dans un coin de la boîte.

Cette tâche accomplie, il pratiqua d'autres déchirures dans le papier pour remonter. Il fit plusieurs voyages, transportant chaque fois hors de la boîte une ou deux miettes. Cela lui prit une bonne heure.

Puis il se livra à une ultime exploration derrière le papier paraffiné, pour s'assurer qu'il n'y avait laissé aucune miette. Mais il ne trouva qu'un débris de la taille de son petit doigt, qu'il mâchonna en effectuant son dernier voyage autour de la boîte.

Une fois ressorti de derrière le papier, il jeta encore un coup d'œil sur l'intérieur de la boîte, mais il ne restait plus rien de récupérable. Debout au milieu des biscuits en ruine, les mains sur les hanches, il secoua la tête. Au mieux, ses efforts se soldaient par deux jours de subsistance. Jeudi, il se retrouverait encore à court de nourriture.

Il chassa cette pensée. Il avait déjà suffisamment de problèmes à résoudre ; il se soucierait de celui-ci lorsque jeudi serait là. Il sortit de la boîte.

Il faisait beaucoup plus froid à l'extérieur, et il frissonna, les épaules rentrées. Il avait eu beau l'essorer au maximum, sa tunique était encore humide.

Il s'assit sur la partie entortillée de la corde, une main posée sur le tas de miettes obtenu de haute lutte. Un fardeau trop lourd pour qu'il puisse le transporter jusqu'en bas. Il devrait effectuer au moins une douzaine de voyages, ce qui était hors de question. Incapable de résister à la tentation, il prit un morceau de biscuit gros comme son poing et y mordit à belles dents tout en essayant de trouver une solution à son problème.

Finalement, ayant compris qu'il n'y en avait qu'une, il se leva en soupirant et retourna à la boîte. Il lui fallait utiliser le papier paraffiné. La barbe ! pensa-t-il. Tout ça pour manger pendant deux jours de plus, au mieux.

Bandant les muscles de ses bras et de son dos, les pieds appuyés contre la paroi de la boîte, il

réussit à arracher un morceau de papier, de la taille d'une petite ouverture.

Il le traîna jusqu'au bord du réfrigérateur, retendit bien à plat, empila les miettes de biscuit en son centre, puis le rabattit de manière à en faire un ballot bien serré qui arrivait à peu près à la hauteur de ses genoux.

Il se coucha sur le ventre, la tête surplombant le vide, qu'il mesura du regard. Il se trouvait à une hauteur excédant celle de la lointaine corniche qui marquait la frontière du territoire de l'araignée. Une longue chute pour son chargement. Mais bon, ce n'était déjà que des miettes ; qu'elles se transforment en miettes plus petites ne changeait pas grand-chose. Le paquet avait peu de chance de s'ouvrir en tombant ; c'était tout ce qui comptait.

Malgré le froid, son regard s'attarda un instant sur la cave.

Le monde n'apparaissait pas sous le même jour quand on avait le ventre plein. La cave, du moins pour l'instant, avait perdu son aspect menaçant. Elle se réduisait à un paysage étrange et froid, baigné d'une lumière tremblotante que voilait par la pluie, à un monde de verticales et d'horizontales, de surfaces grises et noires sur lesquelles se détachaient seulement les teintes poussiéreuses d'objets au rebut. Un univers de grondements sourds, de bruits intermittents qui ébranlaient l'air comme autant de coups de tonnerre. Son univers.

Très loin au-dessous lui, il vit la géante qui le regardait, toujours appuyée sur son rocher, figée pour l'éternité dans sa pose aguichante, soigneusement étudiée.

Il se releva avec un soupir. Pas de temps à perdre ; il faisait trop froid. Il se plaça derrière son ballot de nourriture, s'arc-bouta pour le pousser jusqu'à l'extrême bord du réfrigérateur et, d'une dernière poussée du pied, le fit tomber dans le vide.

De nouveau allongé sur le ventre, il regarda dégringoler le paquet, le vit rebondir sur le sol et l'entendit s'immobiliser dans un concert de craquements. Il sourit. L'enveloppe de papier avait tenu.

Il se releva et entreprit de faire le tour du haut du réfrigérateur pour voir s'il n'y traînait pas autre chose qu'il pourrait utiliser. C'est alors qu'il vit le journal.

Plié en quatre, il reposait contre le boîtier cylindrique du serpentin. Le lettrage était couvert de poussière et une partie de l'eau de l'évier l'avait éclaboussé, brouillant les caractères et décomposant le papier bon marché. Il distingua néanmoins trois grosses lettres, OST, et comprit que c'était un numéro du Globe Post de New York, le journal qui avait publié son histoire - ou du moins ce qu'il avait été capable d'en supporter.

Il se souvint du jour où Mel Hammer était venu le trouver pour lui faire sa proposition...

Marty avait parlé du mal mystérieux dont souffrait Scott à un certain Kiwani, et la nouvelle s'était propagée en ville par vagues successives.

Scott avait refusé l'offre de Mel Hammer en dépit du besoin désespéré d'argent qui était le sien. Si le Centre médical avait accepté de poursuivre gratuitement les tests, restait une facture conséquente à régler pour la première série d'examens. Il y avait les cinq cents dollars qu'il devait à Marty et les autres factures qui s'étaient accumulées au cours d'un hiver aussi long que rigoureux - les vêtements chauds dont ils avaient dû s'équiper, le mazout du chauffage, les frais médicaux supplémentaires, aucun des membres de la famille n'étant de taille à affronter l'hiver de l'Est après un si long séjour à Los Angeles.

Mais Scott traversait à ce moment-là ce qu'il appelait à présent sa période furieuse - il était alors en proie à la colère continuellement croissante que lui inspirait son sort. C'était donc avec colère

qu'il avait repoussé la proposition du journaliste. Non, merci, ça ne me dit rien d'être livré en pâture à la curiosité malsaine du public. Et il s'en était pris à Lou lorsque celle-ci s'était montrée plus réservée que prévu quant à sa décision.

« Que voudrais-tu que je fasse ? Que je me transforme en monstre de foire pour assurer ta sécurité ? »

Sortie intempestive, absurde ; il s'en était rendu compte au moment même où il ouvrait la bouche. Mais la rage le dévorait, l'entraînait dans des abîmes de violence insoupçonnés. Une violence qui avait sa source dans la peur.

Scott se détourna du journal et revint à la corde. Il s'y accrocha avec une prudence hargneuse et commença à se laisser glisser. La paroi blanche du réfrigérateur se brouillait devant ses yeux.

Ce qu'il ressentait à présent n'était qu'un vestige de la fureur qui l'habitait naguère en permanence ; une fureur qui s'abattait sur quiconque lui donnait l'impression de se moquer de lui...

Sur sa belle-sœur, par exemple, le jour où il avait cru l'entendre parler de lui derrière son dos. Alors qu'il n'était pas plus grand que Beth, il s'était jeté sur Terry et lui avait dit avoir entendu ses messes basses.

Qu'est-ce que tu as entendu ? Ce que tu as dit de moi ! Je n'ai rien dit de toi. Ne mens pas, je ne suis pas sourd ! Tu me traites de menteuse ? Parfaitement ! Tu n'as pas à me parler comme ça ! Et toi, tu n'as pas à causer derrière mon dos ! Ça suffit, Scott. On en a jusque-là de t'entendre brailler. Ce n'est pas parce que tu es le frère de Marty... D'accord, d'accord, tu es la femme du patron, c'est toi qui commandes ! Je t'interdis de me parler comme ça !

Et ainsi de suite, d'une voix de tête, discordante, qui ne menait nulle part.

Jusqu'à ce que Marty, sérieux comme un pape, sans s'énervier, le convoque dans son bureau. Refusant de s'asseoir, Scott s'était planté devant son frère, l'œil mauvais, tel un nain prêt à en découdre.

« Frérot, ça m'embête de te dire ça, avait dit Marty, mais peut-être... en attendant que tu sois guéri... peut-être qu'il vaudrait mieux que tu restes chez toi. Crois-moi, je sais ce que tu endures et je ne t'en veux pas le moins du monde. Mais bon... il ne t'est guère possible de penser à ton travail quand...

Autrement dit, je suis viré.

Allons, frérot ! Tu n'es pas viré. Tu continueras à être payé. Pas autant, bien sûr - je ne peux pas me le permettre - mais suffisamment pour que Lou et toi puissiez subvenir à vos besoins. Tout ça sera bientôt fini, frérot. Et puis... bon sang, l'emprunt auquel tu as droit en tant qu'ancien G.I. va arriver d'un jour à l'autre, et alors... »

Les pieds de Scott heurtèrent la surface de la table en osier. Sans reprendre haleine, il entreprit la traversée de sa vaste étendue, les lèvres serrées dans la broussaille blonde de sa barbe.

Pourquoi avait-il fallu qu'il voie ce journal et reparte dans un vain voyage dans le passé ? La mémoire était décidément une faculté sans intérêt. Tout ce qu'elle faisait surgir était inaccessible. Elle ne remâchait que des actes et des sentiments fantomatiques, que de l'insaisissable, du conceptuel. Elle n'apportait aucune satisfaction. Et surtout, elle était source de souffrance...

Il s'arrêta au bord de la table, se demandant comment il allait procéder pour rejoindre l'endroit où la baguette qui en faisait le tour était affaissée. Il se balançait d'un pied sur l'autre, hésitant, remuant précautionneusement les orteils. Il avait à nouveau les pieds glacés. Son mollet droit recommençait à lui faire mal ; il l'avait presque oublié pendant qu'il procédait à sa collecte de miettes, son

débordement d'activité lui ayant conservé chaleur et souplesse.

Il passa derrière le pot de peinture dont il avait agrippé l'anse lors de son escalade et, le poussant du dos, essaya de le déplacer. Peine perdue. Il se retourna et, les pieds solidement ancrés sur le bois, s'arc-bouta et poussa de toutes ses forces. Le pot refusa de bouger. Scott en fit le tour, le souffle court. Non sans peine, il réussit à tirer légèrement l'anse de façon qu'elle fasse saillie au-dessus du bord de la table.

Il se reposa un instant, puis s'y suspendit et se balança jusqu'à ce que ses pieds atteignent la baguette déclouée et y prennent appui.

Prudemment, il posa une main sur la table et, après avoir trouvé un semblant d'équilibre, lâcha l'anse du pot de peinture et s'empressa de se baisser. Ses pieds décrochèrent, mais il lança frénétiquement les bras en avant, s'agrippa au rebord de la baguette et réussit à s'y hisser.

Quelques secondes plus tard, il atteignait l'arceau de soutien.

La descente le long de la tige jalonnée de montants s'avéra simple ; trop simple pour empêcher le retour des souvenirs. Tout en négociant ses glissades, il songea à l'après-midi où, après sa conversation avec Marty, il avait quitté la boutique pour rentrer chez lui.

Il se souvenait du silence qui régnait dans l'appartement en l'absence de Lou et Beth, sorties faire des courses. Il se revoyait passer dans la chambre à coucher où il était resté un long moment assis au bord du lit, les yeux fixés sur ses jambes ballantes.

Enfin, au bout d'il ne savait combien de temps, il avait relevé la tête et son regard s'était posé sur de vieux vêtements à lui accrochés derrière la porte. Il s'était levé et s'en était approché. Il lui avait fallu monter sur une chaise pour les atteindre. Durant un moment, il en avait éprouvé le poids dans ses bras. Puis, sans savoir pourquoi, il avait décroché la veste et l'avait enfilée. Debout devant la glace, il s'était regardé. Rien de plus. Il avait regardé ses mains qui disparaissaient dans l'ampleur des manches sombres ; le bord inférieur de la veste qui lui arrivait presque aux chevilles ; l'espèce de tente affaissée que formait l'ensemble sur ses épaules. Tout d'abord, cela ne l'avait pas frappé ; la disproportion était trop flagrante. Il se contentait de fixer un regard vide sur son reflet.

Puis cela lui était tombé dessus. C'était sa propre veste qu'il portait ! Un accès d'hilarité lui gonfla les joues. Pour disparaître aussitôt. Laissant place au silence tandis qu'il restait bouche bée devant son reflet.

Cet enfant qui jouait les adultes le fit pouffer. Un début de fou rire se mit à lui secouer la poitrine. On aurait dit des sanglots.

Il ne pouvait plus se retenir. Son rire lui forçait la gorge, fusait de sa bouche convulsée en direction du miroir. Tout son corps en était secoué. La chambre se mit à résonner de ses ricanements stridents.

Il reporta les yeux sur le miroir, les joues ruisselantes de larmes. Il esquissa un pas de danse, et la veste flotta autour de lui tandis que le bout des manches ballottait. Hurlant comme un dément, il s'assena de grandes claques sur les cuisses, se plia en deux pour atténuer la douleur qui lui sciait le ventre. Son rire se transforma en hoquets. Il pouvait à peine tenir debout.

Je suis vraiment impayable. Il secoua une dernière fois sa manche et s'effondra soudain sur le côté, frappant le sol des pieds, le bruit sourd de ses chaussures accentuant encore son hystérie. Il se roula par terre, battant l'air des bras et des jambes, agitant la tête en tous sens, jusqu'à ce qu'il n'ait plus la force de rire. Alors il s'immobilisa, allongé sur le dos, cherchant son souffle, le visage baigné de larmes, son pied droit encore secoué de mouvements spasmodiques. Je suis vraiment impayable.

Et il songea - presque sereinement, lui sembla-t-il - à se rendre dans la salle de bains pour y prendre son rasoir et s'ouvrir les veines. Oui, il se demandait pourquoi il restait allongé sur le plancher, à regarder le plafond, alors que tous ses problèmes seraient résolus s'il allait prendre une lame de rasoir et...

Il se laissa glisser le long du fil, prit pied sur le support, secoua le fil jusqu'à ce que le morceau de bois se détache, le fixa de nouveau et poursuivit sa descente vers le sol.

Il y avait là un mystère ; il continuait à se demander ce qui l'avait retenu de se tuer. Le caractère désespéré de sa situation aurait pleinement justifié son suicide. Pourtant, malgré sa fréquente envie de pouvoir aller jusqu'au bout, quelque chose l'avait toujours arrêté.

Il n'aurait su dire s'il regrettait de ne pas avoir réussi à mettre fin à ses jours. Il lui semblait parfois que l'alternative n'avait pas d'importance, sinon d'un point de vue vaguement philosophique ; mais était-il jamais arrivé à un philosophe de rétrécir ?

Ses pieds se posèrent enfin sûr le sol glacé. Il se hâta de récupérer ses sandales et de les chausser - des sandales qu'il avait fabriquées avec des bouts de ficelle. Voilà qui était mieux. Il ne lui restait plus qu'à traîner son ballot jusqu'à son abri, après quoi il pourrait ôter sa tunique mouillée, s'allonger bien au chaud, se reposer et se nourrir.

Le paquet était si lourd qu'il dut procéder par étapes. Tous les dix pas, il s'arrêtait et s'asseyait dessus pour reprendre haleine. C'est ainsi qu'au cours de sa traversée de la vaste plaine parsemée de flaques de lumière qui le séparait du chauffe-eau, il passa devant les deux énormes tables, les anneaux du tuyau d'arrosage, la tondeuse et la formidable échelle.

Il couvrit les derniers vingt-cinq mètres à reculons, courbé en deux, grognant à chaque traction sur son ballot de nourriture. Encore quelques minutes et il serait au chaud et à l'aise sur son lit, repu et à l'abri. Les dents serrées sous l'effort, un effort où entraînait soudain une espèce d'allégresse, il expédia son fardeau au pied du socle de ciment. La vie valait encore la peine que l'on se batte pour elle. Le plus simple des plaisirs physiques la paraît de cette vertu. Manger, boire, avoir chaud. Tout heureux, il se retourna

Et poussa un cri.

Suspendue au sommet du socle, l'araignée géante l'attendait. Une seconde, leurs regards se croisèrent. Scott se figea, paralysé par l'horreur.

Puis les longues pattes noires remuèrent et, avec un grognement étranglé, Scott plongea dans, l'un des deux conduits qui traversaient le bloc de ciment. Tandis qu'il s'engageait en courant dans le tunnel humide, il entendit l'araignée tomber lourdement sur le sol derrière lui. Ce n'est pas juste ! hurlait en lui une voix ulcérée. Il n'eut pas le temps de pousser plus loin sa réflexion. Les mâchoires de la panique se refermèrent sur lui, lui faisant oublier la douleur de sa jambe, son épuisement. Ne restait plus que la terreur.

Il jaillit de l'autre côté du socle et jeta un bref regard en arrière, le temps de voir la forme sombre qui déboulait dans le tunnel. Puis, reprenant sa respiration, il se mit à courir vers la cuve à mazout. Inutile d'essayer d'atteindre le tas de bois. L'araignée le rattraperait bien avant.

Il fonça vers le grand carton déchiré qui se trouvait sous la cuve, sans savoir ce qu'il ferait une fois qu'il l'aurait atteint, poussé uniquement par la recherche instinctive d'un abri. Le carton contenait des chiffons. Peut-être pourrait-il s'y enfouir, hors d'atteinte de la veuve noire.

Il ne regardait plus en arrière ; c'était inutile. Il savait que l'énorme masse ballonnée le poursuivait, perchée sur ses longues pattes noires. Il savait aussi que c'était uniquement parce que

l'une de ces pattes manquait qu'il avait une chance d'atteindre le carton le premier.

Il traversa des carrés de lumière visqueux, ses sandales martelant le sol, sa tunique claquant autour de ses membres. Chaque inspiration lui brûlait la gorge, ses jambes s'agitaient comme des pistons pris de folie. La cuve à mazout se dressa enfin au-dessus de lui.

Il s'enfonça dans l'ombre immense qu'elle projetait, l'araignée raclant le sol à moins de cinq mètres de lui. Dans un grognement, Scott s'arracha au ciment et, saisissant un bout de ficelle qui pendait là, se projeta en l'air et plongea les pieds en avant à travers la déchirure du carton.

Il atterrit un peu n'importe comment sur le tas de chiffons. Lorsqu'il se redressa, il entendit le grattement des pattes de l'araignée contre la paroi du carton. Il essaya de se mettre debout mais perdit l'équilibre sur l'amas instable des chiffons et s'affala. Étendu de tout son long, il vit la masse noire hérissée de pattes se profiler dans le V de la déchirure. Et la franchir.

Laissant échapper un sanglot, Scott se releva puis retomba sur le terrain accidenté que formait la colline de chiffons. Celle-ci céda deux fois : la première sous son poids, la seconde sous l'impact de l'araignée gigotante. Qui fonça sur lui.

Il n'avait plus le temps de se remettre debout. Poussant désespérément sur ses pieds, il se propulsa en arrière pour s'effondrer une fois de plus, ses mains agrippant les chiffons à la recherche d'une ouverture. Impossible d'en trouver une. L'araignée était désormais presque sur lui.

Un gémissement aigu afflua dans sa gorge. Scott se projeta de nouveau en arrière au moment où l'une des pattes de l'araignée se posait lourdement sur sa cheville. La stupéfaction lui arracha un grognement : sans cesser de tâtonner autour de lui, il venait de tomber dans la boîte à ouvrage. L'araignée le suivit et escalada ses jambes. Il hurla.

C'est alors que la main de Scott se referma sur un objet de métal. L'aiguille ! Bloquant sa respiration, il se remit à donner des ruades tout en la tirant à lui de l'autre main. Au moment même où l'araignée sautait, il dirigea l'aiguille vers son ventre. Il sentit la lance improvisée vibrer sous le poids de la bête en partie empalée.

L'araignée fit un bond en arrière pour se dégager. Elle atterrit sur les chiffons à quelques mètres de là, puis, après une seconde d'hésitation, revint à la charge. Scott prit appui sur son genou gauche, sa jambe droite en arrière en guise d'arc-boutant, l'aiguille calée contre sa hanche, les muscles de ses bras tendus au maximum en prévision de ce deuxième assaut.

La pointe de l'aiguille toucha encore l'araignée, qui fit un autre bond en arrière, battant l'air de ses pattes épineuses. L'une d'elles égratigna la tempe droite de Scott.

«Crève! s'entendit-il hurler. Crève! Mais crève donc ! »

Mais non. La bête continuait de s'agiter sur les chiffons à quelques mètres de lui, comme si elle essayait de comprendre pourquoi elle n'arrivait pas à saisir sa proie. Puis, brusquement, elle bondit de nouveau.

Cette fois, à peine eut-elle touché la pointe de l'aiguille qu'elle s'arrêta net et s'empressa de faire marche arrière. Scott ne la quittait pas des yeux, son corps accroupi ne formant qu'un bloc de muscles tendus, la lourde aiguille tremblant un peu dans ses mains mais toujours pointée vers l'araignée. Il sentait encore l'horrible poids de la bête sur ses jambes, le contact de cette patte qui l'avait égratigné. Il plissa les paupières pour distinguer la forme noire au milieu des ombres.

Il n'aurait su dire combien de temps il resta ainsi. La transition fut imperceptible. Mais soudain, comme par enchantement, il ne vit plus que les ombres.

Un bruit confus se fit dans sa gorge. Il se mit debout, les jambes flageolantes, et regarda autour de lui. Au loin, la chaudière s'éveilla à la vie et, le cœur battant à tout rompre, il se retourna, croyant que l'araignée allait lui sauter dessus par-derrière.

Il resta là un long moment, à inspecter les environs, le poids de l'aiguille lui tirant sur les bras. Enfin, il lui vint à l'esprit que l'araignée était partie.

Une immense vague de soulagement et d'épuisement déferla sur lui. L'aiguille semblait de plomb. Elle lui tomba des mains et heurta bruyamment le fond de la boîte à ouvrage. Ses jambes se dérochèrent sous lui et il s'écroula en un tas informe, donnant de la tête contre l'instrument qui lui avait sauvé la vie.

Il resta ainsi un petit moment, tout ramolli, à bout de forces. L'araignée était partie. Il avait réussi à la faire fuir.

Mais l'idée que la bête était toujours vivante ne tarda pas à refroidir sa joie. Elle pouvait l'attendre dehors, prête à bondir au moment où il sortirait. Elle pouvait le guetter sous le chauffe-eau, comme tout à l'heure.

Il se mit lentement sur le ventre et enfouit son visage dans ses bras. Qu'avait-il accompli, finalement ? Il restait à la merci de l'araignée. Il ne pouvait transporter l'aiguille partout où il allait, et dans un jour ou deux il risquait d'être incapable de seulement la soulever.

Et à supposer que l'araignée - ce qu'il ne croyait pas une seconde - ait peur de l'attaquer de nouveau, il serait à court de nourriture dans deux jours, sans parler de ses difficultés croissantes pour avoir accès à l'eau, de ses vêtements à retoucher constamment, de l'impossibilité de sortir de la cave et - pire que tout, toujours là à le travailler - de la terreur de ce qu'il adviendrait de lui dans la nuit du samedi au dimanche.

Il se remit tant bien que mal sur ses pieds et chercha à tâtons le couvercle de la boîte à ouvrage. Après l'avoir rabattu sur sa tête, il se laissa aller dans les ténèbres. Et si j'étouffais ? se demanda-t-il. Aucune importance.

Depuis le début, il n'avait cessé de fuir. Physiquement, devant les hommes, les enfants, le chat, l'oiseau et l'araignée, et - pire encore - mentalement. Devant la vie, devant ses problèmes et ses peurs ; reculer, battre en retraite, ne jamais faire front, céder, renoncer, se rendre, voilà tout ce dont il avait été capable.

Il vivait encore, mais était-il question de vivre ou de laisser parler l'instinct de survie ? Certes, il continuait de se battre pour trouver de quoi boire et manger, mais n'était-ce pas inévitable quand on avait décidé de continuer à vivre ? Il avait envie de savoir. Était-il une personne à part entière ? Un individu ? Avait-il quelque importance ? Était-ce suffisant pour survivre ?

Il n'en savait rien. Peut-être était-il un homme, peut-être essayait-il d'affronter la réalité. Mais peut-être n'était-il qu'une ombre minuscule, pathétique, qui ne vivait que par habitude, machinalement, agie plutôt qu'agissante, objet plutôt que sujet.

Il s'endormit, roulé en boule et frissonnant, pas plus gros qu'une perle, sans avoir trouvé de réponse.

7.

Il se dressa et tendit l'oreille. La cave était silencieuse. L'araignée avait dû partir. Si elle était toujours décidée à le tuer, sans doute serait-elle revenue s'aventurer dans le carton. Il avait dû dormir plusieurs heures.

Il déglutit et fit la grimace : sa gorge était de nouveau douloureuse. Il était assoiffé, affamé. Oserait-il retourner au chauffe-eau ? Il soupira. La question ne se posait pas. Il le fallait.

Il tâtonna autour de lui jusqu'à ce que ses mains se referment sur la tige glacée de l'aiguille. Elle était lourde. Il s'étonna d'avoir été capable de la manier si efficacement. La peur, sans doute. Il la souleva à deux mains et la cala sur sa hanche droite. Puis, mettant ses bras à l'épreuve pour la tirer derrière lui, il se hissa hors de la boîte à ouvrage et entreprit l'ascension de la colline de chiffons jusqu'à la déchirure du carton. Si l'araignée apparaissait, il n'aurait pas de peine à saisir l'aiguille à deux mains pour s'en servir comme précédemment. Pour la première fois depuis des semaines, cela lui donna un incontestable sentiment de sécurité physique.

Arrivé à la déchirure, il se pencha prudemment au dehors, regardant d'abord en l'air, puis sur les côtés et enfin en bas. Mais l'araignée n'était pas en vue. Ouf ! Il pouvait respirer. Il poussa l'aiguille par la fente du carton, puis, après l'avoir laissée pendre un instant, il la lâcha. Elle heurta bruyamment le sol et roula sur deux ou trois mètres avant de s'immobiliser. Scott s'empessa de s'extirper du carton et se laissa tomber. Au moment où il atteignait le sol, la pompe à eau se mit à ahaner ; il se précipita sur l'aiguille, la souleva et la tint en équilibre comme pour parer une attaque.

Mais d'attaque, point. Il abaissa sa lance d'acier, la recala contre son flanc et mit le cap sur le chauffe-eau.

Il émergea de l'ombre monumentale de la cuve à mazout dans la lumière grisâtre de la fin de l'après-midi. La pluie avait cessé. Un silence complet régnait de l'autre côté des fenêtres embuées. En passant devant les énormes roues de la tondeuse à gazon, il leva un regard méfiant pour voir si l'araignée n'était pas tapie là-haut.

Il se trouvait désormais en terrain découvert. En chemin, ses yeux se portèrent sur le réfrigérateur. Il se remémora le journal, tout là-haut, et revécut l'atroce invasion de son foyer par les photographes. Ils rayaient fait poser dans ses vieux souliers, devenus trop grands de cinq pointures, et Berg avait dit : « Fais comme si tu te rappelais le temps où tu pouvais encore les porter, Scotty. » Puis ils l'avaient photographié à côté de Beth, à côté de Lou, à côté d'un de ses vieux costumes ; à côté d'une toise, la grosse main de Hammer, lui-même invisible, sortant du bord de la photo pour désigner la marque appropriée ; se faisant examiner par les médecins désignés par le Globe Post. Son histoire avait été serinée à un million de lecteurs, tandis qu'il endurait chaque jour une nouvelle torture mentale, se tournait et se retournait chaque nuit dans son lit, se disant qu'il allait déchirer le contrat qu'il avait signé - tant pis pour l'argent et tant pis si Lou risquait de lui en vouloir à mort. Il avait quand même continué comme ça. Et de nouvelles propositions étaient arrivées. Pour la radio, la télévision, des passages sur scène ou dans des boîtes de nuit, des articles dans toutes sortes de magazines peu reluisants, la gestion des reportages du Globe Post. Les gens s'attroupaient devant sa porte pour le voir, allant parfois jusqu'à lui demander un autographe. Des fanatiques religieux le pressaient, en

personne ou par lettre, d'adhérer à leurs pratiques salvatrices. Il recevait des lettres obscènes de femmes en proie à de bizarres frustrations - d'hommes aussi.

Son visage était dépourvu d'expression, figé, lorsqu'il atteignit le socle de ciment. Il resta là un moment, à songer encore au passé. Puis son regard se reconcentra et il sursauta, s'avisant que l'araignée était peut-être là-haut, prête à lui sauter dessus.

Lentement il escalada le socle, toujours prêt à se servir de l'aiguille si nécessaire. Il risqua un œil par-dessus le rebord. Son abri était désert.

Avec un soupir, il projeta l'aiguille sur la plate-forme et la regarda rouler jusqu'auprès de sa couche. Puis il redescendit chercher les miettes de biscuit.

Il lui fallut trois voyages pour les transporter près de son lit, où il s'installa avant de s'attaquer à un morceau gros comme le poing. Il regrettait de ne pas avoir d'eau, mais n'osait pas aller jusqu'à la pompe ; il commençait à faire sombre et même l'aiguille ne constituait pas une garantie suffisante dans le noir.

Lorsqu'il eut achevé son repas, il tira le couvercle en carton au-dessus de son lit et se laissa aller sur le morceau d'épongé qui lui servait de matelas avec un grognement de satisfaction. Il était toujours épuisé, malgré son petit somme dans la boîte à ouvrage.

Une pensée lui vint. À l'aveuglette, il chercha son bout de bois et son morceau de charbon. Quand il les eut trouvés, il traça un trait au hasard. Sans doute celui-ci en recouperait-il un autre, mais quelle importance ? La chronologie avait chaque jour un peu moins d'intérêt. Il y avait mercredi, puis jeudi, il y avait vendredi et samedi.

Et puis plus rien.

Il frissonna dans le noir. Comme la mort, son destin était impossible à imaginer. Non, il était pire que la mort. La mort, au moins, était un concept ; même si elle restait une inconnue, elle faisait partie de la vie. Mais qui avait jamais rétréci jusqu'à disparaître dans le néant ?

Il se tourna sur le côté, un bras sous sa tête. Si seulement il pouvait parler à quelqu'un, lui faire partager ses sentiments ! Si seulement il pouvait être avec Lou ; la voir, la toucher. Oui, même si elle ne s'apercevait de rien, ce serait un réconfort. Mais il était seul.

Il se remit à penser aux articles du Globe Post et à son dégoût de se voir réduit à un spectacle, à la colère qui avait fait hurler ses nerfs, à la folie furieuse qui avait fini par s'emparer de lui devant son sort.

Jusqu'au moment où, au comble de cette fureur, il s'était rué au journal pour y annoncer qu'il rompait son contrat. Après quoi, il était reparti tel un ouragan de haine.

1 mètre 06

Trois kilomètres après Baldwin, un pneu éclata.

Le souffle coupé, Scott se crispa sur le volant tandis que la Ford se mettait à zigzaguer, laissant de larges traces de gomme sur la chaussée. Il lui fallut toute la force de ses bras pour l'empêcher de heurter la glissière centrale. Le volant trépidait sous ses mains, mais il réussit à guider la voiture vers le bas-côté.

Une cinquantaine de mètres plus loin, il freina et coupa le contact. Il demeura un moment immobile, muet, l'œil torve. Ses poings, livides au niveau des phalanges, tremblaient sur ses genoux.

« Espèce d'enf... » finit-il par gronder. La colère lui élec trisait la colonne vertébrale.

« Continue », reprit-il d'un ton qui se voulait patient mais où frémissait une rage sous-jacente. « Continue, ne t'arrête pas en si bon chemin. Continue, pendant que tu y es. » Ses dents

s'entrechoquaient. « Ne te contente pas d'un pneu crevé », enchaîna-t-il, les mots se heurtant à la barrière de ses dents serrées. « Bousille le carburateur ! Fais sauter les bougies ! Exploder le radiateur ! Fous-moi en l'air cette saloperie de voiture ! » Une fureur apoplectique inondait le pare-brise.

Il se laissa aller sur le dossier du siège, épuisé, les yeux fermés.

Au bout de quelques minutes, il ouvrit la portière. L'air froid le gifla. Il releva le col de sa veste, déplaça ses jambes et glissa hors du siège surélevé.

Il atterrit sur du gravier et s'étala de tout son long, les mains en avant pour amortir sa chute. Il se releva en jurant et expédia un caillou en direction de la chaussée. Avec la chance que j'ai, il va défoncer un pare-brise et éborgner une vieille dame ! songea-t-il, rageur. Avec la chance que j'ai.

Grelottant, il regarda la voiture, se pencha sur le pneu à plat. Magnifique, se dit-il. Magnifique. Comment diable était-il censé le changer ? Ses dents grincèrent. Il n'avait même plus la force de faire cela. Et bien entendu, c'était un jour où Terry ne pouvait garder les enfants, raison pour laquelle Lou n'avait pu l'accompagner. Logique.

Un spasme le secoua sous sa veste. Il faisait froid. Froid un soir de mai. Logique aussi. Même le temps était contre lui. Il ferma les yeux. Je suis bon pour l'asile, se dit-il.

De toute façon, il ne pouvait pas rester planté là. Il lui fallait trouver un téléphone et appeler un garage.

Mais il ne bougeait pas, les yeux fixés sur la route. Et quand j'aurai trouvé un garage, songea-t-il, le mécano qui viendra me reconnaîtra dès qu'il me verra ; et j'aurai droit à ces regards discrètement - voire ouvertement - stupéfaits. Dans le genre de ceux dont l'accablait toujours Berg - des regards brutaux, insultants, qui semblaient dire : Seigneur ! Mais vous êtes un monstre ! Et il y aurait des paroles échangées, des questions, cette espèce de fausse sympathie dont les gens normaux gratifient les phénomènes.

Les muscles de sa gorge se contractèrent lentement au moment où il déglutissait. Même la rage était préférable à cela ; cette négation totale de l'énergie spirituelle. Au moins la rage était-elle lutte, marche en avant contre quelque chose. Là, il se résignait à la défaite, à l'immobilisme.

Il laissa échapper un soupir las. Bon, il n'avait pas le choix. Il lui fallait rentrer chez lui. En d'autres circonstances, sans doute aurait-il pu appeler Marty ; mais il se sentait désormais mal à l'aise avec son frère. ·

Il glissa les mains dans les poches de sa veste et se mit à marcher sur le bord de la route.

Je m'en fiche, se répétait-il en clopinant. Je me fiche d'avoir signé un contrat en bonne et due forme. J'en ai assez de jouer les cobayes pour un million de lecteurs.

Accélérant le pas, il continua d'avancer dans ses vêtements d'enfant.

Un moment plus tard, des phares le balayèrent. Il s'écarta du bord de la route sans cesser de marcher. Il n'allait certainement pas se risquer à faire du stop.

La forme sombre le dépassa. Puis il y eut un crissement de pneus et, levant la tête, Scott vit la voiture qui s'arrêtait. Il fit la moue. Je préfère marcher. Il forma les mots du bout des lèvres, prêts à servir.

La portière s'ouvrit et une tête coiffée d'un chapeau mou apparut.

« Tu es seul, mon garçon ? » demanda l'homme d'une voix rauque. Les mots venaient d'un côté de sa bouche. L'autre était occupé par un cigare à demi fumé.

Scott s'approcha de la voiture. Peut-être était-ce aussi bien ; le conducteur le prenait pour un gamin. Cela n'avait rien de surprenant. Ne lui avait-on pas refusé l'accès d'un cinéma, un après-midi, parce qu'il n'était pas accompagné par un adulte ? Et un jour, dans un bar, n'avait-il pas été forcé de

présenter sa carte d'identité pour se faire servir à boire ?

— « Tu es seul, mon garçon ? répéta l'homme.

— Je rentre chez moi, c'est tout.

— C'est loin ? » Une voix intelligente, quoique un peu pâteuse. Scott remarqua que l'homme avait tendance à dodeliner de la tête. Tant mieux, se dit-il.

« Le prochain village. Vous voulez bien me prendre avec vous, m'sieur ? » Il avait délibérément accentué la voix de tête qui était déjà la sienne.

« Bien sûr, mon garçon, bien sûr, dit l'homme. Grimpe à bord et bon voyage 1 à toi, à moi et à ma Plymouth cuvée cinquante-cinq ! » Sa tête se rétracta comme celle d'une tortue effrayée et disparut à l'intérieur de l'habitacle.

« Merci, m'sieur. » C'était une forme de masochisme, Scott en était conscient, de jouer jusqu'au bout le rôle d'un jeune garçon. Il resta à l'extérieur de la voiture jusqu'à ce que l'homme corpulent se soit péniblement remis au volant. Puis il se hissa sur le siège du passager.

« Assieds-toi là, mon garçon, là... Attention ! »

Scott sursauta au moment où il s'asseyait sur la grosse main de l'homme. Celui-ci la retira et la tint devant ses yeux.

« Tu m'as démoli les extrémités, mon garçon, dit-il. Tu m'as carrément ruiné les phalanges ! » Le rire gras de l'homme avait l'air de se frayer un chemin à travers une gorgée d'eau.

Scott sourit machinalement en se rasseyant. La voiture empestait le whisky et le cigare. Il toussa au creux de sa main.

« On lève l'ancre, palsambleu ! En avant, toutes ! » s'écria l'homme. Il embraya et, après quelques soubresauts, la voiture se mit à rouler. « Fermez la porte, mon enfant, fermez-moi cette fichue porte. —

— C'est fait », dit Scott.

L'homme tourna vers lui un regard qui mimait le ravissement. « Tu comprends le français, mon garçon. Excellent, voilà un garçon tout ce qu'il y a de distingué. À votre santé, monsieur. »

Scott sourit discrètement. Il aurait bien aimé être ivre lui aussi. Mais tout un après-midi à boire dans la pénombre d'un coin de bar n'avait eu aucun effet sur lui.

« Tu habites ce pays humide ? » demanda le gros homme en se donnant de petites tapes sur la poitrine.

« Le prochain village.

— Le prochain village, la ville la plus proche, dit l'autre en continuant de se frapper la poitrine. Le bourg voisin, le hameau d'à côté. Hamlet en anglais. Ah, Hamlet. Être ou ne pas être, voilà la... Bon sang ! Mon cigare est éteint ! Une allumette ! Mon royaume pour une allumette ! » Il rota. On aurait dit un long rugissement de léopard.

« Servez-vous de l'allume-cigares », dit Scott, avec l'espoir de voir les mains papillonnantes de l'homme revenir sur le volant.

Celui-ci lui jeta un regard qui se voulait stupéfait. « Un brillant garçon, dit-il. Un esprit analytique. Bon sang, j'adore les esprits analytiques. » Son rire gras cascada dans l'habitacle à l'odeur de renfermé.

Scott se raidit brusquement quand l'homme se pencha sans se préoccuper de la route. Il appuya d'un coup sec sur l'allume-cigare, puis se redressa, son épaule frôlant celle de Scott au passage.

« Alors, comme ça, tu habites le prochain village, mon cher ? reprit-il. Voilà qui est... passionnant. » Nouveau rot façon rugissement de léopard. « Dîner chez mon copain Vincent, expliqua-t-il. Ce vieux Vincent. » Le bruit qui monta de sa gorge pouvait tout aussi bien indiquer l'amusement qu'une strangulation en cours. « Ce vieux Vincent », répéta-t-il avec tristesse.

L'allume-cigare jaillit de son alvéole. L'homme acheva de le dégager et Scott le regarda du coin de l'œil rallumer l'extrémité charbonneuse de son cigare.

Il distingua une tête léonine sous le chapeau à larges bords. Des rougeoiements éclairèrent furtivement son visage. Scott vit des sourcils broussailleux, pareils à des auvents, au-dessus d'yeux à l'éclat sombre, un nez aux narines bouffies, une large bouche aux lèvres épaisses. C'était le visage d'un gosse espiègle qui aurait regardé le monde à travers des rouleaux de pâte à pain.

Un nuage de fumée occulta la vision de Scott. « Un garçon tout ce qu'il y a de distingué, morbleu ! » dit l'homme. Il manqua l'alvéole de l'allume-cigare, qui alla rouler sur le plancher. « Oups ! » Il se courba. La voiture se mit à zigzaguer.

« Je m'en occupe, se hâta de dire Scott. Attention ! »

Après avoir repris le contrôle du véhicule, l'homme tapota la tête de Scott d'une main molle. « Un enfant plein de mérite, articula-t-il non sans peine. Comme je l'ai toujours dit... » Il renifla bruyamment, abaissa la vitre et cracha dans le vent. Il avait manifestement oublié ce qu'il avait toujours dit. « Tu habites par ici ? demanda-t-il en ponctuant sa question par un renvoi.

— Au prochain village.

— Vincent, c'était un ami, je te garantis, dit-il, la voix pleine de regret. Un ami. Au sens plein du terme. Un ami, un allié, un compagnon, un camarade. »

Scott tourna les yeux vers la station-service qu'ils venaient de dépasser. Elle avait l'air fermée. Mieux valait aller jusqu'à Freeport pour être sûr de mettre la main sur quelqu'un.

« Et puis, poursuivit l'homme, il a tenu absolument à revêtir la haire du mariage. Tu comprends, mon garçon ? Est-ce que, bénie soit ta jeunesse, tu comprends ? » Scott déglutit. « Oui, m'sieur. » L'homme souffla un nuage de fumée. Scott toussa. « Et ce qui était un homme, mon cher enfant, reprit l'autre, un vrai, est devenu une créature déchue, un larbin, un serf, un automate. Un... bref, une âme rabougrie, perdue. » Il posa un regard chaviré sur Scott. « Tu vois ce que je veux dire, mon cher enfant ? »

Scott tourna les yeux vers la fenêtre. Je suis fatigué, se dit-il. J'ai envie de me coucher, d'oublier qui je suis et ce qui m'arrive. J'ai simplement envie de me coucher. « Tu habites par ici ? demanda l'homme une fois de plus.

— Le prochain village.

— C'est cela. »

Un silence s'ensuivit. Puis l'homme reprit : « Les femmes. Comptez sur elles pour vous pourrir la vie d'un homme ! » Il lâcha un rot. « Maudites soient-elles. » Il jeta un coup d'œil à Scott. La voiture obliqua vers un arbre. « Et voilà ce pauvre Vincent perdu. Avalé par les sables mouvants de...

— Attention à l'arbre ! »

L'homme tourna la tête.

« Hop, dit-il. Nous revoilà sur le bon cap, capitaine ! Nous revoilà en selle. Là où un ami reste un... »

Il coula un regard oblique vers Scott et le jaugea comme il aurait examiné une marchandise. « Tu as... » dit-il en plissant les lèvres, l'air de se livrer à une appréciation. Puis, après s'être bruyamment raclé la gorge : « Tu as douze ans. Gagné ? »

La fumée du cigare fit tousser Scott. « Gagné, dit-il. Regardez devant vous. »

L'homme redressa la trajectoire de la voiture, son rire s'achevant sur un rot.

« L'âge de toutes les possibilités, mon cher enfant, dit-il. L'âge de tous les espoirs. Ah, mon cher enfant. » Sa grosse main se posa sur la jambe de Scott et la serra. « Douze ans, douze ans ! Ah, avoir encore douze ans ! Le plus bel âge de la vie ! »

Scott éloigna sa jambe. L'homme la pressa une fois de plus, puis revint à son volant. « Oui, oui, oui, dit-il. Il te reste à connaître ta première femme. » Il fit la grimace. « Ce qui revient à soulever ton premier caillou pour découvrir ta première sale bestiole.

— Je peux descendre à... » commença Scott en apercevant au loin une station-service ouverte.

« Sont-elles vilaines ! déclara Gras-double dans son costume froissé. Vilaines à en frôler le monstrueux. » Son regard se fraya un chemin entre les bouffissures qui bordaient ses yeux pour se poser sur Scott. « Est-ce que tu as l'intention de te marier, cher enfant ? »

Si j'étais encore capable de rire, pensa Scott, il y aurait de quoi !

« Non, dit-il à voix haute. Écoutez, est-ce que je pourrais descendre à...

— Voilà une sage et noble décision. Une décision pleine □ de mérite et de décence. Les femmes. » Il regardait droit □ devant lui, les yeux grands ouverts. « Autant dire le cancer. Elles détruisent aussi sournoisement, aussi efficace □ ment, aussi... dis la vérité, Ô Prophète... aussi atrocement. » □ Il se retourna vers Scott. « Hein, mon garçon ? » Et de rots et de s'ensuivre un concert de gloussements, de hoquets.

« Je descends ici, monsieur.

— Je t'emmène à Freeport, mon garçon. À Freeport ! □ Terre de réjouissances et de douces fredaines. Bastion des □ indulgences banlieusardes » Il regarda franchement Scott.

« Tu aimes les filles, mon garçon v »

La question prit Scott au dépourvu. Jusqu'alors, il n'avait pas vraiment prêté attention au monologue de l'autre. Il lui retourna son regard, et soudain, l'homme lui parut plus imposant ; comme si, avec ses questions, il avait acquis une corpulence mesurable.

« Je n'habite pas vraiment à Freeport, dit-il. Je... □

— Il est timide ! » Ce qui avait été jusque-là un rire de □ gorge se transforma en piailllements. « Ô timide, adorable □ jeunesse ! » Sa main revint se poser sur la jambe de Scott, □ qui leva vers l'homme un visage tendu. Une forte odeur □ de whisky et de cigare lui agressa les narines ; il vit le □ bout du cigare rougeoyer et pâlir. '

« Je descends ici, dit-il.

— Écoute, mon petit bonhomme, dit l'autre en surveillant en même temps la route et son passager, la nuit est encore jeune. Il n'est guère plus de neuf heures. » Sa voix se fit enjôleuse. « J'ai chez moi un bon litre de crème glacée au frigo. Pas un demi-litre, attention, mais...

— S'il vous plaît. C'est ici que je descends. » Scott sentait la chaleur de la main de l'homme à travers la jambe de son pantalon. Il essaya de se dégager mais sans y parvenir. Son cœur s'emballa.

« Allons, mon cher petit ! De la crème glacée, des gâteaux, un brin de libertinage... Que peuvent souhaiter de mieux deux aventuriers de notre trempe un soir comme celui-ci ? Hein ? » La main accentua sa prise de façon presque menaçante.

« Aïe, fit Scott en grimaçant. Ôtez votre main de là ! »

L'homme sursauta à l'accent de colère pleinement adulte qu'il y avait dans la voix de Scott, à son timbre plus bas, à son autorité.

« Voulez-vous arrêter la voiture ? demanda hargneusement Scott. Et faites attention ! »

L'homme donna un coup de volant qui remit la voiture sur la bonne voie.

« Ne t'énerve pas, mon garçon, dit-il d'un ton où perçait un début d'inquiétude.

— Je veux descendre ! » Scott avait les mains qui tremblaient.

« Mon cher enfant, reprit l'autre d'une voix tout à coup implorante, si tu connaissais la solitude qui est la mienne... le noir isolement dans lequel...

— Arrêtez, nom de Dieu ! »

L'homme se raidit. « Parle plus poliment à ton aîné, petit malotru ! » le rembarra-t-il. Sa main droite se retira brusquement et gifla Scott, l'expédiant contre la portière. Scott se redressa aussitôt, s'avisant soudain dans un accès de panique qu'il n'avait pas plus de force qu'un enfant.

« Pardonne-moi, mon cher enfant, s'empressa de dire l'homme avec un hoquet. Je t'ai fait mal ?

— J'habite à deux pas d'ici, dit Scott d'une voix tendue. Arrêtez-vous, s'il vous plaît. »

L'homme ôta son cigare de sa bouche et le jeta sur le plancher.

« Je te choque, mon garçon. » Il avait l'air au bord des larmes. « Je te choque avec des mots détestables. Je t'en prie. Je t'en prie. Regarde au-delà des mots, au-delà du pauvre masque de gaîté. Là où il n'y a que tristesse et solitude. Peux-tu comprendre ça, mon cher enfant ? Peux-tu comprendre, dans ta tendre jeunesse, que je...

— Je veux descendre, monsieur. » La voix de Scott était de nouveau celle d'un enfant, mi- fâché, mi- effrayé. Et comble d'horreur, il ne savait plus très bien où se situait la frontière entre la comédie et la réalité.

Brusquement, le gros homme se rangea sur le bas-côté.

« Dans ce cas, va-t'en, va-t'en, dit-il avec amertume. Tu es comme tous les autres. »

Scott ouvrit la portière d'une main tremblante.

« Bonne nuit, doux prince, dit l'homme en cherchant à lui prendre la main. Bonne nuit, et que les plus beaux rêves bercent ton sommeil. » Un hoquet laborieux enraya son flot de paroles. « Je vais poursuivre ma route dans le désert... le désert de ma solitude. Ne veux-tu pas m'embrasser ? Pour me dire adieu, pour... »

Mais Scott avait déjà bondi hors de la voiture et courait vers la station-service qu'ils venaient de dépasser. L'homme tourna sa tête massive et le suivit des yeux, regardant la jeunesse le fuir à toutes jambes.

1. En français dans le texte comme la plupart des autres expressions en italiques que l'on trouvera dans la conversation de l'automobiliste (N.d.T.)

8.

Un bruit sourd, pareil à un coup de marteau sur du bois ; au tapotement faussement patient d'un ongle énorme sur un tableau noir. Un lointain tambourinement sur son cerveau endormi. Scott s'agita sur sa couche, se mit sur le dos en étirant spasmodiquement les bras. Doum... doum... doum... Il gémit. Ses mains se soulevèrent un peu, puis retombèrent. Doum. Doum. Il émit un grognement irrité, encore dans les limbes.

C'est alors que la goutte d'eau s'écrasa sur son visage.

Suffoquant, il se dressa sur l'éponge dans un bruit de clapotis. Une autre goutte l'atteignit à l'épaule.

« Quoi ! » Essayant de s'orienter, les yeux grands ouverts, il scruta les ténèbres. Doum ! Doum ! On aurait dit un poing de géant cognant contre une porte ; un monstrueux marteau de bois s'abattant sur une tribune.

Le sommeil s'était envolé. Son cœur affolé lui martelait la poitrine. « Grand Dieu », marmonna-t-il. Il balança les jambes hors de son matelas de fortune.

Ses pieds se posèrent dans une eau tiède.

Le souffle coupé, il ramena vivement ses jambes. Au-dessus de sa tête, le bruit parut s'accélérer. Doum-doum-doum ! Sa gorge se serra. Que diable...

Grimaçant sous le tambourinement qui lui ébranlait le cerveau, il refit passer ses jambes par-dessus le bord du lit et les laissa s'enfoncer dans l'eau tiède. Il se mit aussitôt debout, les mains plaquées sur les oreilles. Doum doum doum ! Il avait l'impression de se trouver à l'intérieur d'une grosse caisse. Il s'avança tant bien que mal vers le bord du couvercle en carton. Il dérapa sur le sol inondé et laissa échapper un cri au moment où son genou droit heurtait le ciment. Il se releva en gémissant, dérapa de nouveau.

« Merde ! » hurla-t-il. À peine entendit-il sa voix ; le bruit était assourdissant. Hors de lui, il se campa sur ses pieds et, levant les bras, il souleva le couvercle de carton et se glissa dehors.

Il dérapa encore et se reçut sur un coude. Une douleur fulgurante lui déchira le bras. Comme il se redressait, une autre goutte s'abattit sur son dos, l'expédiant une fois de plus par terre. Il se retourna comme un poisson et s'aperçut que le chauffe-eau fuyait.

« Oh, mon Dieu », marmonna-t-il en grimaçant sous les élancements qui lui transperçaient le genou et le coude.

Il se releva et regarda les énormes gouttes qui s'écrasaient sur le couvercle en carton et le ciment. L'eau tiède baignait ses chevilles, formant, à l'endroit où elle passait par-dessus le rebord de ciment, une petite cascade qui aspergeait le sol de la cave.

Il resta ainsi un long moment, immobile, indécis, regardant l'eau couler, conscient de la tiédeur de sa tunique détrempée sur sa peau.

Puis il s'écria : « Les biscuits ! »

Il se rua vers le couvercle, tâchant tant bien que mal de garder son équilibre. Il le souleva et le replaça au-dessus du lit, ses pieds constamment au bord de la glissade. Après l'avoir laissé retomber, il se jeta en travers de l'éponge, lui faisant dégorger une partie de l'eau qui la gonflait.

« Oh, non. »

Impossible de soulever le paquet de miettes, alourdi par l'eau qui l'imprégnait. Les traits déformés par l'angoisse et la colère, il le défit, le papier s'effritant sous ses doigts comme du buvard.

Il contempla la pâte terreuse à laquelle se réduisaient désormais ses provisions. Il en prit une poignée qui lui parut terriblement lourde ; on aurait dit du porridge rassis.

Il resta à genoux sur l'éponge sans faire attention à l'eau qui se déversait autour de lui et sur lui. Ses yeux étaient rivés au tas de miettes, ses lèvres pincées en une ligne de haine.

« À quoi bon ? » marmonna-t-il. Ses poings se refermèrent brusquement comme des mâchoires. « À quoi bon ? » Une goutte tomba devant lui et il la cueillit d'un sauvage coup de poing, ce qui lui fit perdre l'équilibre et l'expédia tête la première dans l'éponge. Une gerbe d'eau jaillit des alvéoles compressés.

Il reprit pied sur le ciment, tétanisé par la fureur.

« Vous ne m'aurez pas ! » dit-il. À qui s'adressait-il ? Il n'en avait pas la moindre idée, mais c'était un véritable défi qu'il lançait entre ses dents serrées. « Vous ne m'aurez pas ! »

Il plongea les mains dans les miettes réduites en bouillie et en préleva une portion qu'il alla mettre à l'abri sur la première saillie de métal noir du chauffe-eau. Que peut-on faire de biscuits détrempés ? demanda son cerveau. Les faire sécher. Ils commenceront par pourrir, rétorqua son cerveau. La ferme ! conclut-il.

Soudain, il éclata de rire. Soudain, tout cela avait quelque chose d'hilarant : lui, haut d'à peine un centimètre et demi, vêtu d'une espèce de sac, de l'eau tiède jusqu'aux chevilles, en train de bombarder un chauffe-eau de poignées de biscuit détrempé. La tête en arrière, il se mit à rire aux éclats. Puis il s'assit dans l'eau et la frappa du plat des mains pour s'asperger. Finalement, il enleva sa tunique et se roula dans les flots tièdes. Un bain ! se dit-il. Bon sang, je l'ai enfin mon bain du matin !

Au bout d'un moment, il se releva et s'essuya avec un reste du mouchoir qui enveloppait l'éponge. Puis il essora sa tunique et la mit à sécher. J'ai la gorge irritée, s'avisa-t-il. Et alors ? Elle devra attendre son tour.

Il ignorait d'où lui venait cette euphorie, cette stupide gaîté, alors qu'il se trouvait dans une situation épouvantable. Sans doute, pensa-t-il, les choses allaient-elles parfois si mal qu'elles confinaient à l'absurde, qu'il devenait impossible de les assumer ; il ne restait plus qu'à en rire sous peine de se désagréger. Il n'était pas loin d'imaginer que si l'araignée se hissait en cet instant précis sur le rebord de ciment, il lui rirait au nez.

Il déchira le mouchoir avec l'aide de ses dents et de ses ongles pour se confectionner une tunique légère dont il noua les côtés, comme il l'avait fait pour l'autre. Il l'enfila à la hâte. Il lui fallait retourner à la boîte à ouvrage. Il souleva la lourde aiguille, la fit tomber sur le sol de la cave, puis quitta le socle du chauffe-eau et la récupéra. À présent, il va falloir que je trouve un autre endroit pour dormir, se dit-il. C'était amusant. Tant qu'il y était, pourquoi n'irait-il pas chercher le morceau de pain rassis en haut de la grande falaise ? Voilà qui était amusant, aussi. Il secoua la tête en entamant son laborieux voyage vers le carton, baigné par la lumière qui entraît à flots par les soupiraux.

Cela lui rappelait les jours qui avaient suivi celui où il avait rompu son contrat. Confronté à l'accumulation des factures, à une cruelle insécurité, aux problèmes d'adaptation, il avait essayé de recommencer à travailler. Il avait supplié Marty, qui s'était laissé fléchir. Mais cela n'avait pas marché, tout était allé de mal en pis jusqu'au jour où, comme il tentait de grimper sur une chaise, Terry l'avait soulevé comme un petit garçon pour le placer dessus.

Il lui avait hurlé après et s'était précipité dans le bureau de Marty ; mais avant même qu'il ait pu

placer un mot, son frère avait poussé vers lui une lettre qui reposait sur son bureau. Elle venait du ministère des Anciens Combattants. Sa demande d'emprunt en tant qu'ancien G.I. était refusée.

Cet après-midi-là, quand, à une centaine de mètres de son domicile, il avait crevé une deuxième fois, Scott avait été pris du même fou rire hystérique, au point qu'il en était tombé de son siège spécial pour se retrouver en train de se gondoler sur le plancher de la voiture.

C'était comme ça. Une réaction d'autodéfense ; un mécanisme mis en place par le cerveau pour se protéger de l'explosion ; une libération lorsque les choses se mettaient à ressembler à un ressort trop tendu.

Lorsqu'il atteignit le carton, il s'y introduisit sans même se soucier de savoir si l'araignée l'y attendait. Il alla à grands pas jusqu'à la boîte à ouvrage, y dénicha un petit dé, et rassembla toutes ses forces pour le pousser jusqu'au sommet du tas de chiffons et le faire passer par la brèche.

Il le fit rouler sur le sol comme une énorme barrique vide, l'aiguille passée à travers un pan de sa tunique et traînant derrière lui sur le ciment.

Parvenu au chauffe-eau, il songea d'abord à hisser le dé au sommet du socle de ciment, puis il se rendit compte qu'il était trop lourd. Il se contenta de le placer sous le torrent d'eau, qui le remplit rapidement.

L'eau n'était pas très propre, mais quelle importance ? La recueillant dans ses mains en coupe, il s'aspergea le visage. Un luxe qu'il ne s'était pas offert depuis des mois. Il aurait aimé pouvoir se raser, aussi ; voilà qui aurait été infiniment agréable. L'aiguille ? Non, ça ne marcherait jamais.

Il but un peu d'eau et fit la grimace. Pas terrible. Bah, elle refroidirait. Au moins en était-ce fini de ses expéditions jusqu'à la pompe.

Rassemblant ses forces, il réussit à écarter un peu le dé de la cascade et attendit que la surface de l'eau devienne étale. Puis, après avoir calé l'aiguille contre le bord du dé, il l'escalada jusqu'à la pointe. Là, dans la brume légère qui montait de l'eau, il contempla son reflet.

Un grognement s'échappa de ses lèvres. Il n'en revenait pas. Ce qu'il avait sous les yeux était une version miniature de son ancien visage ; mais c'était le même, trait pour trait. Mêmes yeux verts, mêmes cheveux bruns, même nez fort, même menton, mêmes oreilles, mêmes lèvres pleines. Il grimaça. Et mêmes dents, bien que vraisemblablement gâtées depuis le temps qu'il ne les avait pas brossées. Pourtant, elles étaient toujours blanches ; il lui avait suffi pour cela de les frotter régulièrement de son index. Stupéfiant. Il n'aurait pas été le témoin idéal pour une marque de dentifrice.

Il se regarda longuement. Son visage avait une expression étrangement calme pour un homme qui vivait chaque jour dans l'angoisse et la terreur. Peut-être la loi de la jungle, en dépit de ce qu'elle avait d'impitoyable sur le plan physique, était-elle reposante. Elle libérait des petites tracasseries de la vie quotidienne, des inégalités sociales. Imposait une vie simple, sans artifice ni contraintes ulcérantes. Dans l'univers de la jungle, la responsabilité se réduisait à l'os de la survie. Les compromis n'y avaient pas droit de cité, on ne s'y battait pas pour de l'argent, on ne s'y usait pas les nerfs à gravir les barreaux de l'échelle sociale. On n'y connaissait qu'une question : être ou ne pas être.

Il troubla l'eau du bout des doigts. Disparais, visage, songea-t-il, tu n'as aucune importance dans cette vie en cave. Qu'on ait pu un jour voir en lui un bel homme lui paraissait stupide. Il était seul, sans personne à séduire ou à charmer d'une façon ou d'une autre parce que c'était opportun.

Il se laissa glisser le long de l'aiguille. Sauf qu'il aimait encore Louise, se dit-il en s'essuyant la figure. C'était le critère ultime. Aimer quelqu'un dont il n'y avait plus rien à attendre ; c'était cela l'amour.

Il venait de se mesurer à la règle graduée et reprenait le chemin du chauffe-eau quand retentit un formidable craquement, un véritable coup de tonnerre, et qu'un tapis de lumière éblouissant s'étala sur le sol. Un géant descendait l'escalier de la cave.

Scott se figea.

Cloué sur place par l'horreur, il regarda la silhouette gigantesque qui fonçait sur lui, ses pieds qui s'élevaient bien au-dessus de sa tête et faisaient trembler le sol de la cave en s'abattant dessus. Pour Scott, le choc qui le réduisait à un cœur affolé était double ; le spectacle soudain de cet être monumental était une chose, mais en dépit de la terreur qui le paralysait, il s'avisait que lui-même avait eu un jour cette taille impressionnante. La tête rejetée en arrière, il contempla, bouche bée, l'approche du géant.

Puis l'instinct l'arracha à son immobilité songeuse et, retenant sa respiration, il se rua vers la lisière de l'ombre qui s'étendait sur lui. Le sol trembla plus fortement ; il entendit le couinement de chauve-souris de souliers gigantesques sur le point de l'écraser comme un insecte. Ravalant un cri, il couvrit un autre mètre et plongea la tête la première vers la lumière, les bras tendus pour se recevoir.

L'atterrissage fut rude et il fit un roulé-boulé pour amortir sa chute. L'immense soulier, telle une baleine retombant après un saut, s'abattit à quelques centimètres de lui.

Le géant s'arrêta. D'une poche pareille à un tunnel, il tira un tournevis de la taille d'un immeuble de six étages, projetant une mare d'ombre au moment où il s'accroupissait à côté du chauffe-eau.

Scott contourna son soulier droit au pas de course, la tête juste au niveau du bord de la semelle. Debout contre le socle de ciment, il leva les yeux vers le colosse.

Tout là-haut - si loin qu'il en avait les yeux qui louchaient - se trouvait son visage : pente abrupte du nez pareille à une piste de ski ; cavernes des narines et des oreilles ; forêt des cheveux où il n'aurait pas retrouvé son chemin ; vaste caverne close de la bouche ; dents (le géant venait de grimacer) entre lesquelles il aurait pu passer un bras ; pupilles qui faisaient sa taille, iris dans lesquels il aurait pu se faufiler, cils pareils à de grands sabres noirs recourbés.

Muet, il contemplait le géant. C'était ainsi que Lou lui apparaîtrait à présent - monstrueusement grande, avec des doigts pareils à des troncs d'arbre, des pieds éléphanterques, des seins semblables à des pyramides élastiques.

Soudain la vaste forme fut brouillée par les larmes qui lui embuaient les yeux. Jamais encore cette idée ne l'avait frappé si durement. À force de ne pas voir Lou, d'avoir son propre physique comme seule norme, son imagination avait continué à lui offrir l'image de quelqu'un qu'il pourrait toucher et prendre dans ses bras, même s'il savait qu'il n'en était rien. Désormais, c'était une vérité qui s'imposait à lui ; et cette cruelle vérité broyait tout souvenir sous son poids.

Il resta là à pleurer silencieusement, sans même sourciller quand le géant ramassa son éponge et, avec un grognement de dinosaure, la jeta au loin. Il était passé à une vitesse vertigineuse par toute une gamme de sentiments ce matin-là - de la panique à la détresse, au calme, à la terreur, pour revenir à la détresse. Sans bouger, il regarda le géant ôter l'immense panneau latéral du chauffe-eau et le poser à côté de lui avant d'introduire son tournevis dans les entrailles de l'appareil.

C'est alors qu'un courant d'air froid l'effleura. Il tourna la tête si brusquement qu'il en ressentit un douloureux tiraillement dans la nuque. La porte !

« Oh, mon Dieu ! » murmura-t-il, stupéfait par sa stupidité. Rester là à remâcher son chagrin alors que la route de l'évasion lui était ouverte.

Il faillit foncer droit devant lui. Puis, s'arrêtant à la limite de la perte d'équilibre, il se rendit compte que le géant pourrait le voir et, ne distinguant que petitesse et mouvement, le prendre pour un insecte.

Les yeux fixés sur l'énorme silhouette, il recula le long du socle de ciment jusqu'à ce qu'il ait atteint le mur. Puis, tournant les talons, sans s'écarter du mur, il se mit à courir en direction de l'ombre immense de la cuve à mazout. Sans quitter le géant des yeux, il passa sous la cuve, devant l'échelle en cinquante enjambées, sous la table métallique rouge, la table d'osier, sursautant à peine lorsque le brûleur de la chaudière se mit une fois de plus en marche. Derrière lui, le géant donnait de petites tapes sur le mécanisme du chauffe-eau, le sondait. Scott atteignit le pied de l'escalier.

La première marche s'élevait à quelque quinze mètres au-dessus de sa tête. Scott se mit à aller et venir dans son ombre frisque, la tête levée vers la lumière du jour dont le halo doré se devinait au-delà, dans les hauteurs. L'heure était encore matinale et l'arrière de la maison orienté à l'est.

Brusquement, il courut sur toute la longueur de la marche - l'équivalent d'un pâté de maisons - à la recherche d'un moyen de l'escalader. Mais il ne trouva rien en dehors d'une fissure verticale dans le ciment qui, du côté droit de la marche, formait une espèce de cheminée ayant à peu près la largeur de son corps. Pour en faire l'ascension, il allait devoir procéder à la manière des alpinistes - petit à petit, le dos calé contre une paroi, les pieds en appui sur l'autre. Un chemin extrêmement difficile. Et il y avait sept marches jusqu'au jardin. Sept parois de quinze mètres à franchir. S'il était à bout de forces après la première...

Le fil. Cela pouvait l'aider. Il retourna en courant jusqu'à la table en osier et dégagea le morceau de bois de l'endroit où il était resté accroché. Il jeta un coup d'œil vers le géant, toujours accroupi devant le chauffe-eau, puis regagna le bas de la marche en traînant le fil derrière lui. Il ne lui restait plus qu'à compter sur le hasard.

Il lança le morceau de bois en l'air, mais impossible d'atteindre le sommet de la marche ; même s'il arrivait à le projeter à cette hauteur, il y avait peu de chance qu'il y ait là-haut quelque anfractuosité pour le retenir. Il traîna le fil jusqu'à la cheminée et la parcourut des yeux à la recherche d'une lézarde où loger le morceau de bois. Rien. Il lâcha son grappin de fortune et se mit à marcher, parfois à courir, de long en large, comme un animal pris au piège. Il devait exister un moyen. Il y avait des mois qu'il attendait une telle occasion ; il avait passé la moitié d'un hiver dans la cave, à attendre que quelqu'un ouvre cette énorme porte, lui donnant la possibilité d'accéder à la liberté.

Mais il était si petit. « Non, non. » Interdit de penser à cela. Il y avait un moyen ; il y avait toujours un moyen de s'en tirer. Quelle qu'en soit la difficulté, il y avait toujours un moyen. Il fallait y croire. Nouveau regard inquiet en direction du géant. Combien de temps resterait-il ici ? Des heures ? Quelques minutes ? Il ne fallait surtout pas traîner.

Le balai.

Scott tourna une fois de plus les talons et se précipita, frissonnant dans le vent. Il aurait dû revêtir son autre tunique, plus épaisse, mais il n'en avait pas eu le temps. Et puis elle était probablement toujours mouillée. Le dé ; il se demanda si les pieds monstrueux du géant ne l'avaient pas renversé, voire écrasé.

Aucune importance ! hurla-t-il intérieurement. Je vais sortir d'ici ! Il s'arrêta dans une glissade devant le balai appuyé contre le réfrigérateur.

Une toile d'araignée était accrochée au sommet du faisceau de paille. Il savait que ce n'était pas là l'ouvrage de la veuve noire, mais cela lui rappela que son aiguille était restée près du chauffe-eau. Devait-il retourner la chercher ?

Il chassa pareillement cette idée. Aucune importance ! Il allait sortir d'ici. Il ne voulait se concentrer que sur cette pensée. Je vais sortir, un point c'est tout ; je vais sortir.

Il saisit à pleines mains un brin de paille et tira dessus de toutes ses forces. En vain. Nouvelle tentative, sans plus de résultat. Il s'attaqua au suivant, le secoua. Peine perdue. Lâchant un juron

excédé, il passa au suivant et ainsi de suite. Impossible d'en faire céder un.

Il en essaya un autre. Il tira dessus aussi fort que possible, risquant le tout pour le tout, les pieds calés contre les brins voisins. Quand l'un d'eux finit par céder, il se détacha si facilement que Scott tomba à la renverse sur le ciment. Il laissa échapper un cri et dut effectuer une roulade en catastrophe pour éviter que la paille ne lui retombe sur le crâne.

Il se releva en grimaçant, le dos endolori. Puis il s'accroupit, se saisit du brin de paille et le traîna lentement jusqu'à la marche pour le déposer à la perpendiculaire de sa base. Les mains sur les hanches, il s'accorda un instant de répit pour reprendre son souffle. Là-haut, la lumière du jour se déployait comme un grand tapis chatoyant, si épais et si brillant que c'était à croire qu'il allait pouvoir courir dessus jusqu'au jardin.

Il ferma les yeux et respira à pleins poumons l'air frais de ce mois de mars. Puis il courut à l'autre extrémité du brin de paille et la souleva. Après l'avoir appuyée contre la paroi de ciment, il continua de lui faire prendre de la hauteur en tirant à lui l'ensemble du brin de paille, qui se mit à former avec la marche un angle de plus en plus aigu. Le géant n'allait-il pas entendre son raclement ? Non, bien sûr. Ces vastes oreilles ne pourraient jamais enregistrer un si petit bruit.

Quand la paille ne s'écarta plus de la marche que d'une trentaine de degrés, Scott laissa retomber ses bras douloureux le long de ses flancs. Sa tête bascula en avant, la bouche ouverte en quête d'air. Malgré la froideur du ciment, il s'y adossa. La cave n'était plus que sombres ondulations devant ses yeux vitreux. Le brûleur s'était tu. Le silence n'était troublé que par le ferraillement des outils du géant dans le chauffe-eau.

Lorsque sa vision fut redevenue normale et que les élancements qui lui traversaient les bras eurent cessé, il leva les yeux. Hélas, le brin de paille était loin d'être aussi long qu'il ne le prévoyait ; il était même bien plus court, vu qu'une fois dressé, il s'affaissait en son milieu. À supposer qu'il en atteigne le bout, il lui resterait encore deux ou trois mètres à escalader pour parvenir en haut de la marche. Deux ou trois mètres de ciment rigoureusement vertical, n'offrant aucune prise.

Il passa une main tremblante dans ses cheveux. Vous ne m'aurez pas, songea-t-il, s'adressant de nouveau à il ne savait quelles puissances inconnues. Son visage était un masque tendu de sillons et de saillies. Il allait grimper là-haut, point final. Il regarda autour de lui.

Contre le mur, près du tas de bûches, il y avait un amas de cailloux, de feuilles mortes, et d'éclats de bois. Jadis, dans une vie qui lui paraissait désormais appartenir au rêve plutôt qu'à la réalité, il avait balayé tout cela à cet endroit dans une espèce de sursaut de propreté.

Il s'y précipita. C'était comme une colline de rochers et d'énormes bûches, parfois hauts comme des maisons, qui s'élevait au-dessus de lui. Pouvait-il espérer en traîner une partie jusqu'au pied de la marche, en tout cas assez pour surélever le brin de paille de ces deux ou trois mètres qui lui manquaient ? Il ne lui resterait plus ensuite qu'à prendre le risque d'un saut en l'air, comme il l'avait fait pour atteindre le dessus de la table. Mais tu as failli te casser la figure, se rappela-t-il. S'il n'y avait pas eu l'anse de ce pot de peinture...

Il chassa ce souvenir, le jugeant sans pertinence. Depuis son plongeon dans la cave, chacune de ses actions avait été guidée par l'espoir de gravir ces marches. Les premiers temps, il les avait plus de cent fois montées et descendues, arrêté chaque fois par la porte fermée. Avec quelle facilité il se livrait alors à cet exercice ! Il en eut mal au cœur. N'était-ce pas une cruauté du sort qu'au moment où la porte était enfin ouverte, les marches ne soient plus pour lui des murs mais des falaises ?

Le premier caillou auquel il s'attaqua était si lourd qu'il ne réussit même pas à le faire bouger. Il s'engagea sur la surface irrégulière de la colline et en chercha de plus petits, ses yeux s'arrêtant momentanément sur les sombres cavernes que formait ici et là l'empilement des cailloux. Et si

l'araignée était cachée dans l'une d'entre elles ? Le cœur battant à grands coups lents, il explora la pente accidentée jusqu'à ce qu'il ait trouvé une pierre plate à la mesure de ses forces.

Il la poussa avec une désespérante lenteur jusqu'au pied de l'escalier. Il se redressa et fit un pas en arrière. Elle lui arrivait un peu au-dessus des genoux. Il allait lui en falloir une autre.

Il rebroussa chemin et continua son exploration jusqu'à ce qu'il ait trouvé une pierre similaire et un morceau d'écorce. Il tenait enfin de quoi arriver à la hauteur désirée. Mieux, l'écorce présentait une rainure où l'extrémité inférieure du brin de paille pourrait prendre place.

Avec un grognement de satisfaction, il poussa le poids mort de la seconde pierre jusqu'à la marche. Là, les dents serrées, tremblant de tous ses muscles sous l'effort, il réussit à la hisser sur la première pierre. Ce faisant, il sentit quelque chose céder dans son dos et une flambée de douleur s'ensuivit quand il se redressa. Tu tombes en morceaux, Carey, se dit-il. Que c'était drôle !

Il s'aperçut que la seconde pierre ne reposait pas de façon très stable sur la première. Il glissa entre elles quelques bouts de carton, puis grimpa sur le tout et sauta sur place. Jusque-là, son petit édifice tenait bon.

Il jeta un regard angoissé vers le géant qui travaillait toujours sur le chauffe-eau - mais pour combien de temps encore ? Il sauta à terre, le souffle coupé par la douleur qui lui déchira le dos, et reprit clopin-clopant le chemin de la colline. Gorge irritée, dos endolori, bras tétanisés. Qu'est-ce qui l'attendait encore ? Un vent froid passa sur lui et il éternua. Une pneumonie, voilà ce qui l'attendait. Que c'était drôle ! Enfin, moyennement.

Le morceau d'écorce fut plus facile à transporter. Le côté le plus effilé posé sur une épaule, il avança, le dos rond, en le traînant derrière lui. Il faisait de plus en plus froid et il se prit à se demander ce qu'il allait devenir une fois sorti de la cave. Ne risquait-il pas de mourir de froid ? Il chassa cette pensée.

Il plaça le morceau d'écorce sur les deux pierres et contempla son installation.

Non, maintenant qu'ils étaient l'un à côté de l'autre, il voyait bien que l'extrémité du brin de paille était trop grosse pour s'encaster dans la rainure de l'écorce. Il laissa échapper un soupir entre ses dents serrées. Des ennuis, toujours des ennuis. Nouveau regard anxieux en direction du géant. Comment savoir combien de temps il avait devant lui ? Et si l'autre, son travail achevé, repartait alors que lui-même n'aurait escaladé que deux marches ? À supposer qu'il ne soit pas écrabouillé par ces monstrueux souliers, il risquait de se retrouver en plan en haut d'une marche plongée dans l'obscurité, incapable d'y voir suffisamment pour redescendre.

Il ne fallait pas penser à ça. Ça, c'était la fin de tout, le finale. Il sortait maintenant ou... Non, il n'y avait pas de ou. Pas question qu'il y en ait un.

Scott ramassa un minuscule éclat de pierre, grimpa sur sa plate-forme et s'attaqua à la rainure du morceau d'écorce, arrachant des fibres jusqu'à ce qu'elle soit assez large pour s'adapter à la base du brin de paille. Il jeta alors son grattoir improvisé et essuya son visage en sueur avec un pan de sa tunique.

Il s'accorda quelques minutes pour reprendre sa respiration et laisser ses muscles se dénouer. Pas le temps de se reposer, l'admonesta son cerveau. Mille regrets, répondit-il, il faut que je souffle un peu, sans quoi je n'arriverai jamais en haut. Il lui fallait s'en remettre au temps que prendrait le géant pour venir à bout de son travail. Il ne réussirait jamais à effectuer cette ascension d'une seule traite, c'était clair.

C'est alors que lui vint une nouvelle pensée. À quoi bon tout cela ?

Il en resta figé sur place. À quoi bon tout cela ? Dans quelques jours, tout serait fini. Il aurait disparu. Alors pourquoi se donner tant de mal ? Pourquoi s'acharner ainsi à poursuivre une existence

déjà condamnée ?

Il secoua la tête. Ce genre de pensée était malsain. S'y attarder risquait de l'achever. Car enfin, tout ce qu'il avait fait et continuait de faire était dépourvu de logique. Et pourtant il ne pouvait s'arrêter. Était-ce qu'il ne croyait pas vraiment que tout serait fini le samedi suivant ? Comment pouvait-il en douter ? Le processus s'était-il interrompu une seule fois - une seule fois - depuis qu'il s'était déclenché ? Non. Avec la régularité d'un mécanisme d'horlogerie, il diminuait d'un septième de pouce chaque jour. Il aurait pu concevoir un système mathématique sur l'absolue constance de sa descente dans le néant.

Il frissonna. Étrangement, cette pensée le déprimait. H se sentait plus faible, plus épuisé, moins confiant. S'il s'y arrêta trop longtemps, c'en était fini de lui.

Il cligna des yeux et, ignorant délibérément cette crise de découragement, s'approcha de la paille. Il n'allait pas se laisser aller. Plutôt se tuer à la tâche.

Hisser le brin de paille sur le morceau d'écorce se révéla plus que difficile. C'était une chose d'en soulever une extrémité, en utilisant le sol comme point d'appui. C'en était une autre de le dresser contre la marche. C'en était encore une autre de le décoller du sol pour le placer sur la base qu'il avait construite.

Au premier essai, il lui échappa et retomba bruyamment sur le ciment, lui écrasant le bord d'une sandale. Il resta cloué au sol jusqu'à ce qu'il ait réussi à le soulever de nouveau et à dégager son pied.

Il s'adossa à la plate-forme, haletant. Si la paille avait atterri sur son pied...

Il ferma les yeux. Ne pense pas à ça, s'intima-t-il. Par pitié. Ne pense pas à ce qui aurait pu arriver.

Au deuxième essai, il réussit à caler la paille au bord de la première pierre. Mais, alors qu'il se reposait, elle bascula et faillit le renverser. Jurant, en proie à une colère désespérée, il la redressa contre la marche et, dans un sursaut d'énergie, la souleva une fois de plus, s'assurant cette fois qu'elle était stable avant de la lâcher.

L'étape suivante promettait d'être encore plus dure. Il allait devoir soulever la paille jusqu'à sa taille, puis sur la deuxième pierre, dont le haut se trouvait au niveau de ses épaules. Ses jambes ne lui seraient plus d'aucune utilité. Tout l'effort devrait être fourni par son dos, ses épaules et ses bras.

Inspirant par la bouche, il attendit que son torse soit bombé au maximum, puis, coupant brusquement son inhalation, il souleva la lourde paille et la plaça sur la seconde pierre. Ce ne fut qu'en la relâchant qu'il se rendit compte de l'exploit qu'il venait d'accomplir. La tension douloureuse qui lui tétanisait le dos et l'aine se relâcha lentement, comme si les muscles, d'abord tordus à la façon d'un linge essoré, se dénouaient. Il plaqua une paume sur sa région lombaire.

Quelques instants plus tard, il grimpa au sommet de la plate-forme. Encore un petit effort, et l'extrémité du brin de paille s'encastrait dans la rainure de l'écorce. Il secoua la paille jusqu'à ce qu'elle se trouve dans la position la plus avantageuse, puis s'assit pour rassembler ses forces en vue de l'ascension. Le géant continuait à travailler. Il avait du temps devant lui. Pas question qu'il en soit autrement.

Il se remit debout et éprouva la paille. Parfait, se dit-il. Il inspira brièvement. Et maintenant, sortir d'ici ! Il toucha le fil enroulé autour de son épaule droite. Bien. Il était prêt.

Il commença à progresser le long de la paille, veillant à ce qu'elle reste stable. Elle s'affaissa encore sous son poids. À un moment, elle commença à glisser un peu sur le côté ; il dut s'arrêter et, en la secouant de tout son corps, la remettre en place.

Après s'être accordé une pause, il reprit son ascension, les jambes nouées autour de la paille, les lèvres étirées sur ses dents serrées, les yeux fixés droit devant lui, sur le gris éteint de la paroi de

ciment. Une fois en haut de la marche, il ferait descendre un nœud coulant au bout du fil pour récupérer la paille. Là-haut, il n'y aurait pas de pierres pour la surélever, mais il trouverait bien un moyen de se débrouiller. Déjà, il était à six mètres du sol, huit mètres, neuf...

Une forme gigantesque passa au-dessus de lui, lui cachant le soleil.

Il faillit tomber de son perchoir. Sa prise se relâcha et il bascula de l'autre côté de la paille, ses bras étreignant frénétiquement la surface lisse. D'une secousse, il s'immobilisa... pour se retrouver face aux immenses yeux verts du chat.

Il en perdit le souffle. Il se sentait encore plus désespéré, plus pétrifié que lorsque le géant avait descendu les marches.

Les moustaches - de véritables lances - frémirent. L'énorme bête avança doucement avec une curiosité méfiante, le ventre au ras du sol, les pattes de devant à plat, le dos légèrement arqué. Scott sentit son souffle tiède passer sur lui et faillit vomir.

Inconsciemment, il se laissa glisser d'un ou deux mètres. La gorge du chat émit un grondement, comme une espèce de bouillonnement, et Scott s'arrêta brusquement, toujours suspendu, s'efforçant de rester immobile. Les moustaches du chat frémirent de nouveau. Son haleine était écœurante. Tournant la tête de droite à gauche, Scott aperçut ses canines, gigantesques dagues jaunâtres qui pouvaient le transpercer en un instant.

Une décharge électrique se propagea le long de son dos. Il glissa sur quelques centimètres de plus. La tête rentrée entre les épaules, le chat s'avança. Non ! se révolta l'esprit de Scott. Il se plaqua à la paille frémissante, la poitrine martelée par les battements de son cœur.

S'il essayait de regagner le sol, le chat passerait à l'attaque. S'il sautait, il risquait de se casser une jambe et d'être dévoré vif. Pourtant, il ne pouvait pas rester là indéfiniment. Sa gorge se contracta avec un petit bruit sec. Il resta suspendu, impuissant, sous l'œil narquois de l'énorme chat.

Lorsque l'animal leva la patte droite en une série de petits mouvements convulsifs, Scott cessa de respirer.

À la fois fasciné et au comble de l'horreur, il regarda la formidable patte grise armée de véritables faux se lever lentement, s'approcher de lui. Paralysé, les yeux écarquillés, il resta suspendu, à attendre.

À l'instant où la patte allait l'atteindre, tout s'enchaîna d'un coup.

« Va-t'en ! » hurla-t-il au nez du chat. Surpris, celui-ci fit un bond en arrière. D'une secousse, Scott déséquilibra le brin de paille, qui se mit à basculer sur le côté, de plus en plus vite, en raclant la paroi de ciment. Sans regarder le chat, Scott resta accroché à la paille en mouvement jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'à un mètre cinquante du sol. C'est alors qu'il sauta.

Au moment où il atterrissait, il se contorsionna pour effectuer une culbute. Le chat se précipita à sa suite en grondant. Debout ! lui hurla une voix intérieure. Il se remit sur ses pieds et plongea en avant pour tomber de nouveau.

Comme il se recevait sur les genoux, le chat bondit. Les deux énormes pattes s'abattirent de chaque côté de son corps, le bout de leurs griffes arrachant des étincelles au ciment. La gueule s'ouvrit toute grande, caverne de cimenterres et de vents chauds.

En se recroquevillant contre la marche, Scott sentit le rouleau de fil glisser de son épaule. Il s'en saisit aussitôt et le lança au fond de la gueule de l'animal, qui fit un bond en arrière en hoquetant et en crachant. Scott en profita pour s'élancer vers la colline de pierres et plonger dans une de ses cavernes.

Une seconde plus tard, les griffes du chat grattaient à l'endroit où il s'était réfugié. Une pierre dégringola. Scotts'enfonça plus profondément dans sa cachette et se coula dans un tunnel latéral

tandis que le chat s'excitait sur les cailloux.

« Et alors, minet ? »

Scott s'arrêta pile, la tête dressée, lorsque tonna la voix de basse.

« Et alors ? Après quoi tu en as ? » Scott perçut un petit rire pareil à une lointaine menace d'orage.

« T'as repéré une souris là-dedans ? »

Le sol trembla sous les pieds du géant. Étouffant un cri, Scott dévala le tunnel, en enfila un autre, un autre encore, avant de déraper jusqu'à arrêt complet devant un mur uni.

Il s'accroupit où il était et, tout frissonnant, attendit.

« T'as repéré une souris, hein ? » demanda la voix. Ne pouvant plus supporter le mal de tête qui lui était ainsi infligé, Scott se boucha les oreilles. Ce qui ne l'empêcha pas d'entendre les miaulements furieux du chat.

« Eh bien, voyons si nous pouvons la trouver, minet, dit le géant.

— Non », fit Scott sans se rendre compte qu'il avait parlé à voix haute. Il se recroquevilla contre le mur en entendant le bruit des rochers chassés par les doigts du géant, une cacophonie de raclements et de grincements qui lui vrillaient le cerveau. Il accentua la pression de ses deux mains contre ses oreilles.

Soudain, un rayon de lumière tomba sur lui. Laissant échapper un cri, il plongea dans un tunnel qui venait de s'ouvrir. Battant l'air à la recherche d'une prise, il tomba de deux mètres de haut sur un entablement rocheux. Il se reçut sur le flanc, s'écorchant le bras droit par la même occasion. Dans l'obscurité, un quartier de roc s'abattit à côté de lui, lui dépeçant une partie de la main droite. Il hurla de terreur.

« On va la trouver, minet, on va la trouver », dit le géant.

Nouveau rayon de lumière. Réprimant un sanglot, Scott bondit sur ses pieds et replongea dans l'obscurité. Un bloc rebondit sur le sol et le renversa. Il roula plusieurs fois sur lui-même, se releva et, muet de panique, traversa au pas de course la caverne qui s'écroulait. Le rebond d'un autre rocher l'expédia à terre, bras et jambes en désordre, et il alla donner de la tête contre une paroi.

Au moment où une nuit encore plus noire envahissait sa conscience, il sentit du sang ruisseler sur sa joue. Ses jambes mollirent, ses mains se déplièrent comme des fleurs à l'agonie, et une averse de rochers dressa une tombe autour de lui.

Enfin, il émergea péniblement à la lumière.

Debout à l'entrée de la caverne, il promena un regard terne, machinal, sur la cave.

Le géant était parti. Ainsi que le chat. La paroi du chauffe-eau avait été remise en place. Tout était comme avant : le bric-à-brac d'objets démesurés, le lourd silence, et ce sentiment étouffant d'être loin de tout. Les yeux de Scott se portèrent lentement vers l'escalier, le suivirent de bas en haut. La porte était fermée.

Il la contempla longuement, vide de tout désir. Une fois de plus, il avait lutté en vain. Tous ces blocs de pierre péniblement transportés, ces crapahutages et ces escalades sans fin dans un labyrinthe de tunnels ténébreux n'avaient servi à rien.

Ses yeux se fermèrent. Il chancela, pétri d'élancements douloureux. Ses bras, ses mains, ses jambes, son torse n'étaient que souffrance. Une souffrance qui se répandait jusque dans sa gorge, sa poitrine, son ventre. Une migraine sourde lui vrillait le crâne. Il n'aurait su dire s'il avait faim ou envie de vomir. Ses mains étaient agitées de tremblements convulsifs.

Il regagna péniblement le chauffe-eau.

Le dé, renversé, ne contenait plus que quelques gouttes d'eau ; il les but comme un animal assoiffé, les aspirant jusque dans les moindres dépressions malgré la difficulté qu'il avait à les avaler.

Quand il en eut fini, il escalada lentement le socle de ciment. L'endroit qu'il s'était aménagé pour dormir était désert ; l'éponge, le mouchoir, les restes de biscuit, le couvercle en carton, tout avait disparu. Il se traîna jusqu'au bord du socle et vit le couvercle sur le sol de la cave. Jamais il n'aurait la force de le remonter.

Il demeura un long moment immobile dans l'ombre tiède, les jambes flageolantes, à scruter la cave qui s'enténébraait. Une autre journée de passée. Mercredi. Il ne lui en restait plus que trois.

Un gargouillement d'estomac lui rappela qu'il avait faim. Ses yeux se tournèrent lentement vers l'endroit où il avait placé quelques poignées de ses miettes détrempées. Elles étaient toujours là. Il gagna le pied du chauffe-eau en grommelant et grimpa jusqu'à la saillie.

Assis là-haut, les jambes dans le vide, il se mit à manger. Les morceaux de biscuit étaient toujours humides mais comestibles. Ses mâchoires remuaient de façon léthargique, ses yeux étaient fixés dans le vague. Il était si fatigué qu'il avait à peine la force de se nourrir. Il savait qu'il lui faudrait aller récupérer le couvercle en carton pour abriter son sommeil au cas où l'araignée se manifesterait. Elle venait presque chaque nuit. Mais il était trop faible. Il dormirait sur place. Si l'araignée venait... Bah, quelle importance ? Il se souvint d'une autre nuit, dans un lointain passé, alors qu'il était soldat en Allemagne. Sa fatigue était telle qu'il s'était endormi sans avoir fait son trou, sachant parfaitement que cela pouvait lui coûter la vie.

Il se traîna le long de la saillie du chauffe-eau jusqu'à ce que se dresse devant lui la paroi d'un petit espace clos. Il l'escalada et s'affala dans les ténèbres, la nuque reposant sur une tête de vis.

Allongé sur le dos, il respirait lentement, ayant à peine la force de s'emplir les poumons. Et maintenant, Petit homme ? se dit-il.

Il lui vint soudain à l'esprit qu'au lieu de se battre avec les pierres et le brin de paille, il aurait été plus simple de grimper dans le revers du pantalon du géant et de se laisser transporter hors de la cave. La rage qu'il en éprouva contre lui-même ne se manifesta que par quelques plis autour de ses yeux fermés et un petit bruit mouillé au moment où ses lèvres se détachaient brusquement de ses dents serrées. Idiot ! Même cette pensée lui parut n'être qu'un faible sursaut.

Son visage s'affaissa de nouveau en une image de l'apathie.

Autre question : pourquoi n'avait-il pas essayé de communiquer avec le géant ? Chose curieuse, cette idée ne le mit point en colère. Elle était si extravagante qu'il n'en ressentit que de la surprise. Était-ce parce qu'il était si petit, parce qu'il avait l'impression d'appartenir à un autre monde excluant toute possibilité de communication ? Ou parce qu'il ne comptait plus que sur lui-même pour atteindre les buts qu'il se fixait ?

Non, impossible, songea-t-il amèrement. Il était aussi impuissant et inefficace que d'habitude, peut-être un peu plus brouillon, c'était tout.

Dans l'obscurité, il passa en revue ses plaies et bosses. Il suivit du bout des doigts la longue éraflure qui marquait son avant-bras droit, toucha sa paume à vif, pressa un coude contre l'enflure de son flanc meurtri, effleura la vilaine déchirure qui lui barrait le front, palpa sa gorge douloureuse. Il se redressa un peu au prix d'une douleur fulgurante dans le dos. Finalement, il laissa chacun de ses maux se fondre dans la globalité de sa souffrance.

Ses yeux s'ouvrirent, comme si ses paupières agissaient de leur propre volonté, et il fixa les ténèbres. Il se rappela le moment où il avait repris conscience dans sa sépulture de rochers ; l'horreur qui l'avait conduit au bord de la folie avant qu'il ne se rende compte qu'il pouvait respirer et, à condition de garder sa tête, se sortir de là.

Mais l'instant où il avait cru être emmuré vivant dans une crypte ténébreuse lui avait fait toucher le fond.

Pourquoi cette expression lui venait-elle à l'esprit ? Qu'est-ce qui lui permettait de dire qu'il avait touché le fond ? Des abîmes encore plus profonds l'attendaient peut-être au tournant - s'il restait en vie.

Mais il ne voyait pas comment formuler les choses autrement. Il avait bel et bien touché le fond, le nadir de son existence dans la cave.

Ce qui lui remit en mémoire une autre circonstance où il avait touché le fond, jadis, dans une autre vie.

89 centimètres

Ce soir-là, lorsqu'ils étaient rentrés de chez Marty, il était resté devant la fenêtre du salon tandis que Lou mettait Beth au lit. Il ne lui avait pas proposé de l'aider. Il se savait incapable de soulever sa fille à présent. Lorsque Lou vint le rejoindre, il n'avait pas bougé. « Tu n'enlèves pas ton veston ? » demanda-t-elle. Sans attendre sa réponse, elle passa dans la cuisine. Debout dans sa veste de garçonnet, son chapeau tyrolien orné d'une petite plume rouge toujours vissé sur la tête, il contemplait la rue obscure. Il entendit Lou ouvrir la porte du réfrigérateur, perçut le craquement des glaçons qu'elle faisait sortir de leur bac, un bruit de décapsulage, le pétilllement d'un liquide gazeux emplissant un verre.

« Tu veux un Coca ? » lui lança-t-elle.

Il secoua la tête.

« Scott ? »

— Non », dit-il, conscient d'une espèce de palpitation dans ses poignets.

Elle revint, son verre à la main. « Tu ne te déshabilles pas ?

— Je ne sais pas. »

Lou s'assit sur le divan et ôta ses chaussures. « Encore une journée de passée », dit-elle. Il ne répondit pas. Il avait l'impression qu'elle essayait de le traiter comme un petit garçon qui faisait tout un drame de choses sans importance et avec qui il fallait se montrer patient. Il avait envie de laisser éclater sa colère, mais n'en trouvait pas le prétexte.

« Tu comptes rester là longtemps ? demanda-t-elle.

— Si ça me plaît. »

Il voyait son reflet dans la vitre. Elle le regarda d'un air désorienté, puis haussa les épaules. « Comme tu voudras, dit-elle.

— Ce n'est pas ton problème.

— Quoi ? » Un sourire triste, las, se dessina sur ses lèvres.

« Rien, rien. » À présent il se sentait bel et bien comme un petit garçon.

Il lui sembla qu'elle faisait du bruit en buvant. Il eut une grimace agacée. Épargne-moi ces bruits dégoûtants, grogna-t-il intérieurement.

« Voyons, Scott, ça ne sert à rien de boudier. » Il crut percevoir un léger ennui dans sa voix.

Il ferma les yeux et frissonna. Les choses en étaient là, songea-t-il. L'horreur avait disparu, cédant la place à l'accoutumance. Il s'y attendait, mais le choc du fait accompli n'en était pas amoindri.

Il était son mari. Il avait mesuré plus d'un mètre quatre-vingts. À présent, il était plus petit que leur fille de cinq ans. Il se tenait devant sa femme, grotesque dans ses vêtements de garçonnet, et il n'y avait plus qu'un léger ennui dans sa voix. Le comble de l'horreur.

Il contempla la rue d'un œil lugubre, écoutant les arbres bruire dans le vent comme les jupons d'une femme descendant un escalier sans fin.

Il l'entendit boire encore et se raidit.

« Scott », dit-elle avec, semblait-il, une affection appliquée qui sonnait faux. « Assieds-toi. Ce n'est pas en regardant par la fenêtre que tu résoudras tes problèmes avec Marty.

— Tu crois que c'est ça qui me tracasse ? demanda-t-il sans se retourner.

— Ce n'est pas ça ? Ce n'est pas ce que nous...

Non », l'interrompit-il sèchement. Une sécheresse qui faisait bizarre dans sa voix de petit garçon - comme s'il jouait un rôle dans une pièce de patronage, de façon aussi peu convaincante que risible.

« Alors, quoi ?

— Si tu ne le sais pas encore...

— Allons, chéri... »

Il sauta sur l'occasion. « Ça devient difficile de m'appeler chéri, pas vrai ? dit-il, la peau de son petit visage tendue comme un tambour. Ça devient...

— Arrête, Scott. N'avons-nous pas assez d'ennuis sans que tu en inventes d'autres ?

— J'invente ? » Sa voix grimpa dans les aigus. « Sûr que j'invente tout. Rien n'a changé. Tout est comme avant. Je me fais simplement des idées !

— Tu vas réveiller Beth. »

Trop de mots furieux se bousculaient dans sa gorge. Ils s'étouffaient les uns les autres, le condamnant à une rage inarticulée. Il se tourna à nouveau vers la fenêtre.

Puis, brusquement, il se dirigea vers la porte.

« Où vas-tu ? demanda Lou d'un air inquiet.

— Me promener ! Tu permets ?

— Dehors ? »

Il eut envie de hurler. « Oui », dit-il, la voix tremblante dans son effort pour contenir sa colère. « Dehors.

— Crois-tu que ce soit bien raisonnable ?

— Et comment que je le crois !

— C'est à toi que je pense, Scott ! s'écria-t-elle. Est-ce tellement difficile à comprendre ?

— Mais oui, naturellement ! » Il secoua la porte, mais elle refusait de s'ouvrir. Ses joues s'empourprèrent et il la secoua plus fort, un juron au bord des lèvres.

« Qu'est-ce que j'ai fait, Scott ? demanda Lou. Est-ce ma faute si tu es comme ça ? Est-ce moi qui ai retiré ce contrat à Marty ?

— Putain de porte... » Il avait du mal à contrôler sa voix. □ La porte s'ouvrit enfin et alla heurter le mur.

« Et si quelqu'un te voit ? dit-elle en se relevant brusquement du divan.

— Bonsoir ! » lança-t-il en claquant la porte derrière lui. □ Encore un geste raté, car le jambage était déformé et la □ porte, qu'il fallait forcer pour qu'elle prenne place dans □ son embrasure, ne pouvait claquer.

Sans se retourner, il se mit à descendre la rue d'un pas vif, nerveux, en direction du lac.

Il avait couvert une vingtaine de mètres quand la porte se rouvrit.

« Scott ? »

Il n'allait pas répondre tout de suite. Puis, de mauvaise grâce, il s'arrêta et lança par-dessus son épaule : « Quoi ? » L'inefficacité de son petit filet de voix était à pleurer.

Elle hésita une seconde, puis demanda : « Je peux t'accompagner ?

— Non. » D'une voix aussi dépourvue de colère que de □ désespoir.

Malgré lui, il finit par se retourner, se demandant si elle allait insister. Mais il ne vit qu'une silhouette immobile sur le seuil

« Sois prudent, chéri », dit-elle.

Il refoula le sanglot qui lui montait de la gorge et, tournant les talons, s'enfonça rapidement dans l'obscurité. Il n'entendit pas la porte se refermer.

Cette fois, j'ai atteint le fond, pensa-t-il. Le fond du fond. Il n'y a rien de pire pour un homme que de devenir un objet de pitié. On pouvait supporter la haine, les insultes, la colère, les reproches, mais pas la pitié. Un homme pitoyable était un homme perdu. La pitié était bonne pour les êtres complètement désarmés.

Il marchait comme un animal au manège, s'efforçant de ne pas penser, les yeux fixés sur le trottoir, passant rapidement d'une zone éclairée à une zone d'ombre.

Mais son esprit refusait de coopérer. C'était le fait des tempéraments introspectifs. Ce qu'il tenait à chasser de sa pensée le hantait. Ce qu'il désirait voir loin de lui s'accrochait, comme un chien. C'était comme ça.

Les soirées d'été sur le lac étaient parfois frisquettes. Il releva le col de sa veste et poursuivit sa route, les yeux fixés droit devant lui, sur les eaux sombres et mouvantes. Comme on était en semaine, les cafés et les auberges en bordure du lac étaient fermés. Il commença à entendre le clapotis de l'eau sur les galets de la plage.

Le trottoir prit fin. Il s'engagea sur un terrain raboteux où feuilles et brindilles craquaient sous ses pas comme des créatures vivantes. Un vent froid soufflait du lac. Il s'insinuait sous sa veste, lui donnant la chair de poule, mais il n'en avait cure.

Au bout d'une centaine de mètres, il déboucha sur une esplanade à proximité d'un bâtiment rustique

plongé dans l'obscurité. Une guinguette allemande entourée de quelques douzaines de tables et de bancs pour les amateurs de pique-nique. Scott s'y fraya un chemin jusqu'à ce qu'il ait vue sur le lac. Alors il se laissa tomber sur un banc tout craquelé.

Il resta là à couvrir le lac d'un œil sinistre. Il essaya de s'imaginer en train de s'enfoncer dedans à jamais. Était-ce si extraordinaire ? Il vivait exactement la même chose en ce moment. Non, il atteindrait le fond du lac et c'en serait fini.

Lui se noyait d'une autre manière.

Ils étaient venus s'installer ici six semaines auparavant, car Scott étouffait dans l'appartement. S'il mettait le nez dehors, les gens le regardaient comme une bête curieuse. En huit jours, alors que le Globe Post n'avait publié que la moitié de son feuilleton, il était devenu une célébrité nationale. On le demandait un peu partout. Des hordes de journalistes se pressaient à sa porte.

Mais c'était surtout les gens de la rue, les curieux, qui brûlaient de voir l'homme qui rétrécissait pour pouvoir ensuite se dire : Dieu merci, moi, je suis normal.

Ils avaient donc déménagé ici en s'arrangeant pour que la chose passe inaperçue.

Son existence ne s'en était pas trouvée améliorée pour autant.

C'était d'avoir à l'assumer qui la rendait si pénible. Il rétrécissait de jour en jour, sans que cela se remarque, inéluctablement, perdant chaque semaine deux centimètres et demi avec la régularité de quelque affreuse horloge. Et les journées s'écoulaient, routinières, monotones.

Jusqu'à ce que la colère, tapie en lui comme un animal acculé, se déchaîne. Le motif importait peu. Le moindre prétexte était bon.

Le chat, par exemple.

« Je te jure que si tu ne te débarrasses pas de cette saleté de chat, je le tue ! »

Une fureur de poupée, une voix frêle qui n'avait rien de mâle ni d'autoritaire, et ne pouvait donc pas être prise au sérieux. »

« Voyons, Scott, il ne te fait aucun mal ! »

Il releva une manche. « Et ça ? C'est une idée que je me fais ? » Il montra son avant-bras écorché.

« C'est parce que tu lui as fait peur.

— Eh bien, moi aussi j'ai peur ! Faudra-t-il qu'il m'ouvre la gorge pour que tu t'en débarrasses ? »

Ou les lits séparés.

« Tu veux m'humilier ?

— C'est de toi que vient cette idée, Scott.

— Tout simplement parce que mon contact te dégoûte.

— Ce n'est pas vrai !

— Non ?

— Non ! J'ai fait tout mon possible pour...

— Je ne suis pas un petit garçon ! Je ne veux pas être traité comme un gamin ! »

Ou Beth.

« Scott, tu vois bien qu'elle ne peut pas comprendre !

— Je suis toujours son père, bon sang ! »

Toutes ces sorties se terminaient de la même manière : il courait se réfugier dans la fraîcheur de la cave et restait là, appuyé contre le réfrigérateur, le souffle rauque, les mâchoires serrées, les poings crispés.

Les jours passaient, amenant sans cesse de nouvelles tortures. On lui retouchait ses vêtements, les

meubles grandissaient, devenaient de moins en moins maniables. Beth et Lou grandissaient. Les soucis d'argent aussi.

« Scott, ça m'ennuie de t'en parler, mais je ne vois pas comment on va pouvoir s'en sortir avec cinquante dollars par semaine. Trois personnes à nourrir, habiller, loger... » La voix de Lou se perdit ; elle secoua la tête, s'abandonnant à sa détresse.

« Tu voudrais sans doute que je retourne au journal ?

— Je n'ai pas dit cela. J'ai seulement dit...

— Je sais ce que tu as dit.

— Bon, excuse-moi si je t'ai blessé. Mais cinquante dollars par semaine, ce n'est vraiment pas assez. Et quand l'hiver sera là ? Comment fera-t-on pour les vêtements, le mazout ? »

Il secoua la tête comme pour chasser la nécessité de telles réflexions. « Est-ce que tu crois que Marty accepterait...

— Je ne peux plus demander d'argent à Marty, trancha-t-il.

— Dans ce cas... » Elle n'en dit pas plus. Il n'y avait rien à ajouter.

Et si elle oubliait d'éteindre avant de se déshabiller, le croyant peut-être endormi, il la voyait nue du fond de son lit, écoutait le froufrou liquide de sa chemise de nuit au moment où elle glissait sur ses seins opulents, son ventre, ses hanches, ses jambes. Jamais il ne s'en était avisé, mais c'était le bruit le plus excitant du monde. Et il la regardait comme un homme mourant de soif aurait regardé des eaux inaccessibles.

Enfin, la dernière semaine de juillet, le chèque de Marty n'était pas arrivé.

D'abord, ils avaient cru à un oubli. Deux jours plus tard, le chèque n'était toujours pas là.

« On ne peut pas attendre plus longtemps, Scott, avait dit Lou.

— Et notre compte épargne ?

— Il n'y a pas plus de soixante-dix dollars dessus.

— Ah. Eh bien... on va patienter un jour de plus. »

Il avait passé cette journée dans le salon, les yeux fixés sur la même page du livre qu'il était censé lire.

Il ne cessait de se dire qu'il devrait retourner au Globe Post, laisser le journal continuer son reportage. Ou accepter de se produire en public. Ou permettre à ces magazines à sensation de publier son histoire. Ou autoriser un nègre à pondre un livre sur son cas. Alors il rentrerait assez d'argent, c'en serait fini de l'insécurité que Lou redoutait tant.

Mais se dire tout cela ne suffisait pas. Sa répugnance à s'exposer à la curiosité éhontée des gens était trop forte.

Il essayait de se rassurer. Le chèque arrivera demain, se répétait-il. Demain.

Mais il n'en avait rien été. Ils avaient donc pris la voiture pour se rendre chez Marty, qui lui avait annoncé la rupture de son contrat avec Fairchild et la nécessité d'une réduction drastique de ses activités. Il ne fallait plus compter sur les chèques. Il avait donné cent dollars à Scott, mais c'étaient les derniers.

Le vent fraîchit. De l'autre côté du lac un chien aboya. Scott baissa les yeux et regarda ses souliers qui se balançaient au-dessus du sol comme des pendules. Plus de rentrée d'argent. Soixante-dix dollars à la banque, cent dans son portefeuille. Et quand il ne resterait plus rien ?

Il s'imagina de retour au journal. Berg prenant des photos et faisant de l'œil à Lou, Hammer l'accablant de questions. Des gros titres jaillirent dans sa tête. Plus petit

QU'UN ENFANT DE DEUX ANS ! IL MANGE DANS UNE CHAISE HAUTE ! IL PORTE DES VÊTEMENTS DE BÉBÉ ! IL VIT DANS UNE BOÎTE À CHAUSSURES ! IL CONTINUE D'ÉPROUVER DES DÉSIRES SEXUELS !

Ses yeux se fermèrent. Pourquoi son acromicrie n'était-elle pas complète ? Au moins son appétit sexuel aurait-il pratiquement disparu. Mais il en allait tout autrement. Il semblait même deux fois plus fort qu'au temps où il avait une taille normale, sans doute parce qu'il ne trouvait plus à s'assouvir. Il ne pouvait plus approcher Louise. Le désir continuait de brûler en lui, de s'accumuler un peu plus chaque jour, ajoutant l'horreur de sa propre pression à tout ce qu'il avait à subir par ailleurs.

Et il ne pouvait même pas en parler à Louise. Le soir où elle lui avait fait des avances évidentes, il s'était senti presque offensé. Il savait que tout était fini de ce côté-là.

« Je ris à mon cafard !
Je ris comme un p'tit fou ! »

Il sursauta, tourna vivement la tête. Scrutant l'obscurité, il aperçut à une courte distance trois silhouettes qui avançaient nonchalamment tout en chantant ; les voix étaient grêles, jeunes.

« Ma vie trébuche dans le noir.
À peine né, j'étais perdu. »

Des gamins, songea-t-il. Des gamins qui chantent, grandissent et trouvent ça normal. Il les regarda avec une pointe d'envie.

« Hé ! Y a un gosse là-bas », s'écria l'un d'eux. Tout d'abord Scott ne se rendit pas compte que c'était de lui qu'on parlait. Puis il comprit et sa bouche se pinça. « M'demande ce qu'y fout là.

— Probab'qu'y... »

Scott n'entendit pas la fin de la phrase, mais les rires gras qui suivirent lui firent deviner ce qui avait été murmuré. Bandant ses muscles, il se laissa glisser au bas du banc et rebroussa chemin vers le trottoir.

« Hé ! Y s'en va, lança l'un des garçons.

— Amenez-vous, on va rigoler. »

Scott se sentit gagné par la panique, mais son orgueil le retint de prendre ses jambes à son cou. Il continua à marcher du même pas.

En revanche, les trois garçons accélérèrent le leur.

« Hé, où tu vas comme ça, petit ? lui lança une voix.

— Ouais, petit, où tu vas ? ajouta une autre.

— T'as le feu aux fesses, petit ? »

Ricanement général. Malgré lui, Scott pressa le pas. Les autres aussi. « J'ai l'impression qu'on lui plaît pas, dit l'un d'eux.

— C'est pas gentil ! »

Une course s'engageait. Scott savait que c'était une tentation qui lui nouait le ventre, mais il ne voulait pas courir. Pas devant trois gamins. Jamais il ne serait assez petit pour fuir devant trois gamins. Il jeta un coup d'œil de côté au moment où il s'engageait sur la pente qui menait au trottoir. Ils gagnaient du terrain. Il vit le bout de leurs cigarettes qui fondaient sur lui comme des lucioles montées

sur ressort.

Ils le rejoignirent avant qu'il n'ait atteint le trottoir. L'un d'eux le saisit par le bras pour le retenir.

« Laissez-moi, dit Scott.

— Hé, petit, où tu vas comme ça ? » demanda le garçon qui lui tenait le bras. Sa voix feignait la bienveillance jusqu'à l'insolence.

« Je rentre chez moi. »

L'autre devait avoir dans les quinze, seize ans. Il portait une casquette de base-ball. Ses doigts s'enfoncèrent dans le bras de Scott, qui n'avait pas besoin de voir son visage ; il pouvait presque l'imaginer, mince, vicieux, boutonneux, une cigarette pendouillant au coin d'une bouche pratiquement sans lèvres.

« Le petit dit qu'il rentre chez lui, fit le garçon.

— C'est ça qu'y dit ?

— Ouais. Ce n'est pas impressionnant ? »

Scott essaya de se dégager, mais le garçon à la casquette le tira en arrière dans le cercle qu'il formait avec les deux autres.

« Tu devrais pas faire ça, petit, dit-il. On n'aime pas les gosses qui font ça, pas vrai, les gars ?

— Exact. C'est un petit impertinent. Et on n'aime pas les petits impertinents.

— Laissez-moi », répéta Scott, stupéfait d'entendre sa voix trembler.

Le garçon lâcha son bras, mais on continuait de le cerner.

« J'veux te présenter mes potes », dit le garçon à la casquette. Pas de visage. Juste l'éclair d'une joue pâle, l'éclat d'un œil à la lueur du bout incandescent de la cigarette. Une silhouette sombre, vague, qui se penchait sur lui. « Là, c'est Tony. Dis-lui bonsoir.

— Je dois rentrer », dit Scott en faisant un mouvement en avant.

L'autre le repoussa. « Hé, petit, t'as pas l'air de comprendre. Ce gosse n'a pas l'air de comprendre, les gars. » Il essayait de paraître aimable et raisonnable.

« Tu comprends pas, petit ? dit un autre garçon. C'est marrant, non ? Le petit devrait comprendre.

— Vous êtes très marrants, dit Scott. À présent, je vous demanderais...

— Hé ! Le petit pense qu'on est marrants, dit le garçon à la casquette. Z'entendez ça, les gars ? Y pense qu'on est marrants. » Sa voix perdit sa jovialité. « P't-êt-qu'on devrait lui montrer à quel point on est marrants. »

Scott sentit comme une crispation dans son bas-ventre et au creux de son estomac. Il regarda les garçons, incapable de dissimuler sa peur.

« Écoutez, ma mère m'attend à la maison, s'entendit-il dire.

— Ouh la la, fit le garçon à la casquette. Sa mère l'attend. Quelle tristesse. Quelle tristesse, hein, les gars ?

— Ça me donne envie de chialer, dit l'un des autres. Bouh-hou-hou. J'en chiale. » Il laissa échapper un petit rire de gorge plein de méchanceté. Le troisième ricana et expédia un coup de poing amical dans le bras de son camarade.

« Tu habites dans le coin, petit ? » demanda le garçon à la casquette. Il souffla de la fumée au visage de Scott, qui se mit aussitôt à tousser. « Hé ! le petit est en train de crever, reprit-il en feignant l'inquiétude. Le voilà en train de s'étouffer et de crever. Quelle tristesse ! »

Scott essaya une fois de plus de se dégager, mais il fut repoussé, plus brutalement cette fois.

« T'amuse pas à refaire ça », l'avertit le garçon à la casquette. La voix était amicale, bienveillante. « On voudrait pas faire de mal à un gosse. Pas vrai, les gars ?

— Non, on ne ferait jamais ça.

— Hé ! voyons voir s'il a de la thune sur lui », dit le troisième.

Scott se sentit en proie à un étrange mélange de colère adulte et de terreur enfantine. C'était encore pire qu'avec l'automobiliste. Il était plus petit à présent, plus faible. Ses forces n'étaient plus à la hauteur de sa colère d'homme.

« Ouais, dit le garçon à la casquette. Hé, t'as de la thune sur toi, petit ?

— Non, je n'ai rien », s'emporta Scott.

Il s'étrangla quand l'autre le frappa au bras.

« Me parle pas sur ce ton, petit. Je n'aime pas les petits impertinents. »

La peur reprit le dessus sur la colère. Scott comprit qu'il allait devoir changer de tactique pour s'en sortir.

« Je n'ai pas d'argent », dit-il. Il commençait à avoir mal au cou à force de regarder en l'air. « Ma mère ne m'en donne jamais. »

Le garçon à la casquette se tourna vers ses camarades. « Le petit dit que sa mère lui en donne jamais.

— La salope !

— J'lui en foutrais, moi ! Et pour pas cher ! » dit le troisième en ponctuant ses paroles d'un mouvement des hanches sans équivoque.

Et tous les trois de s'esclaffer. « T'entends ça, petit ? lança le garçon à la casquette. Dis à ta vieille que Tony lui en foutra pour pas cher.

— Pour pas cher ? Gratis, oui ! » s'exclama Tony, sa bonne humeur emportée par une soudaine bouffée de désir rageur. « Hé, petit, est-ce qu'elle en a une grosse paire ? »

Leur rire rauque se brisa quand Scott plongeait entre deux d'entre eux. Le garçon à la casquette le saisit par le bras et, après l'avoir fait pivoter, lui assena une gifle retentissante.

« Je t'ai déjà dit de pas faire ça, gronda-t-il.

— Espèce de... » rugit Scott en crachant le sang. Le dernier mot se perdit dans un grognement alors qu'il expédiait son petit poing dans le ventre du garçon.

« ... salaud ! » acheva l'autre, furieux, en lui décochant un coup de poing en pleine figure. Scott laissa échapper un cri sous l'explosion de douleur qui se propagea dans son crâne. Il tomba à la renverse contre un des garçons, le nez ruisselant de sang.

« Tenez-le ! » gronda celui qui l'avait frappé. Les deux autres lui emprisonnèrent les bras.

« Alors, on veut me rentrer dedans, petit salaud ? Je vais te faire voir... » Il parut hésiter sur la nature des représailles qu'il allait exercer. Puis ponctuant sa décision d'un grognement rageur, il brandit une pochette d'allumettes.

« Peut-être que je vais te cramer un peu la couenne. Qu'est-ce que tu dis de ça ?

— Laissez-moi ! » Scott se débattit sauvagement, sans cesser de renifler pour empêcher le sang de ruisseler sur ses lèvres. « Je vous en supplie ! » Sa voix se fêla lamentablement.

Une allumette flamba dans l'obscurité et Scott vit le visage du garçon tel qu'il l'avait imaginé.

L'adolescent se pencha sur lui.

« Hé ! fit-il, comme hypnotisé. Hé ! » Un rictus lui fit remonter la commissure des lèvres. « C'est pas un gosse. » Il détailla le visage grimaçant de Scott. « V'savez qui c'est ?

— Qu'est-ce que tu nous chantes ? demanda l'un des deux autres.

— C'est ce type ! Le type qui rétrécit !

— Quoi ?

— Regardez-le, regardez-le, bon sang !

— Nom de Dieu, lâchez-moi ou je vous fais tous mettre en taule !

— La ferme ! » ordonna le garçon à la casquette. Il se remit à sourire. « Ouais, vous voyez ?

C'est... »

L'allumette s'éteignit et il en frotta une autre qu'il approcha du visage de Scott. Si près que celui-ci en sentit la chaleur.

« Alors, vous voyez ? Vous voyez ?

— Ouais. » Bouche bée, les deux autres scrutèrent le visage de Scott. « Ouais, c'est lui. J'ai vu sa gueule à la télé.

— Et il voulait qu'on le prenne pour un gosse, ce sale nabot. »

Scott était incapable de parler. Le désespoir avait pris le dessus sur la fureur. Ils l'avaient reconnu, ils pouvaient le trahir. Épuisé, il respirait par à-coups. La seconde allumette alla rejoindre l'autre par terre.

« Ouille ! » La tête de Scott partit en arrière sous le revers de main que lui assena le garçon à la casquette.

« Ça, c'est pour avoir menti, Nabot. » L'adolescent émit un petit rire forcé. « Nabot, voilà comment tu t'appelles. Qu'est-ce que t'en dis, Nabot ? Qu'est-ce que t'en dis ?

— Que me voulez-vous ? haleta Scott.

— Ce qu'on te veut ? le singea l'autre. Nabot veut savon-ce qu'on lui veut. » Rire général.

« Hé ! dit le troisième, si on le déculottait, pour voir s'il a rétréci de partout ? »

Scott essaya de s'arracher à leur étreinte tel un nain pris de folie. Le garçon à la casquette lui expédia une gifle terriblement cuisante et la nuit ne fut plus qu'une vague spirale devant ses yeux. « Nabot n'a pas l'air de comprendre, dit son tortionnaire. C'est un nabot abruti. » Il respirait à petits coups à travers ses dents serrées.

C'était désormais la terreur qui fouaillait les entrailles de Scott. Il savait qu'il était inutile d'essayer de raisonner ses agresseurs. Ils n'étaient que colère haineuse envers leur monde et la violence était leur seul moyen d'expression.

« Si c'est mon argent que vous voulez, prenez-le », dit-il à toute vitesse, en une tentative désespérée pour gagner du temps.

« Et comment qu'on va le prendre ! Tu peux parier ton petit cul rétréci là-dessus ! » ricana l'adolescent, tout fier de sa plaisanterie. Sa bonne humeur fut brève. « Tenez-le, vous autres, reprit-il d'un ton sec. Je vais lui prendre son portefeuille. »

Scott rassembla ses forces tandis que le garçon à la casquette s'apprêtait à contourner un de ses camarades.

« Aïe ! » fit l'un des adolescents au moment où Scott lui décocha un coup de pied dans le tibia. Les mains qui immobilisaient son bras gauche lâchèrent prise.

« Aïe ! » fit l'autre en écho. Plus de mains pour le retenir. Scott fonça dans l'obscurité, son cœur lui cognant la poitrine.

« Rattrapez-le ! » cria le garçon à casquette. Les petites jambes de Scott tricotèrent de plus belle dans la montée accidentée. « Saligaud ! » cracha l'adolescent. Puis il se lança à sa poursuite.

Scott se retrouva à bout de souffle avant d'avoir atteint le trottoir. Il faillit butter contre la dénivellation, battit des bras, allongea ses enjambées, puis reprit son équilibre et poursuivit sa course. Un point de côté se mit à lui tarauder l'aîne. Derrière lui, ce fut comme une averse de

semelles qui crépitait sur le ciment. « Lou », gémit-il, et il continua à courir, la bouche grande ouverte.

Cinquante mètres plus loin, il aperçut sa maison. Mais il comprit soudain qu'il ne pouvait pas s'y rendre, car ils sauraient alors où il habitait, où vivait le phénomène.

Les dents serrées, il s'engagea dans la première ruelle venue.

Il tendit les bras, espérant pouvoir ouvrir un portail et, sans cesser de courir, le refermer à grand bruit de manière que ses poursuivants le croient rentré chez lui. Mais cette maison était trop proche de la sienne. Il continua de courir, hors d'haleine. Derrière lui, les garçons s'engouffrèrent dans la ruelle, faisant craquer le gravier sous leurs souliers.

Scott contourna la maison plongée dans l'obscurité et fonça dans le jardin.

Il distingua une palissade. Se sentit gagné par la panique. Il savait qu'il ne pouvait pas s'arrêter. Courant à toute vitesse, il s'envola, s'accrocha au sommet de la palissade, commença à se hisser tant bien que mal, glissa, renouvela sa tentative.

« J'te tiens ! »

Ivre de terreur, il sentit des mains brutales se refermer sur son pied droit. Il tourna la tête et vit le garçon à la casquette qui essayait de lui faire lâcher prise.

Un rugissement qui tenait de la folie monta de sa gorge. La ruade qu'il décocha de son pied libre atteignit l'autre en pleine figure. Laissant échapper un cri, le garçon le lâcha et partit en arrière en se tenant le visage. Scott se hissa par-dessus la palissade, raclant le bois du bout de ses souliers, et se laissa tomber de l'autre côté.

Une douleur térébrante remonta dans sa cheville. Il ne pouvait s'arrêter. Il se releva et continua à courir en boitillant. Derrière lui, il entendit les deux autres garçons qui rejoignaient leur copain.

Non sans souffrir, il traversa aussi vite que possible le terrain inégal qui le séparait de la rue suivante. Là, il trouva une porte de cave ouverte, dévala les hautes marches, se retourna et rabattit la lourde porte sur lui. Elle lui heurta la tête et l'expédia contre le mur de ciment glacé. Battant l'air à la recherche d'une prise, il roula jusqu'au bas des marches.

Il s'arracha aux saletés qui jonchaient le sol de la cave et s'assit sur la dernière marche, le dos rond, essayant de reprendre son souffle. Il sentait le froid et l'humidité du ciment à travers le fond de son pantalon. Mais il était trop étourdi et trop faible pour se relever.

Il n'arrivait pas à retrouver sa respiration. Son étroite poitrine continuait d'être agitée de mouvements spasmodiques tandis que ses poumons peinaient en quête d'air. Sa gorge était en feu. Son point de côté lui tailladait l'aine comme autant de coups de couteau. Des élancements violents lui trouaient le crâne. Il avait l'impression que l'intérieur de sa bouche n'était qu'une plaie et du sang continuait de couler sur ses lèvres. Des crampes lui sciaient les jambes. Tout son corps transpirait et frissonnait dans le froid de la cave.

Il se mit à pleurer.

Ce n'étaient pas les pleurs, les sanglots d'un homme réduit au désespoir. C'étaient ceux d'un enfant assis dans d'humides et froides ténèbres, en proie à la souffrance et à la peur, qui se sentait vaincu, perdu dans un monde inconnu et hostile.

Plus tard, quand il n'y eut plus de danger, il retourna chez lui, traînant la jambe, glacé jusqu'aux os.

Affolée, bouleversée, Lou le mit au lit. Elle le harcela de questions sur ce qui lui était arrivé, mais il refusa de répondre. Il se contenta de secouer sa petite tête d'un air absent, de la faire rouler d'un bord à l'autre de l'oreiller, interminablement.

10.

Son réveil le rendit progressivement à toutes ses souffrances.

Sa gorge était sèche, râpeuse, pareille à une plaie tarie. Il eut le plus grand mal à déglutir. Il se tourna sur le côté au prix d'un petit gémissment. Le frottement de sa tempe blessée contre la tête de vis qui lui avait servi d'oreiller acheva de le réveiller.

Il essaya de se redresser, mais retomba en arrière, suffoqué, le dos labouré par des griffes de feu. Il resta allongé, les yeux fixés sur les entrailles poussiéreuses du chauffe-eau. Nous sommes jeudi, se dit-il. Plus que trois jours.

Sa jambe droite l'élançait ; le genou avait l'air enflé. Il la plia prudemment et grimaça quand la douleur sourde explosa en une flambée de souffrance. Il resta un moment sans bouger, attendant qu'elle reflue. Il se palpa le visage, effleurant ses écorchures encroûtées de sang séché.

Finalement, il se força à se lever et, les jambes en coton, prit appui sur la paroi noire pour rester debout. Comment avait-il pu s'esquinter à ce point en seulement quelques jours ? Il y avait presque trois mois qu'il vivait dans la cave et il n'avait jamais rien connu de tel. Question de taille ? À mesure qu'il diminuait la vie devenait-elle plus périlleuse pour lui ?

Prenant tout son temps, il repassa de l'autre côté de la paroi et suivit la saillie métallique jusqu'au pied du chauffe-eau. Il balaya du bout des orteils quelques fragments de biscuit restés là, et sans se presser, prudemment, se laissa glisser jusqu'au socle de ciment. La tête lui tournait un peu lorsqu'il le toucha. Sa langue avait la texture d'un gros chiffon sec. Il avait besoin d'eau.

Il descendit du socle et regarda dans le dé. Vide. Toute l'eau qui s'était répandue sur le sol s'était évaporée ou avait coulé dans les petits trous percés dans le ciment. Il plongea un regard découragé dans les profondeurs du dé. Cela signifiait qu'il allait lui falloir descendre jusqu'à l'autre dé, sous le réservoir d'eau. Il soupira et se traîna jusqu'à la règle graduée.

Il mesurait onze millimètres.

Froidement, comme si c'était là un geste calculé et non inspiré par un brusque dégoût, il poussa la règle graduée, qui tomba bruyamment sur le sol. Il en avait assez de se mesurer.

Il se dirigea vers le gouffre où la pompe à eau cognait et soufflait. Puis il s'arrêta ; il venait de se souvenir de l'aiguille. Il la chercha du regard, mais ne la vit point. Il alla regarder sous l'éponge, sous le couvercle en carton. En vain. Le géant avait dû la chasser du pied, à moins qu'elle ne se soit incrustée dans la semelle d'un de ces souliers gargantuesques.

Ses yeux se portèrent vers le carton monumental rangé sous la cuve à mazout. Des kilomètres semblaient l'en séparer. Il tourna les talons. Il n'allait pas aller en chercher une autre. Tant pis, se dit-il. Ça n'a plus d'importance ; laisse tomber. Il reprit le chemin de la pompe à eau.

Il existait un autre degré, décréta-t-il, un degré au-dessous de celui où un homme craquait ou éclatait de rire. Il y avait une étape de plus vers le niveau de la négation absolue. Une étape qu'il avait atteinte. Celle de l'indifférence. Au-delà des fonctions élémentaires du corps, il n'y avait rien.

Comme il venait de passer sous les énormes pieds du portemanteau, il leva les yeux vers la falaise, et se demanda si l'araignée était là-haut. Oui, probablement, tapie au centre de sa toile, en train de dormir peut-être, ou de dévorer quelque insecte qu'elle avait tué.

Ça aurait pu être lui.

Il frissonna et reporta son regard sur le sol. Il ne céderait jamais à l'araignée, aussi bas que puisse tomber son moral. C'était une forme de vie trop étrangère. L'horreur et le dégoût qu'elle lui inspirait étaient trop profondément enracinés en lui. Mieux valait ne pas y penser du tout. Mieux valait ne pas penser qu'aujourd'hui l'araignée était aussi grande que lui, son corps trois fois plus volumineux que le sien, ses longues pattes noires aussi grosses que ses propres jambes.

Arrivé au bord du gouffre, il plongea les yeux dans ses profondeurs. Le jeu en valait-il la chandelle ? Peut-être valait-il mieux renoncer carrément à l'eau.

Sa gorge desséchée fatiguait. Non, il était impossible de se passer d'eau. Secouant la tête comme un vieillard accablé, il s'agenouilla, se laissa glisser par-dessus le rebord et commença à descendre le long de l'échelle de corde. Deux jours plus tôt, cette descente représentait pour lui une trentaine de mètres. Aujourd'hui, elle en représentait près de cinquante. Et demain ?

Et si l'araignée l'attendait en bas ? Cette pensée le terrorisa, mais il continua de descendre, trop faible pour s'arrêter. Il essaya de ne pas songer à ce que serait la remontée.

Enfin ses sandales touchèrent le sol et il lâcha l'échelle de corde. Au moins ses doigts, maintenant qu'ils étaient si petits, n'avaient pas été mis à aussi rude épreuve que la dernière fois.

Le dé se dressait devant lui telle une énorme cuve. Le bord se trouvait à près de deux mètres au-dessus de sa tête. S'il avait débordé, Scott aurait pu recueillir un peu d'eau au creux de ses mains. Comme ce n'était pas le cas, il allait lui falloir entreprendre une nouvelle escalade.

Mais comment ? Malgré ses indentations, la paroi du dé était lisse et légèrement en surplomb. Il essaya de le renverser mais, ainsi rempli d'eau, il était trop lourd. Il resta là à le contempler.

L'échelle de corde. Il clopina jusqu'au mur et en saisit la lourde extrémité, la tirant aussi loin que possible en direction du dé. Peine perdue. Il la lâcha et elle revint se coller au mur.

Nouvelle tentative pour faire basculer le dé. Mais il était vraiment trop lourd. Inutile d'insister. Il se retourna vers l'échelle de corde. Là aussi, inutile d'insister. Une expression de supplicé se peignit sur son visage. De toute façon je vais mourir, alors à quoi bon ? Je vais mourir. Qui en a cure ?

Il se mordit la lèvre. Non, c'était la réaction classique. La réaction puérile, l'attitude consistant à dire : « Je vais punir le monde par ma mort. » Il avait besoin d'eau. Celle du dé était la seule à sa disposition. Ou il y avait accès, ou il mourait, et personne n'en serait plus ou moins avancé. Serrant les dents, il se mit à aller et venir à la recherche de cailloux. Pourquoi continuer ? se demanda-t-il pour la centième fois. Pourquoi tous ces efforts ? L'instinct ? La volonté ? De bien des façons, c'était ce qui l'exaspérait le plus : cette constante perplexité sur ses motivations.

D'abord il ne trouva rien. Il s'aventura dans l'ombre en marmonnant. Et s'il y avait d'autres araignées ici ? Et s'il y avait...

Tout aurait été tellement plus simple si son cerveau avait été une fois pour toutes débarrassé du poison de l'introspection. S'il avait pu achever sa vie comme un véritable insecte au lieu d'être pleinement conscient de chaque étape de son atroce déchéance. C'était la conscience de son rétrécissement qui faisait son malheur, pas le rétrécissement en lui-même.

Malgré la soif et la faim qui le tenaillaient, cette pensée l'immobilisa. Debout dans l'ombre, il la retourna dans sa tête.

C'était la vérité. Elle lui avait déjà traversé l'esprit, l'espace d'un bref instant, puis il l'avait oubliée. En s'immergeant dans le physique. Mais c'était la vérité. Tant qu'il gardait son intelligence, il restait unique. Même si les araignées étaient plus grosses que lui, même si les mouches et les moucherons lui faisaient une ombre de leurs ailes, il conservait son intelligence. Son intelligence pouvait lui valoir son salut, comme elle lui avait valu sa damnation.

Il décolla presque du sol quand la pompe se mit en marche.

Avec un cri rauque, il se plaqua contre la paroi du gouffre, pressant ses paumes contre ses oreilles. Le bruit semblait déferler en ondes tangibles, le clouant sur place. Il crut que ses tympans allaient éclater. Malgré la protection de ses mains, les trépидations stridentes lui enfonçaient des pointes barbelées dans la tête. Impossible de penser. Tel un animal affolé, il se recroquevilla contre la paroi, submergé par le bruit, les traits tordus, les yeux révoltés par la douleur.

Lorsque le moteur s'arrêta enfin, il s'écroula comme une poupée de son, les yeux à demi fermés, la mâchoire pendante. Il se sentait le cerveau gourde, comme enflé. Ses membres continuaient d'être agités de tremblements.

Oh, oui, ironisa faiblement une voix intérieure. Oui, tant que tu as la possibilité de penser, tu es unique.

« Imbécile, marmonna-t-il. Triple imbécile. »

Au bout d'un moment, il se releva et se mit une fois de plus en quête d'une pierre. Il finit par en trouver une, la poussa à côté du dé et monta dessus. Il lui manquait encore près d'un mètre. Il plia un peu les jambes pour prendre son élan, et sauta.

Ses doigts s'accrochèrent au bord du dé. Ses pieds cherchèrent vainement une prise tandis qu'il se hissait à la seule force des bras. De l'eau, songea-t-il. Il en sentait presque le goût dans sa bouche. De l'eau. Tout d'abord il ne s'aperçut point que le dé était près de se renverser.

Lorsqu'il s'en avisa, il se mit à paniquer. Essayant de récupérer son équilibre, il se livra à toute une série de mouvements désordonnés pour accentuer sa prise au lieu de la relâcher. N'insiste pas ! lui hurla un reste de lucidité. Il se laissa choir, atterri sur le bord de la pierre, perdit de nouveau l'équilibre et, battant l'air des bras, tomba en arrière. Il s'écrasa sur le sol, la respiration coupée. Le dé continua de basculer. Il poussa un cri, un bras levé devant son visage, et se raidit, attendant que le dé se renverse sur lui.

Seule de l'eau froide se déversa sur lui, l'aveuglant et le suffoquant. En quête d'air, il se redressa sur les genoux. Une autre vague s'abattit sur lui et faillit le plaquer de nouveau au sol. Toussant, crachotant, il se mit debout et se frotta les yeux.

Le dé oscillait d'arrière en avant, expédiant des gerbes d'eau sur le ciment. Scott resta où il était, frissonnant, haletant, récupérant du bout de la langue les gouttes glacées qui lui coulaient sur la bouche.

Enfin, quand le dé se mit à osciller moins violemment, il s'en approcha à pas prudents et recueillit dans ses mains l'eau qui s'en échappait. Elle était si froide qu'elle lui donna l'onglée.

Quand il eut fini de se désaltérer, il recula et éternua. Allons bon ! Cette fois, c'est la pneumonie qui m'attend, se dit-il. Il se mit à claquer des dents. Sa tunique de coton n'était plus qu'une espèce de serpillière glacée qui lui collait à la peau.

En quelques gestes saccadés, irréfléchis, il la fit passer par-dessus sa tête. Un courant d'air froid l'enveloppa. Il lui fallait sortir d'ici. Il jeta par terre sa tunique trempée, se précipita vers l'échelle de corde et entreprit d'y grimper aussi vite que possible.

Au bout de trois mètres il était déjà à bout de forces. Chaque mouvement vers le haut se révélait plus difficile que le précédent. Des élancements lui cisaillaient les muscles quand il se hissait, remplacés par une douleur sourde quand il s'accordait un instant de repos.

Un repos qui ne pouvait durer plus de quelques secondes. Chaque fois, il souffrait un peu plus du froid. Alors, son corps blanc hérissé par la chair de poule, il poursuivait son ascension, s'efforçant de respirer entre ses dents serrées. Une demi-douzaine de fois il crut qu'il allait tomber, céder à l'épuisement qui gagnait ses bras et ses jambes, semblait liquéfier ses muscles. Les mains

désespérément accrochées aux montants de corde, les jambes nouées aux échelons, il se collait, haletant, contre la paroi de ciment. Puis il se remettait à grimper, se gardant bien de lever les yeux ; s'il ne s'y risquait qu'une fois, il le savait, jamais il n'atteindrait le sommet.

Il le foula enfin, titubant, submergé par des vagues de chaleur et de froid. Il pressa une main tremblante sur son front. Il était sec mais brûlant. Je suis malade, se dit-il.

Il trouva sa vieille tunique près du socle de ciment, couverte de poussière, mais sèche. Il l'épousseta, l'enfila, et se sentit un peu mieux. Tremblant de fatigue et de colère, souffrant toujours du froid, il s'employa à recueillir les quelques débris de biscuit humides qui subsistaient et à les jeter sur l'éponge.

Il rassembla ses dernières forces pour replacer dessus le couvercle en carton. Puis il s'allongea dans le noir, sa respiration réduite à un mince filet rauque, entrecoupé, seul bruit à parvenir à ses oreilles dans le silence absolu de la cave.

Au bout de quelques minutes il essaya de manger. Mais avaler lui faisait trop mal. La soif revenait déjà à la charge. Il se retourna sur le ventre et enfouit son visage brûlant dans l'éponge, ouvrant et refermant les mains à petits gestes las. Quelques instants plus tard, il sentit de l'humidité sur son visage et entreprit d'accentuer sa pression au souvenir de l'eau qu'avait bue l'éponge pas plus tard que la veille. Mais les quelques gouttes qu'il récupéra étaient si saumâtres qu'il faillit rendre le peu de nourriture qu'il avait réussi à absorber.

Il se remit sur le dos. Et maintenant ? se dit-il, cédant au désespoir. Il ne lui restait rien à manger en dehors des malheureux débris de biscuit qu'il avait entreposés sous le couvercle en carton ; plus de provision d'eau sinon au fond d'un gouffre où il n'aurait jamais la force de redescendre ; aucun moyen de sortir de la cave. Et pour tout arranger, voilà qu'il avait la fièvre.

Il se massa vigoureusement le front. La chaleur pesait sur lui comme une main moite. J'étouffe, se dit-il. Il se redressa brusquement, les yeux hagards, dodelinant de la tête. Machinalement, sa main droite se referma sur une miette de biscuit qu'elle réduisit en poussière.

« Je suis malade », se lamenta-t-il, sa petite voix formant comme un ballon autour de lui. Il se mit à sangloter, les dents plantées jusqu'au sang dans les phalanges de sa main gauche. « Je suis malade ! Je suis malade ! »

Il retomba en arrière et resta étendu, vidé de toute énergie, à regarder en l'air entre ses paupières gonflées par la fièvre.

À demi conscient, il crut entendre l'araignée marcher de nouveau sur le couvercle en carton. Une, deux, trois, se mit à scander son esprit en déroute. Quatre, cinq, six. Sept pieds à ma bien-aimée.

Confusément, il se souvint du jour où il en était arrivé à soixante-dix centimètres, la taille d'un enfant d'un an - d'une poupée de porcelaine qui se rasait, se baignait dans une bassine à vaisselle, recourait au pot et portait des vêtements de bébé.

Tout avait commencé dans la cuisine. Il s'était emporté contre Lou parce qu'au lieu de s'indigner lorsqu'il avait suggéré qu'elle le montre dans les foires pour gagner un peu d'argent, elle s'était contentée de hausser les épaules.

Il avait hurlé et tempêté, son minuscule visage rouge de colère, avait trépigné dans ses jolies petites chaussures montantes, lui avait décoché des regards furieux, jusqu'à ce qu'elle se détourne de l'évier pour lui lancer : « Oh, arrête de me glapir après ! »

Alors, fou de rage, il avait tourné les talons et s'était précipité vers la porte... mais pour trébucher sur le chat, qui l'avait cruellement griffé.

Lou avait volé à son secours et essayé de faire la paix. Elle avait nettoyé la vilaine égratignure qu'il avait au bras et s'était répandue en excuses. Mais il avait cru comprendre que ces excuses ne

s'adressaient pas à un homme, mais plutôt à un nain qui n'inspirait que de la pitié.

Aussi, une fois pensé, était-il descendu une fois de plus à la cave, son ultime refuge à cette époque.

Debout auprès des marches, il était resté là à ruminer sa colère et sa souffrance. Puis il s'était accroupi, avait ramassé un caillou qui traînait par terre et, tout en se balançant sur ses talons, avait fait le compte de ce qu'il avait eu à subir au cours des dernières semaines. L'argent qui filait, Lou qui n'arrivait pas à trouver du travail, l'irrespect grandissant de Beth, le Centre médical qui n'appelait jamais, et lui qui rapetissait interminablement. Et sa colère de monter, ses lèvres de se contracter jusqu'à en devenir blanches, ses mains de se refermer comme un piège d'acier sur le caillou.

Quand il avait vu l'araignée s'avancer sur le mur en face de lui, il s'était brusquement relevé et avait lancé le caillou sur elle de toutes ses forces. Chose extraordinaire, il avait atteint une de ses pattes noires, qui était restée collée au mur tandis que l'araignée détalait. Scott avait regardé cette patte frémir comme un cheveu doué de vie. Et, interdit, avait songé : Un jour, mes jambes ne seront pas plus grosses.

Cela lui avait paru incroyable.

Mais ce jour était arrivé, et sa déchéance insensée courait vers son inévitable conclusion.

Il se demanda ce qui arriverait s'il mourait maintenant. Son corps continuerait-il à rétrécir ? Ou le processus prendrait-il fin ? Oui, la mort y mettrait sûrement un terme.

Au loin, le brûleur fit retentir une fois de plus son formidable grondement, emplissant l'air de vibrations assourdissantes. Scott plaqua ses mains sur ses oreilles, en proie à un frisson insurmontable ; il avait l'impression d'être enfermé dans un cercueil tandis qu'un tremblement de terre secouait le cimetière.

« La paix, marmonna-t-il du bout des lèvres. La paix. » Sa respiration se fit plaintive. Ses yeux se fermèrent.

Il tressaillit, se réveilla.

Le brûleur faisait toujours entendre son grondement. Était-ce le même que celui sur lequel ses yeux s'étaient clos ? Ne s'était-il écoulé que quelques secondes, ou des heures ?

Il se redressa lentement, pris de vertige. Porta une main molle à son front. Toujours brûlant. Se palpa le visage. Aïe. Oh, mon Dieu, je suis malade.

Il se traîna péniblement jusqu'au bord de l'éponge et, s'y cramponnant, se laissa glisser sur sa tranche. Mais il était si faible qu'il lâcha prise aussitôt et atterrit lourdement sur ses pieds, puis, avec un grognement de surprise, sur ses fesses.

Il resta assis un long moment sur le ciment froid, clignant des yeux, haletant. La faim fit gargouiller son estomac. Il essaya de se mettre debout. Dut prendre appui sur l'éponge. L'air expulsé par ses narines s'échappait à petits jets brûlants. Il déglutit. J'ai besoin d'eau. Des larmes ruisselèrent sur ses joues. Il n'avait plus d'eau disponible. Il expédia un coup de poing dérisoire dans l'éponge.

Au bout de quelques minutes, il cessa de pleurer, se retourna lentement et tituba dans l'obscurité jusqu'à ce qu'il heurte le rabat du couvercle en carton. Le choc l'expédia par terre. Tout en grommelant, il repartit à quatre pattes vers la paroi de carton et, s'aidant d'abord de ses mains puis de son dos pour en soulever la base, réussit à se faufiler dessous.

Il eut l'impression de pénétrer dans un réfrigérateur. Un long frisson se propagea le long de sa colonne vertébrale. Il se redressa et s'adossa contre le couvercle.

C'était l'après-midi ; il avait bel et bien dormi. Des rayons de soleil filtraient à travers le soupirail situé au-dessus du tas de bois, celui qui donnait au sud. Deux, trois heures, estima-t-il. Encore une demi-journée de passée, une bonne demi-journée.

Il se retourna et expédia un coup de poing sans force dans la paroi de carton. Il se meurtrit les

phalanges, mais frappa de nouveau. Va te faire fiche ! La tête appuyée contre le carton, il le martela d'une volée de coups anémiques, sentant l'impact de chacun d'eux lui remonter dans les bras, les épaules, pour redescendre le long du dos.

« Pas la peine, pas la peine, pas la peine, pas la p... » scanda-t-il d'une voix rauque, sans reprendre sa respiration, jusqu'à ce que les mots meurent sur ses lèvres. Puis ses bras retombèrent le long de ses flancs comme des morceaux de bois et il s'abattit contre le carton, les yeux fermés, le souffle court.

Quand il se retourna, il n'avait plus qu'une pensée en tête : de l'eau. Lentement, il commença à avancer. Je suis incapable de redescendre jusqu'au réservoir, mais il me faut de l'eau, se dit-il. Et où en trouver ailleurs ? Il y en a qui coule dans la boîte à biscuits, mais je suis dans l'impossibilité de grimper si haut. N'empêche qu'il me faut de l'eau. D marchait les yeux baissés, sans vraiment voir où il posait les pieds. Il me faut de l'eau.

Il faillit tomber dans le trou.

L'espace d'un horrible instant, il vacilla à l'extrême bord du gouffre. Puis il reprit son équilibre et recula.

Il s'agenouilla et se pencha sur la sombre cavité qui s'ouvrait dans le ciment. Il eut l'impression de regarder dans un puits, sauf que celui-ci s'interrompait une quinzaine de mètres plus bas et qu'il n'y régnait qu'un vide obscur.

La tête de côté, il tendit l'oreille. D'abord, il ne perçut que le bruit de sa respiration laborieuse. Puis, retenant son souffle, il commença à entendre un autre bruit. Un petit bruit d'égouttement.

Cela tournait au cauchemar. Se trouver là à plat ventre, en proie au supplice de la soif, à écouter le goutte-à-goutte d'une eau inaccessible ! Sa langue ne cessait de s'agiter dans sa bouche, cherchant à échapper à la prison de ses lèvres. Il n'arrêtait pas de déglutir, à peine sensible à la souffrance que cela lui causait.

Un instant, il faillit plonger la tête la première dans le trou. Je m'en fiche ! se dit-il dans un accès de rage. Je me fiche de mourir !

Il n'aurait su dire ce qui l'en empêcha. Quoi qu'il en soit, cela ne pouvait relever que du subconscient, car en surface il était féroce déterminé à se jeter dans le vide pour trouver cette eau.

Il s'écarta du trou et se remit à genoux. Hésita. Puis se rallongea sur le ventre pour écouter le bruit, le respirer comme une bouffée d'air. Il laissa échapper un gémissement. S'agenouilla de nouveau, se redressa complètement, en proie à un léger vertige, puis commença à s'éloigner du trou d'écoulement. Pour y retourner presque aussitôt. Un pied posé sur le bord, un pied dans le vide, il en contempla les invisibles profondeurs.

« Bon Dieu, pourquoi tu ne... »

Il fit demi-tour et repartit, les jambes raides, les poings serrés. Ça ne sert à rien ! avait-il envie de hurler. Qu'est-ce qui te retient de te jeter dans ce trou ? Pourquoi, telle quelque nouvelle et grotesque Alice, ne pas plonger encore une fois dans un autre monde ?

Il crut d'abord qu'il s'agissait d'un grand mur rouge. Il s'arrêta devant, les yeux ronds. En éprouva la consistance. Ce n'était ni de la pierre ni du bois. Simplement le tuyau d'arrosage.

Il fit le tour de sa masse reptilienne jusqu'à ce qu'il en ait atteint une extrémité. Là, il regarda dans le long tunnel sombre qui s'incurvait au loin. Il monta sur l'anneau de métal, s'arrêta dans une cannelure et réfléchit. Parfois, quand on ramassait un tuyau d'arrosage, de l'eau s'en échappait.

S'étranglant presque, il se mit à courir gauchement sur le sol lisse du tunnel, se heurtant à des parois dures là où le tuyau se tordait brusquement, s'enfonçant toujours plus vite dans ses méandres

labyrinthiques. Jusqu'au moment où, au détour de ce qui lui parut être son centième virage, il se retrouva avec de l'eau jusqu'aux chevilles. Avec un sanglot de joie, il s'accroupit et plongea ses mains en coupe dans l'eau pour la porter à ses lèvres. Celle-ci était croupie et il avait mal en avalant, mais jamais il n'avait lampe le meilleur vin aussi avidement. Dieu merci ! ne cessait-il de penser.

Dieu merci ! J'ai là toute l'eau qu'il me faut. Tout ce qu'il me faut ! Il laissa échapper un grognement presque amusé en songeant au nombre de fois où il s'était battu avec cette idiotie d'échelle de corde pour atteindre le réservoir d'eau. Quel âne il avait été ! Mais ça n'avait plus d'importance. À présent tout allait bien pour lui.

Ce fut seulement en rebroussant chemin qu'il se rendit compte qu'il n'y avait pas de quoi pavoiser. Qu'est-ce que ce triomphe tout relatif changeait à sa situation ? Quel avantage en retirait-il ? Certes, sa minuscule existence s'en trouvait quelque peu prolongée. Il en verrait la fin intact ; mais la fin viendrait. Était-ce là un triomphe ?

Et d'ailleurs, en verrait-il la fin ?

En se retrouvant à l'air libre, il prit conscience de l'état de faiblesse dans lequel le laissait sa maladie ; pis, de sa faiblesse d'homme affamé. La maladie, il pouvait y remédier avec du repos et du sommeil, mais pour la faim, il n'y avait qu'une réponse.

Son regard se porta vers la formidable falaise.

Debout dans l'ombre du tuyau d'arrosage, il leva les yeux jusqu'au domaine de l'araignée. Il restait encore quelque chose de comestible dans la cave ; de cela au moins il était sûr. Un morceau de pain rassis ; plus qu'il n'en fallait pour le nourrir durant les deux derniers jours. Et il se trouvait là-haut.

La chose s'imposa à lui avec une simplicité dévastatrice. Il n'avait pas la force de grimper là-haut. Même si, par quelque incroyable sursaut de sa volonté, il y parvenait, il y avait l'araignée. Et il ne se sentait pas le courage de l'affronter à nouveau. D'affronter cette horreur noire et galopante trois fois plus grosse que lui.

Sa tête retomba. C'était ainsi ; c'était la décision à laquelle il lui fallait se résoudre. Il s'éloigna du tuyau pour reprendre la direction de l'éponge. Que lui restait-il d'autre à faire ? Avait-il seulement le choix ? N'était-il pas dans une situation qui lui échappait inexorablement ? Il ne mesurait plus qu'un centimètre et des poussières. Que pouvait-il espérer ?

Un obscur instinct lui fit à nouveau lever les yeux.

L'araignée géante dévalait le mur.

Sur un hoquet qui le secoua des pieds à la tête, Scott prit la fuite. Avant que l'araignée n'ait atteint le sol, il s'était glissé sous le couvercle en carton et hissé sur l'éponge. Quand l'araignée grimpa, noire et bulbeuse, sur le toit de carton, il se préparait déjà à l'entendre, les dents serrées au point d'en avoir les mâchoires douloureuses.

Il ne pouvait plus se bercer du moindre espoir de nourriture ; pas avec ce monstre noir, excité, qui en gardait l'accès. Il ferma les yeux, la gorge nouée de sanglots, écoutant les grattements tâtonnants de l'araignée.

Comme dans un rêve, emporté dans son délire, il se revit au Centre médical presbytérien de Columbia en train de subir des examens.

D'une voix cassante, faussement hésitante, le docteur Silver lui expliquait que, non, il n'était pas atteint d'acromicrie, comme on l'avait d'abord pensé. Certes, son corps rétrécissait, mais non, cela ne provenait pas d'un dérèglement de l'hypophyse. On ne constatait pas de chute de cheveux, pas de cyanose des extrémités, aucun bleuissement de la peau, aucune altération de la fonction sexuelle.

On analysait ses urines pour établir le taux de créatine et de créatinine présent dans son organisme ; tests importants car révélateurs du fonctionnement de ses testicules, de ses glandes surrénales et de son équilibre azoté.

Résultat : Votre équilibre azoté est au-dessous de la normale, Mr Carey. Votre organisme élimine plus d'azote qu'il n'en retient. L'azote étant un des éléments fondamentaux de la vie organique, nous avons un rétrécissement consécutif.

Un déséquilibre du taux de créatinine entraînait une involution supplémentaire. Son organisme éliminait aussi phosphore et calcium dans l'exacte proportion où l'on trouvait ces éléments dans les os.

On recourut à l'actinothérapie, dans l'espoir de faire échec au dérèglement de son catabolisme. Sans résultat.

Il y eut de grandes discussions sur la possibilité d'un dosage d'extrait hypophysaire. « Cela pourrait permettre à son corps de fixer l'azote et entraîner de nouveaux échanges protéiques », murmurait-on.

Cependant, la chose n'était pas sans danger. La réaction du corps humain à l'administration d'une hormone de croissance est imprévisible ; même les meilleurs extraits sont mal tolérés et donnent parfois des résultats aberrants.

« Ça m'est égal, disait Scott. Je veux essayer ça. Qu'ai-je encore à perdre ? »

Administration du dosage.

Résultat négatif.

Quelque chose neutralisait l'extrait.

Enfin la chromatographie ; l'analyse par capillarité de différents éléments organiques, la densité particulière de chacun d'eux entraînant une coloration différente du papier.

Et un nouvel élément avait été décelé dans son organisme. Une toxine inconnue.

Voyons, lui disait-on. Avez-vous été exposé à quelque pulvérisation de germicide ? Non, pas à une arme bactériologique. Avez-vous, par exemple été accidentellement atteint par une pulvérisation massive d'insecticide ?

Aucun souvenir de ce genre à première vue ; rien qu'un bref et vague sentiment de terreur. Puis l'illumination. Los Angeles, un samedi après-midi de juillet. Il venait de sortir de chez lui pour se rendre à la supérette. Il arrivait au bout d'une petite rue bordée d'arbres, entre deux rangées de maisons, lorsqu'un camion municipal s'y était brusquement engagé pour asperger les arbres. Une

espèce de brume s'était abattue sur lui, lui irritant la peau, lui piquant les yeux, l'aveuglant momentanément. Il avait crié après le chauffeur.

Se pouvait-il que ce soit ça la cause de tout ?

Non, pas ça, lui expliqua-t-on. Ce n'était qu'un début. Quelque chose s'était ajouté à cette pulvérisation, quelque chose de fantastique, d'inouï ; quelque chose qui avait transformé un insecticide assez peu virulent en un poison implacable pour les facteurs de croissance.

On s'était donc mis à la recherche de ce « quelque chose » ; on lui posait des questions sans fin, on explorait inlassablement son passé.

Jusqu'au jour où, en une seconde, cela lui revint. L'après-midi sur le bateau, le nuage qui était passé sur lui, le picotement cuisant sur sa peau.

Un brouillard radioactif.

Et voilà ; c'en était enfin fini des recherches. Un insecticide affreusement transformé par des radiations. Une chance sur un million. Juste la bonne quantité d'insecticide associée à la bonne quantité de radiations, intégrée par son organisme dans le bon ordre et au bon moment ; la radioactivité se dissipant rapidement, jusqu'à devenir indétectable.

Seul restait le poison.

Un poison qui, sans détruire pour autant l'hypophyse, annihilait peu à peu sa fonction régulatrice. Un poison qui, jour après jour, forçait son organisme à convertir l'azote en un excédent de déchets ; un poison qui réduisait la créatinine, le phosphore et le calcium à l'état de déchets et provoquait leur élimination. Un poison qui, par un lent processus de décalcification, rendait ses os malléables, les amenant à rétrécir. Un poison qui neutralisait tous les extraits hormonaux administrés en créant un effet antihormonal rigoureusement opposé.

Un poison à cause duquel il était peu à peu devenu l'homme qui rétrécit.

La fin des recherches ? Pas vraiment. Car il n'y avait qu'une façon de combattre une toxine : c'était de lui opposer une antitoxine.

On l'avait donc renvoyé chez lui. Et pendant qu'il attendait, on s'était mis en quête de cette antitoxine susceptible de le sauver.

Ses poings se serrèrent en deux blocs noueux. Pourquoi, endormi ou éveillé, fallait-il qu'il revive ces jours d'attente ? Ces jours où tout son corps se raidissait chaque fois qu'on frappait à la porte ou que le téléphone sonnait. Où son moral était au plus bas, où sa tension, n'ayant rien à quoi se raccrocher, ne se relâchait jamais, où il ne connaissait que le suspense, l'attente.

Les innombrables visites au bureau de poste, où il avait loué une boîte postale pour pouvoir bénéficier de deux à trois distributions de courrier par jour. Ce trajet cruel de l'appartement à la poste, les efforts qu'il faisait alors pour dominer son envie désespérée de courir. Il entraît, les mains gourdes, le cœur battant. Traversait le sol de marbre, se penchait pour regarder dans la boîte. Et quand il y avait du courrier, ses mains tremblaient tellement qu'il avait le plus grand mal à glisser la clé dans la serrure. Il raflait les lettres, se concentrait sur les expéditeurs. Pas de lettre du Centre. L'impression soudaine que toute vie le désertait, que ses pieds et ses mains s'écoulaient dans le sol comme de la cire molle.

Et lorsqu'ils étaient allés s'installer au bord du lac, c'était encore pire, car il devait attendre que Lou se rende à la poste - debout près de la fenêtre, les mains tremblantes quand il la voyait revenir. Il savait qu'elle ne rapportait pas de lettre, elle marchait trop lentement pour cela ; mais tant qu'elle ne lui avait pas confirmé la chose, il n'arrivait pas à y croire.

Il se retourna sur le ventre et mordit sauvagement dans l'éponge. L'horrible vérité était là : penser le menait à sa perte. Ah, sombrer dans l'inconscience ; connaître la joie de l'inconscience. Pouvoir s'arracher le cerveau et le réduire en bouillie entre ses doigts. Pourquoi lui était-il refusé de...

Il cessa de respirer et se redressa brusquement, sans prêter attention à la douleur qui lui fusa dans la tête.

De la musique.

« De la musique ? » murmura-t-il. Comment pouvait-il y avoir de la musique dans la cave ?

Puis il comprit ; cela venait d'en haut. Louise écoutait un programme musical à la radio : la Première Symphonie de Brahms. Il prit appui sur ses coudes, les lèvres entrouvertes, retenant sa respiration, à l'écoute du tempo vigoureux de l'ouverture. Le son était lointain, presque inaudible, comme s'il le percevait depuis le hall d'une salle de concert dont les portes étaient fermées.

Il relâcha enfin son souffle, mais demeura immobile. Son visage était calme, ses yeux fixes. Le monde restait le même, et il en faisait toujours partie. Voilà ce que lui disait sa reprise de contact avec le son de la musique. En haut, colossalement loin de lui, Louise écoutait cette musique. En bas, incroyablement minuscule, il l'écoutait aussi. Et pour tous les deux c'était de la musique, et de la beauté.

Il se souvint du temps, vers la fin de son séjour dans les étages supérieurs, où il était incapable d'écouter de la musique sinon à si faible volume que Lou ne pouvait même pas l'entendre. Autrement la musique se transformait en un vacarme qui lui rompait les tympans et lui donnait la migraine. Un bruit de vaisselle lui mettait la cervelle en capilotade. Un éclat de rire, un cri de Beth l'agressait comme un coup de feu tiré à ses oreilles, le faisant grimacer et rentrer la tête dans les épaules.

Brahms. N'être plus qu'un atome, une insignifiance gisant dans une cave, et écouter Brahms. Si en elle-même la vie n'avait rien de fantastique, ce moment méritait à coup sûr ce qualificatif.

La musique s'arrêta. Il leva brusquement les yeux, comme en quête de la raison de cette interruption.

Toujours immobile et silencieux dans l'obscurité, il entendit la voix assourdie de la femme qui avait été son épouse. Il eut l'impression que son cœur cessait de battre. L'espace d'un instant, il retrouvait le monde d'autrefois, en faisait véritablement partie.

Ses lèvres formèrent le nom de Lou.

53 centimètres

À la fin de l'été, l'adolescente qui travaillait à l'épicerie du lac avait dû reprendre le chemin de l'école. Lou, qui avait postulé un mois auparavant, avait pris sa place.

Elle avait plus ou moins pensé que Scott pourrait s'occuper de Beth en son absence. Mais il était à présent tristement manifeste qu'il en était incapable : à peine arrivait-il à la hauteur de la poitrine de sa fille. Du reste, il refusait de s'y risquer. Lou s'était donc arrangée avec une jeune fille du voisinage qui venait de quitter le lycée ; celle-ci prendrait soin de Beth quand Lou serait à son travail.

« Dieu sait qu'il ne nous restera plus beaucoup d'argent une fois qu'on l'aura payée, avait dit Lou. Mais je ne vois pas d'autre solution. »

Scott n'avait rien répondu. Même lorsqu'elle avait ajouté, avec tous les ménagements possibles, qu'il devrait passer ses journées à la cave s'il ne voulait pas que la jeune fille sache qui il était ; car de toute évidence, il ne pouvait pas passer pour un enfant. Il s'était contenté de hausser ses frêles épaules et avait quitté la pièce sans un mot.

Le premier jour, avant d'aller à son travail, Lou lui prépara des sandwiches, un thermos de café et

un autre d'eau fraîche. Assis à la table de la cuisine au sommet de deux gros oreillers, ses doigts fluets étreignant partiellement une chope de café fumant, il n'avait pas l'air d'entendre un mot de ce qu'elle lui disait.

« Le temps ne devrait pas te paraître long. Emporte un livre ; lis. Dors un peu. Tout se passera bien. Je rentrerai de bonne heure. »

Il contemplait les ronds de crème qui flottaient comme des gouttes d'huile à la surface de son café. Il fit lentement tourner sa tasse sur la soucoupe, sachant que le crissement ainsi produit irritait Lou.

« Et toi, Beth, retiens bien ce que je t'ai dit. Pas un mot au sujet de papa. Pas un mot. C'est compris ? »

— Oui, acquiesça Beth.

— Qu'est-ce que j'ai dit ? interrogea Lou.

— Je ne dis pas un mot au sujet de papa.

— Au sujet du phénomène, marmonna Scott.

— Quoi ? » fit Lou en se tournant vers lui. Il continuait de contempler son café. Elle n'insista pas ; depuis leur installation au bord du lac, il avait pris l'habitude de parler tout seul entre ses dents.

Après le petit déjeuner, Lou l'accompagna à la cave en transportant avec elle un fauteuil de jardin sur lequel il puisse s'asseoir. Elle retira sa valise d'un empilement de cartons entre la cuve à mazout et le réfrigérateur, l'ouvrit par terre et y plaça deux coussins.

« Voilà, dit-elle. Tu pourras y faire tranquillement la sieste.

— Comme un chien, marmonna Scott.

— Quoi ? »

Il lui jeta un regard qui le fit ressembler à une poupée pleine d'animosité.

« Ça m'étonnerait que cette fille vienne fourrer son nez par ici, poursuivit-elle. Mais va savoir... Peut-être que je ferais bien de mettre le verrou.

— Non !

— Mais si elle descend ?

— Je ne veux pas être enfermé !

— Enfin, Scott, si jamais...

— Je ne veux pas être enfermé !

— Bon, bon. Je ne mettrai pas le verrou. Espérons seulement qu'elle n'aura pas envie de visiter la cave. »

Il ne répondit pas.

Durant le temps qu'elle prit pour s'assurer qu'il avait tout ce qu'il lui fallait, lui déposer, penchée sur lui de toute sa hauteur, un baiser consciencieux sur le front, remonter les escaliers et remettre la porte en place, Scott resta immobile au milieu de la cave. Il la regarda passer devant le soupirail, le bas de sa robe voletant autour de ses jambes joliment galbées.

Puis elle disparut. Mais il resta planté où il était, les yeux fixés dehors, sur l'endroit où elle était passée. Ses petites mains ne cessaient de s'ouvrir et de se refermer lentement contre ses jambes. Le regard fixe, il semblait absorbé dans de sombres pensées, à croire qu'il évaluait les mérites relatifs de la vie et de la mort.

Enfin ses traits se détendirent. Il inspira longuement et regarda autour de lui. Il leva un instant les mains en un geste désabusé de capitulation puis les laissa retomber sur ses cuisses.

« Magnifique », dit-il.

Il grimpa sur le fauteuil avec son livre et l'ouvrit là où le marque-page de cuir frangé disait au lecteur : « C'est là que je me suis endormi. »

Il lut deux fois le même passage. Puis le livre lui tomba sur les genoux, et il se mit à penser à Louise. Il lui était désormais impossible de la toucher - de quelque façon que ce soit. Il lui arrivait à peine au-dessus des genoux. En tant qu'homme, il n'était pour ainsi dire pas à la hauteur, songea-t-il, les dents serrées, sans changer d'expression. D'un geste insouciant, il chassa le livre du bras du fauteuil, l'envoyant claquer bruyamment sur le ciment.

En haut, il entendit les pas de Lou s'éloigner de la maison jusqu'à ne plus être audibles. Quand ils revinrent, ils étaient accompagnés par d'autres pas, et il perçut la voix de la jeune fille, une voix typiquement adolescente, grêle, volubile et sûre d'elle-même en surface.

Dix minutes plus tard, Lou s'en alla. Scott entendit le moteur de la Ford tousser, puis rugir une fois qu'il eut démarré. Le ronflement dura une dizaine de minutes avant de s'éloigner jusqu'à disparaître complètement. À présent, seules les voix de la jeune fille et de Beth rompaient le silence. Il écouta les inflexions de la voix de Catherine, se demandant ce qu'elle disait et de quoi elle avait l'air.

Stupéfait, il se retrouva en train d'affecter la voix indistincte à une forme distincte. Un bon mètre soixante-cinq, la taille mince, de longues jambes et de jeunes seins arrogants gonflant son corsage. Un visage plein de fraîcheur, des cheveux d'un blond roux, des dents blanches. Elle se déplaçait avec une légèreté d'oiseau, ses yeux bleus pareils à des baies luisantes.

Il récupéra son livre et essaya de lire, mais en vain. Les phrases défilaient comme autant de ruisselets boueux. Les mots se mélangeaient en une prose obscure. Il soupira et s'agita dans son fauteuil. La jeune fille s'étirait au gré de son imagination, et ses seins, telles des oranges à la peau ferme, tendaient leur gaine de soie.

Il chassa la vision d'un souffle coléreux. Pas de ça, se tança-t-il.

Il ramena ses genoux sous son menton et les entoura de ses bras. Il demeura ainsi, pareil à un enfant rêvant au père Noël.

La jeune fille avait à moitié ôté son corsage avant qu'il ne tire le rideau sur l'inconvenance à laquelle il la contraignait. La tension se lisait de nouveau sur le visage de Scott, la tension d'un homme qui, ne s'estimant pas récompensé de ses efforts, avait opté pour l'impassibilité. Mais loin sous la surface, comme de la lave prête à jaillir des entrailles d'un volcan, le désir continuait de bouillonner.

Quand la porte à claire-voie donnant sur l'arrière de la maison se referma dans un claquement et que les voix de Beth et de la jeune fille dérivèrent dans le jardin, il s'empessa de glisser de son fauteuil pour se précipiter vers la pile de cartons qui s'élevait près de la cuve à mazout. Il marqua un temps d'arrêt, le cœur palpitant. Puis, ne sentant aucun interdit s'imposer à lui, il escalada les cartons et regarda par un coin du soupirail festonné de toiles d'araignée. Ses yeux se plissèrent en une expression de souffrance. Le mètre soixante-cinq était devenu un petit mètre cinquante-huit. La finesse de la taille et des jambes n'était plus que muscles trapus et enveloppés. Les jeunes seins arrogants s'étaient évanouis dans les plis amples d'un sweater à manches longues. Le visage plein de fraîcheur se cachait derrière des traits lourds, sans grâce. Les cheveux blond-roux avaient pris la teinte d'un châtain sans éclat. Restaient, mais en mineur, les dents blanches et les mouvements d'oiseau - d'oiseau plutôt lourdaud. Quant à la couleur des yeux, il ne pouvait la distinguer.

Il regarda Catherine se déplacer dans le jardin, son robuste fessier empaqueté dans une salopette délavée, ses pieds nus glissés dans des sandales.

« Oh ! vous avez une cave ! » dit-elle soudain.

Scott vit le visage de Beth changer d'expression et sentit ses muscles se contracter.

« Oui, mais elle est vide, se hâta-t-elle de répondre. Il n'y a personne dedans ! »

Catherine eut un rire dépourvu de tout soupçon. « Je l'espère bien ! » dit-elle en regardant en

direction du soupirail.

Scott se recroquevilla, puis s'avisa qu'il était impossible de voir l'intérieur de la cave en raison du reflet du soleil sur les vitres.

Il les observa jusqu'à ce qu'elles aient disparu au coin de la maison. Il eut une vision fugitive de leur passage devant le soupirail situé au-dessus du tas de bois, et tout s'arrêta là. Il descendit de son perchoir en grommelant et regagna son fauteuil. Il posa une des bouteilles thermos sur le bras du fauteuil et reprit son livre. Puis, une fois installé, il se versa du café dans le gobelet de plastique rouge qui coiffait le bouchon et, sans accorder un regard au livre ouvert sur ses genoux, il se mit à boire à petites gorgées.

Je me demande quel âge elle peut avoir, se dit-il.

Il sursauta sur son coussin, ouvrant brusquement les yeux.

Quelqu'un essayait d'ouvrir la porte de la cave.

S'étrangeant presque, il projeta ses jambes hors de la valise juste au moment où, la personne ayant mal assuré sa prise, la porte se rabattait bruyamment. Il se releva tant bien que mal, jetant des regards affolés vers les marches. La porte se souleva de nouveau ; un rai de lumière s'allongea sur le sol pour s'élargir progressivement.

En deux bonds, il saisit le thermos de café et le livre et plongea pratiquement sous la cuve à mazout. Au moment où la porte s'ouvrait en grand, il se glissa derrière le gros carton de vêtements. Malade d'angoisse, il serra le livre et le thermos contre sa poitrine. Pourquoi s'était-il si farouchement opposé à ce que la porte soit verrouillée ? Bien sûr, c'était l'idée d'être enfermé qui lui répugnait. Mais une prison avait au moins l'avantage de vous mettre à l'abri des étrangers.

Il entendit des pas prudents descendre les marches, des sandales claquer, et s'efforça de retenir son souffle. Quand la jeune fille eut pénétré dans la cave, il se recroquevilla dans l'ombre.

« Hmm », fit la visiteuse en faisant le tour des lieux. Il l'entendit déplacer le fauteuil du bout du pied. Se demandait-elle ce qu'il faisait là ? Un fauteuil de jardin au beau milieu d'une cave... n'était-ce pas curieux ? Sa gorge se serra. Et cette valise contenant deux oreillers ? Bah, ce pouvait être là que dormait le chat.

« Seigneur, quel désordre ! » s'exclama la jeune fille en traînant les pieds sur le ciment. Un instant, comme elle se tenait près du chauffe-eau, il aperçut ses mollets rebondis. Il l'entendit tapoter du bout des doigts sur le métal émaillé.

« Le chauffe-eau, dit-elle. Mouais. »

Elle bâilla. Il perçut le bruit caractéristique accompagnant l'étirement des maxillaires. Et le grognement sonore qui y mit fin. « Choup-bidi-bidi-ouah », conclut-elle.

Elle poursuivit sa visite. Bon sang ! pensa Scott. Les sandwiches et l'autre thermos ! Maudite fouineuse !

« Tiens, un croquet », fit Catherine.

Puis, quelques minutes plus tard, elle lâcha un vague : « Bof », remonta les escaliers, et toute la cave trembla quand la porte se rabattit. Si Beth faisait la sieste, elle allait finir ici.

Comme Scott s'extirpait de sous la cuve à mazout, il entendit la porte de derrière se refermer et les pas de Catherine au-dessus de sa tête. Il se releva et reposa le thermos sur le bras du fauteuil. Plus question d'empêcher Lou de mettre le verrou.

« Maudite petite idiote... »

Il se mit à aller et venir comme un animal en cage. Sale petite fouineuse ! Impossible de se fier à

ces gamines. Dès le premier jour, il lui avait fallu explorer toute la maison.

Elle avait probablement fouillé chaque commode, armoire et placard.

Qu'avait-elle pensé en voyant des vêtements masculins ? Quel mensonge Lou devrait-elle inventer, si ce n'était déjà fait ? Il savait qu'elle avait donné à Catherine un faux nom de famille. Aucun courrier n'arrivant à la maison, il n'y avait guère de danger que la jeune fille découvre la supercherie.

La seule chose à craindre était qu'elle ait lu les articles du Globe Post et vu les photos. Mais dans ce cas, elle aurait déjà soupçonné qu'il se cachait dans la cave et se serait livrée à des recherches plus approfondies. S'il s'agissait bien de recherches.

Dix minutes plus tard, il décida de manger un sandwich et s'aperçut que la fille les avait emportés.

« Merde ! » Furieux, il cogna du poing sur le bras du fauteuil, souhaitant presque qu'elle l'entende et descende afin de pouvoir lui sonner les cloches pour sa stupide indiscretion.

Il reprit place dans le fauteuil et chassa de nouveau le livre de l'accoudoir. Il claqua bruyamment sur le sol. Rien à foutre, pensa-t-il.

Il but tout son café et resta là, en sueur, l'œil mauvais. En haut, la fille allait et venait.

Pouffiasse, lui lança-t-il mentalement du fond de sa lassitude.

« Mais oui, vas-y, dit-il. Boucle-moi.

— Oh, Scott, je t'en prie, gémit Lou. C'est toi qui en as décidé ainsi. Tu tiens à ce qu'elle te découvre ? »

Pas de réponse.

« Elle risque de redescendre si la porte est ouverte. Je ne crois pas qu'elle ait tiré une quelconque conclusion des sandwiches qu'elle a trouvés hier. Mais si elle en trouve d'autres...

— Au revoir », dit-il en lui tournant le dos.

Elle le regarda un instant. Puis elle laissa tomber d'une voix calme : « Au revoir, Scott », et l'embrassa sur le sommet du crâne. Il s'écarta d'elle.

Tandis qu'elle remontait les marches, il resta immobile, faisant claquer les journaux pliés sur son mollet droit. Ça va être tous les jours comme ça, se dit-il. La cave, les sandwiches, le café, une bise sur la tête, sortie de scène, la porte qui se referme, le verrou qui se met en place.

Quand il l'entendit, une immense terreur lui vida les poumons et il faillit hurler. Il vit passer les jambes de Lou et ferma soudain les yeux, pinçant les lèvres pour retenir le cri qui hésitait dans sa gorge. Dieu du ciel, me voilà prisonnier. Tel un monstre que les gens respectables enferment dans leur cave pour cacher au monde l'horrible secret.

Sa tension finit par se relâcher pour céder place à la résignation. Il grimpa sur le fauteuil, alluma une cigarette, but un peu de café et feuilleta machinalement le Globe Post de la veille acheté par Lou.

On ne parlait plus de lui qu'en troisième page et de façon succincte. Titre : Où est L'homme qui rétrécit ? Sous-titre : Aucune nouvelle depuis sa disparition il y a de cela trois mois.

« New York : Il y a trois mois qu'a disparu Scott Carey, "L'homme qui rétrécit", ainsi nommé en raison du mal étrange qui l'affecte. Depuis lors, plus personne n'a entendu parler de lui. » Et alors ? Vous voulez d'autres photos ? dit-il in petto. « Les spécialistes du Centre médical presbytérien de Columbia, où Carey était en traitement, se disent dans l'impossibilité de fournir le moindre commentaire sur son lieu de résidence. »

Comme ils sont dans l'impossibilité de fabriquer leur antitoxine. Un des meilleurs centres médicaux du pays, et je suis là, à me ratatiner pendant qu'ils tâtonnent.

Il allait faire valser le thermos d'un revers de main, mais s'avisa qu'il ne parviendrait qu'à se faire

du mal. Machinalement, il se crocha les doigts et serra à s'en faire blanchir les ongles, à en avoir les poignets douloureux. Puis il laissa retomber ses mains sur les accoudoirs et contempla d'un air morose le bois orange entre ses doigts écartés. Quelle idée de peindre des fauteuils de jardin en orange ? songea-t-il. Le propriétaire devait être le dernier des imbéciles !

Il s'extirpa du fauteuil et se mit à faire les cent pas. Il ne pouvait pas passer tout son temps à rester assis les yeux dans le vide ; il fallait trouver quelque chose à faire. Il n'avait pas envie de lire. Il jeta des regards Impatients autour de lui. Quelque chose à faire, quelque chose à faire...

Il buta sur une balayette posée contre le mur et s'en empara. Le sol avait besoin d'un coup de balai ; il y avait de la poussière partout, des cailloux, des débris de bois. Il en débarrassa le sol en quelques gestes rapides, rageurs, entassa le tout à côté de l'escalier et jeta la balayette contre le réfrigérateur.

Et maintenant ?

Il alla se rasseoir et se versa une autre tasse de café, cognant nerveusement du talon contre le pied du fauteuil.

Tandis qu'il buvait, la porte de derrière s'ouvrit et se referma, et il entendit Beth et Catherine. Il resta assis, mais ses yeux se tournèrent vers le soupirail devant lequel, un instant plus tard, il vit passer leurs jambes nues.

Ce fut plus fort que lui. Il se leva et se dirigea vers la pile de cartons, qu'il eut tôt fait d'escalader.

Elles se tenaient près de la porte de la cave, toutes les deux en maillot de bain deux-pièces. Rouge à volants pour Beth, d'un bleu pâle fluorescent pour Catherine. Le regard de Scott suivit la courbe de ses seins pigeonnants.

« Tiens, ta mère a fermé la cave à clé, dit-elle. Pourquoi elle a fait ça, Beth ?

— Je ne sais pas.

— J'avais dans l'idée de te proposer une partie de croquet. »

Beth haussa mollement les épaules. « Je ne sais pas.

— La clé est dans la maison ? »

Nouveau haussement d'épaules. « Je ne sais pas.

— Ah. Eh bien... on va jouer à la balle. »

Accroupi au sommet de la pile de cartons, Scott regarda Catherine attraper la balle rouge et la renvoyer à Beth. Il lui fallut cinq bonnes minutes pour s'apercevoir qu'il était tendu comme une corde de violon, guettant le moment où elle échapperait la balle et se baisserait pour la ramasser. En proie à une gêne un peu trouble, il descendit de son perchoir et retourna à son fauteuil.

Où il demeura assis, le souffle court, s'efforçant de ne pas penser à tout ça. Que lui arrivait-il donc ? Cette fille n'avait guère plus de quatorze ou quinze ans, elle était plutôt courtaude, grassouillette, et pourtant, c'était presque avec convoitise qu'il l'avait regardée.

Est-ce ma faute, après tout ? s'emporta-t-il, laissant libre cours à sa rage. Qu'est-ce que je suis censé faire ? Devenir moine ?

Il regarda sa main trembler tandis qu'il se versait de l'eau. Regarda celle-ci déborder du gobelet de plastique rouge et lui couler sur le poignet. La sentit glisser comme un bloc de glace dans sa gorge brûlante.

Quel âge pouvait-elle bien avoir ? se demanda-t-il.

Ses mâchoires contractées palpitaient. Le nez collé à la vitre poussiéreuse du soupirail, il regardait Catherine, allongée sur le ventre, qui feuilletait un magazine.

Il la voyait de profil, étendue sur une couverture, une main sous le menton, l'autre tournant négligemment les pages.

Il avait la gorge sèche mais ne s'en rendait pas compte ; même lorsqu'elle le chatouilla et qu'il dut se la racler. Appuyés sur la surface rugueuse du mur, ses petits doigts le maintenaient en équilibre.

Non, elle ne peut pas avoir moins de dix-huit ans, se dit-il. Son corps était trop bien développé. Cette opulence de poitrine, la largeur des hanches. Peut-être n'en avait-elle que quinze, mais dans ce cas elle faisait beaucoup plus que son âge.

Ses narines s'évasèrent de colère et il frissonna. Qu'est-ce que ça changeait ? Elle n'était rien pour lui. Il respira un grand coup et se préparait à quitter son observatoire lorsque Catherine plia le genou droit et se mit à balancer paresseusement sa jambe.

Et les yeux de Scott de se déplacer, de se déplacer inlassablement sur le corps de Catherine - de descendre le long de sa jambe pour suivre l'arrondi de la croupe, la pente du dos, accompagner la courbe blanche de l'épaule, passer à celle du sein en appui sur le sol, revenir par le ventre jusqu'à la jambe, remonter jusqu'au pied, redescendre...

Il ferma les yeux. Comme un automate, il regagna le sol de la cave et alla s'affaler dans son fauteuil. Il passa un doigt sur son front et le retira dégoulinant de sueur. Sa tête se renversa contre le dossier.

Il se releva et retourna au tas de cartons. L'escalada sans réfléchir. C'est ça, encore un petit coup d'œil dans le jardin, se moqua son autre moi.

Il crut d'abord qu'elle était rentrée dans la maison. Un gémissement de déception s'esquissa dans sa gorge. Puis il vit qu'elle se tenait près de la porte de la cave, une moue calculatrice aux lèvres, les yeux fixés sur le verrou.

Il déglutit. Sait-elle ? se demanda-t-il. L'espace d'un instant de délire, il crut qu'il allait se précipiter jusqu'à la porte pour hurler : « Descends, descends ici, ma jolie ! » Ses lèvres tremblèrent de désir refoulé.

Elle passa devant le soupirail. Il la dévora des yeux, comme si c'était l'ultime vision au monde. Puis elle disparut et il s'assit sur sa pile de cartons, le dos au mur, les yeux fixés sur ses chevilles pas plus grosses qu'un bâton d'agent de police. Il entendit la porte de derrière se refermer, puis les pas de Catherine qui allaient et venaient au-dessus de sa tête.

Il était épuisé. Tout mou. Encore un peu, et il allait dégouliner sur les cartons comme du sirop sur un monticule de crème glacée.

Au bout d'un temps qu'il aurait été incapable d'évaluer, la porte de derrière couina et se referma une fois de plus en claquant. Il tressaillit, sursauta, et se redressa.

Catherine passa devant le soupirail, un trousseau de clés au bout des doigts. La respiration de Scott se bloqua. Elle avait farfouillé dans les tiroirs de la commode et trouvé les clés de secours !

Il se laissa mi- glisser, mi- tomber de son perchoir au plus grand dam de sa cheville droite, qui lui arracha une grimace. Il s'empara du sac de sandwiches, y fourra les deux thermos et jeta sur le réfrigérateur la boîte de biscuits à moitié vide.

Coup d'œil circulaire. Le journal ! Il s'empressa d'aller le récupérer à l'instant même où la jeune fille s'employait à essayer les clés sur la porte. Il posa le journal sur la table en osier, puis saisit livre et sac et fonça en direction du renforcement sombre, en contrebas, où se trouvaient le réservoir et la pompe à eau. C'était là qu'il avait au préalable décidé de se cacher si jamais Catherine redescendait.

Il sauta au bas de la marche sur le ciment humide. À la porte, le verrou cliqueta et fut délogé de sa gâche. Scott s'avança prudemment sur l'entrecroisement de tuyaux et se glissa derrière le grand

réservoir frais. Il posa le sac et le livre et resta là, haletant, tandis que la porte s'ouvrait et que Catherine s'engageait dans l'escalier.

« Fermer une cave à clé ! murmura-t-elle d'un air dégoûté. Comme si j'allais voler ceci ou cela ! »

Les lèvres de Scott s'étirèrent sur ses dents serrées en un ricanement muet. Pauvre idiot, songea-t-il.

« Pfft ! » fit Catherine. Il entendit ses sandales claquer sur le sol. Elle renouvela son petit coup de pied dans le fauteuil. En expédia un autre dans la chaudière. Tiens tes pieds tranquilles, bon sang ! explosa-t-il intérieurement.

« Croquet », dit-elle. Il l'entendit retirer un maillet du râtelier. « Pfft. » Cette fois d'un air un peu plus amusé. « Attention devant ! » Le maillet heurta bruyamment le ciment.

Scott se déplaça légèrement sur la droite. Le dos de sa chemise effleura le mur rugueux et il se figea. La fille n'avait rien entendu. « Hé, hé, disait-elle. Arceaux, maillets, boules, piquets. Super ! »

Il la regarda sans bouger.

Elle était penchée sur le matériel de croquet. Pendant qu'elle prenait son bain de soleil, elle avait desserré son soutien-gorge, qui flottait désormais sur ses seins. Même dans la pénombre, Scott distinguait parfaitement la frontière où le hâle de la peau devenait chair laiteuse.

Non, entendit-il quelqu'un le supplier dans sa tête. Non, reprends ta place. Elle va te voir.

Catherine se pencha un peu plus pour ramasser une boule, et le soutien-gorge glissa.

« Oups », fit-elle en se rajustant. La tête de Scott se plaqua contre le mur. Malgré la fraîcheur humide qui régnait là, des ailes de feu lui cinglaient les joues.

Dès que Catherine eut quitté la cave et refermé la porte à clé, Scott sortit de sa cachette. Il posa le sac et le livre sur le fauteuil, et s'immobilisa avec la sensation que chacun de ses muscles et articulations était enflé et brûlant.

« Je ne peux pas, murmura-t-il en secouant lentement la tête. Je ne peux pas. Je ne peux pas. » Il ne savait pas très bien ce qu'il voulait dire par là, mais il était sûr que c'était quelque chose d'important.

« Quel âge a cette fille ? » demanda-t-il à Lou ce soir-là, sans même lever les yeux de son livre, à croire que la question venait de lui traverser machinalement l'esprit.

« Seize ans, je crois.

— Ah », fit-il, comme s'il avait déjà oublié la raison de sa curiosité.

Seize ans. L'âge des premières promesses. Où avait-il entendu cette expression ?

Il la chassa de ses pensées. Accroupi sur les cartons, tel un nain aux membres délicats en salopette de velours côtelé, il regardait la pluie tomber, les gouttes s'écraser sur le sol, criblant de petites taches de boue les carreaux du soupirail. Son visage hébété était le masque même de la défaite. Pourquoi fallait-il qu'il pleuve ? se dit-il. Oh, non, il n'aurait pas fallu qu'il pleuve.

Il eut un hoquet. Puis, avec un soupir de lassitude, il descendit de son perchoir et regagna son fauteuil d'un pas mal assuré. Il sauta dedans et - oups ! - rattrapa la bouteille de whisky au moment où elle allait tomber de l'accoudoir. Ô bouteille bien-aimée du biberonneur ! Il laissa échapper un petit hennissement.

La cave n'était plus qu'une brume de gélatine autour de sa tête dodelinante. Il inclina la bouteille et laissa le whisky lui couler à petits coups dans la gorge, lui mettre l'estomac en feu.

Ses yeux se mouillèrent. C'est Catherine que je bois ! s'écria-t-il féroce dans un coin de sa tête. Je l'ai distillée, j'ai synthétisé ses reins, ses seins, son ventre et leurs seize ans en un alcool brûlant que je bois - comme ça. Sa gorge était agitée de mouvements convulsifs tandis que le whisky

s'y engouffrait. Bois, bois ! Tu en auras âcreté dans la panse, mais douceur de miel dans la bouche.

Ivre je suis et ivre j'entends rester, se dit-il. Il se demanda pourquoi cela ne lui était jamais venu à l'idée. La bouteille de whisky qu'il brandissait se trouvait depuis trois mois dans le buffet après avoir traîné deux mois dans leur ancien appartement. Cinq mois qu'elle restait en souffrance. Il en tapota le verre brun, l'embrassa avec ferveur. C'est toi que j'embrasse, Catherine alcoolifiée ! Je baise la distillation de tes chaudes lèvres sucrées.

Tout ça, pour une raison bien simple : parce qu'elle est beaucoup plus petite que Lou.

Il soupira. Laissa tomber la bouteille vide sur ses genoux. Finie, Catherine ! Cul sec, Catherine ! Douce enfant, tu nages à présent dans mes veines sous la forme d'un philtre enivrant.

Il se releva brusquement et, de toutes ses forces, lança la bouteille contre le mur. Elle se brisa en mille morceaux parfumés au whisky qui allèrent danser sur le ciment froid. Adieu, Catherine.

Ses yeux se fixèrent sur le soupirail. Pourquoi faut-il qu'il pleuve ? songea-t-il. Pourquoi ? Pourquoi ne pourrait-il pas faire beau ? Comme ça, la jolie demoiselle pourrait s'allonger dehors en maillot de bain ; et lui la regarderait, reporterait secrètement sur elle tout son arriéré de désir.

Non, il fallait qu'il pleuve ; c'était dans les étoiles.

Il s'assit au bord du fauteuil, les jambes ballantes. En haut, pas un bruit. Que faisait-elle ? Que faisait la jolie demoiselle ? Non, pas jolie - vilaine. Que faisait la vilaine demoiselle ? Quelle importance qu'elle soit jolie ou vilaine ? Que faisait la demoiselle ?

Il regarda ses pieds qui se balançaient dans le vide. Il les projeta en l'air. Prends ça, l'air ; et ça.

Il grommela. Se leva et se mit à aller et venir. S'absorba dans la contemplation de la pluie et des soupiraux maculés de boue. Quelle heure était-il ? Sûrement pas plus de midi. Ça devenait insupportable.

Il gravit les marches et exerça une pression sur la porte. Verrouillée, bien sûr, et cette fois, Louise avait emporté toutes les clés avec elle. « Renvoie-la ! avait-il hurlé le matin même. Elle est malhonnête ! » Et Lou de répondre : « Impossible, Scott. C'est tout simplement impossible. J'emporterai les clés. Tout ira bien. »

Il cala son dos contre la porte et poussa. Il ne réussit qu'à se faire mal aux reins. Il inspira rageusement et donna un coup de tête dans la porte. Il s'affala sur la marche, le cerveau embrumé par un léger vertige.

Il resta là à marmonner, la tête dans les mains. Il savait pourquoi il tenait à ce que la fille soit congédiée. Il ne pouvait plus supporter de la regarder, et cela, il ne pouvait pas le dire à Lou. Au mieux, elle risquait de lui faire encore quelque proposition humiliante. Pas question d'accepter cela.

Il redressa les épaules, souriant dans l'ombre.

En tout cas, je l'ai bien eue, se dit-il. J'ai chapardé une bouteille de whisky sans qu'elle s'en doute.

Il demeura où il était, haletant, pensant à Catherine penchée sur le matériel de croquet, à son soutien-gorge en train de glisser.

Il se releva brusquement, se cognant de nouveau la tête, et sauta au bas des marches sans prendre garde à sa douleur. Et je l'aurai encore !

Il réussit à se sentir pleinement justifié tandis qu'il escaladait tant bien que mal la pile de cartons. Un rictus d'ivrogne aux lèvres, il releva d'un coup sec le crochet du panneau vitré et poussa à la base du châssis. Il était coincé. Son visage s'empourpra et il redoubla d'effort. Ôte-toi de là, espèce de foutu machin.

« Saloperie de... »

Le panneau se releva - et Scott s'affala sur le rebord du soupirail -, se rabattit - et Scott le reçut sur le sommet du crâne. Et merde ! Il serra les dents. Maintenant, dit-il au monde dans un état second.

Maintenant, on va bien voir. Il se glissa dehors, sous la pluie, sans chercher à résister au feu dévorant qui brûlait en lui.

Il se mit debout et frissonna. Leva la tête vers la fenêtre de la salle à manger, exposant ses yeux à la pluie. Et maintenant ? songea-t-il. La froideur de l'air et de la pluie tempérerait un peu ses élans.

Posément, il fit le tour de la maison, sans s'écarter du soubassement de brique jusqu'à ce qu'il ait atteint la terrasse. Puis il courut vers les marches et les gravit. Qu'est-ce que tu fais ? s'interrogea-t-il. Il n'en savait rien. Ce n'était pas son cerveau qui dirigeait les*opérations.

Il se haussa sur la pointe des pieds et jeta un regard prudent dans la salle à manger. Personne. Il prêta l'oreille mais n'entendit rien. La porte de la chambre de Beth était fermée ; la petite devait faire sa sieste. Coup d'œil en direction de la porte de la salle de bains. Fermée aussi.

Il reprit appui sur ses talons et soupira. Lécha les gouttes de pluie qui lui coulaient sur les lèvres. Et maintenant ?

À l'intérieur, la porte de la salle de bains s'ouvrit.

Scott sursauta et s'écarta de la fenêtre en entendant des pas feutrés traverser la cuisine, puis s'évanouir. Il pensa que Catherine était passée dans le salon et, s'étant rapproché de la fenêtre, se dressa sur la pointe des pieds.

Il cessa de respirer. Debout devant l'autre fenêtre, Catherine regardait dans le jardin, tenant une serviette de bain jaune devant elle.

Bouche bée, il devint indifférent à la pluie qui rebondissait sur lui, dégoulinait sur son visage en un entrecroisement de ce qui ressemblait à des rubans glacés en train de se dérouler. Son regard suivit lentement la douce courbe du dos, le sillon de la colonne vertébrale, mince ligne d'ombre qui allait se perdre entre les demi-lunes musclées des fesses blanches.

Il était incapable de la quitter des yeux. Ses mains tremblaient. Elle bougea un peu et il vit des gouttes d'eau s'allumer sur sa peau, trembloter telles de minuscules parcelles de gélatine. Il inspira par saccades. Catherine laissa tomber la serviette. Elle croisa les mains derrière sa tête et s'octroya une grande goulée d'air. Scott vit son sein gauche se soulever et se tendre, dardant sa pointe sombre. Ses bras s'écartèrent. Elle s'étira et s'ébroua.

Quand elle se retourna, Scott était toujours dans la même position, les muscles tendus, frémissants. Il se recroquevilla, mais elle ne s'aperçut pas de sa présence, car le haut de sa tête dépassait à peine le rebord de la fenêtre. Il la vit se pencher pour ramasser la serviette, les seins ballants, lourds et blancs. Elle se redressa et quitta la pièce.

Scott reprit appui sur ses talons et dut se retenir à la balustrade pour empêcher ses jambes de se dérober sous lui. Il resta plus ou moins accroché là, grelottant sous la pluie, l'air hébété.

Enfin, il redescendit les marches d'un pas mal assuré et contourna la maison pour regagner le soupirail. Il se faufila sous le panneau vitré, le referma derrière lui et, sans cesser de grelotter, se laissa glisser au bas du tas de cartons.

Il s'assit dans le fauteuil, enveloppé dans un vieux chandail. Il claquait des dents, secoué de frissons incontrôlables.

Un peu plus tard, il se déshabilla et mit ses vêtements à sécher sur la chaudière. Il resta debout près de la cuve à mazout dans ses petites chaussures montantes marron, serrant le chandail autour de ses épaules, les yeux fixés sur le soupirail. Enfin, incapable de supporter plus longtemps le silence, la tension ou ses pensées, il se mit à donner des coups de pied dans la boîte en carton. Il s'acharna dessus jusqu'à ce que sa jambe lui fasse mal et que le flanc du carton soit déchiré sur presque toute sa hauteur.

« Mais comment as-tu réussi à prendre froid ? » demanda Lou d'un ton où perçait une note d'exaspération.

La voix de Scott était tout enchifrenée. « Quoi d'étonnant quand je suis coincé toute la journée dans cette maudite cave !

— Je suis désolée, chéri, mais... Tu veux que je reste à la maison demain ? Comme ça tu pourras rester au lit.

— Pas la peine. »

Elle ne lui dit pas qu'elle s'était aperçue de la disparition de la bouteille de whisky.

Si Lou avait pu condamner aussi les soupiraux, tout aurait été plus simple. Mais savoir qu'il pouvait s'échapper quand il le voulait pour aller épier Catherine rendait la situation impossible.

Dans la cave, les heures n'en finissaient pas. Il arrivait à s'absorber une heure ou deux dans un livre, mais l'image de Catherine finissait toujours par lui traverser la tête, et il abandonnait sa lecture.

Si elle avait passé plus de temps dans le jardin, là encore, tout aurait été plus simple. Au moins aurait-il pu la regarder par le soupirail. Mais septembre touchait à sa fin et les journées devenaient plus fraîches ; Catherine et Beth ne sortaient plus guère de la maison.

Il avait pris l'habitude d'emporter une pendulette à la cave. Il avait expliqué à Lou qu'il tenait à garder la notion du temps, mais c'était en réalité pour repérer le moment où Beth faisait sa sieste. Alors, il se glissait hors de la cave pour regarder Catherine par les fenêtres.

Un jour, elle pouvait se trouver sur le divan en train de lire un magazine, et il n'en tirait aucune satisfaction. Mais le jour suivant, elle pouvait repasser, et, allez savoir pourquoi, elle ôtait toujours une partie de ses vêtements pour cela. Il lui arrivait parfois de prendre une douche, après quoi elle restait toute nue devant la fenêtre qui donnait sur l'arrière de la maison. Et une fois, il l'avait découverte dans la chambre à coucher en train de faire du bronzage intégral sous la lampe à ultraviolets de Lou. C'était par un après-midi nuageux et elle n'avait pas complètement baissé les stores. Il était resté une demi-heure à la regarder sans bouger.

Les jours passaient. Il ne songeait pratiquement plus à lire. Son existence était devenue une longue aventure morbide. Presque chaque après-midi, à deux heures, après être resté une heure ou plus à ne plus pouvoir tenir en place, il se glissait dans le jardin et faisait le tour de la maison en catimini, risquant un œil par-dessus le rebord de chaque fenêtre dans l'espoir d'apercevoir Catherine.

Si elle était nue ou en petite tenue, c'était une bonne journée. Si, comme c'était le plus souvent le cas, elle était vêtue et occupée à quelque tâche sans intérêt, il regagnait la cave de méchante humeur pour boudier jusqu'à la fin de l'après-midi et rembarasser Louise toute la soirée.

D'une façon ou d'une autre, une fois couché, il avait le plus grand mal à s'endormir, attendant l'arrivée du matin, se détestant et se méprisant d'être si impatient, mais brûlant quand même d'impatience. Lorsqu'il s'endormait enfin, Catherine venait hanter ses rêves ; des rêves où elle se paraît de charmes toujours plus grands. Tant et si bien qu'il finit par ne même plus se gausser des rêves en question.

Le matin, il prenait hâtivement son petit déjeuner et descendait à la cave pour la longue attente qui le séparait du moment où, le cœur battant, il s'échappait par le soupirail pour jouer les voyeurs.

L'aventure eut une fin brutale.

Il se trouvait sur la terrasse. Catherine repassait dans la cuisine, nue sous le peignoir de bain de Lou, qu'elle avait laissé ouvert.

Comme il changeait de pied d'appui, il glissa et heurta violemment le plancher. De l'intérieur, Catherine lança : « Qui est là ? »

Le souffle coupé, il sauta au bas des marches et se précipita vers le coin de la maison. Jetant un regard effrayé par-dessus son épaule, il vit une Catherine pétrifiée qui, de la fenêtre de la cuisine, regardait bouche bée s'enfuir sa silhouette enfantine.

Il passa tout le reste de l'après-midi à trembler derrière la cuve à mazout, incapable de sortir de sa cachette ; car même si elle ne l'avait pas vu entrer dans la cave, il restait convaincu que Catherine le guettait par le soupirail. Et il se maudissait, se sentait coupable jusqu'à la nausée en pensant à ce que Lou lui dirait et à la façon dont elle le regarderait quand elle saurait.

Toujours étendu sous le couvercle de carton, il écoutait le grattement des pattes de l'araignée au-dessus de sa tête.

Il s'humecta les lèvres d'une langue apathique et songea à la mare d'eau froide dans le tuyau d'arrosage.* Il tâtonna autour de lui jusqu'à ce que ses doigts se referment sur un fragment de biscuit humide ; puis il estima qu'il avait trop soif pour manger et sa main se retira.

Chose curieuse, le bruit des allées et venues de l'araignée ne l'inquiétait pas trop. Il se rendait compte qu'il était au-delà de l'anxiété, au creux de la vague en matière d'émotion, exténué, donc passif. Même les souvenirs n'arrivaient plus à le faire souffrir. Y compris celui du mois où on avait découvert l'antitoxine ; on lui en avait fait trois injections - sans résultat. Toutes les lamentations passées disparaissaient sous le poids de la maladie et de l'épuisement.

Je vais attendre que l'araignée s'en aille, se dit-il. Alors j'irai faire un tour dans le noir jusqu'à ce que je tombe dans le trou, et on n'en parlera plus. Oui, c'est ce que je vais faire. Attendre que l'araignée s'en aille, basculer dans le trou, et on n'en parlera plus.

Il sombra dans un sommeil de plomb. Dans le rêve qu'il fit, il était en train de se promener avec Lou sous la pluie de septembre. Il lui disait : « J'ai fait un cauchemar affreux, la nuit dernière. J'ai rêvé que je n'étais pas plus grand qu'une épingle. »

Et Lou souriait, l'embrassait sur la joue et lui répondait : « Ça alors ! Tu parles d'un rêve idiot ! »

12.

Le tonnerre l'éveilla en sursaut. Ses doigts se crispèrent, ses yeux s'ouvrirent brusquement. Il connut cet instant de flottement où la conscience reste en suspens sous le choc d'un réveil soudain. Il avait le regard vide ; son visage était pâle, tendu ; sa bouche se réduisait à un simple trait dans sa barbe.

Puis il se souvint ; et les stigmates de l'anxiété et de la défaite marquèrent de nouveau son front, le pourtour de ses yeux et sa bouche. Il ferma les paupières, ses mains se détendirent. Seul le faible murmure dans sa gorge témoignait de la douleur de se trouver projeté au cœur du tonnerre.

Au bout de cinq minutes le brûleur de la chaudière s'arrêta sur un déclic, et la cave redevint un vaste et lourd silence.

Laissant échapper un grognement, il se redressa lentement sur l'éponge. Il n'avait presque plus mal à la tête ; seul un infime élancement se manifesta lorsqu'il grimaça. Sa gorge était toujours douloureuse, il avait l'impression que tout son corps était pétri de courbatures, mais au moins sa migraine avait disparu et - il se tâta le front - sa fièvre était un peu tombée. Les bienfaits du sommeil, se dit-il.

Vacillant un peu sur son séant, il se passa la langue sur les lèvres. Pourquoi ai-je dormi ? se demanda-t-il. Qu'est-ce qui l'avait fait sombrer dans le sommeil alors qu'il avait décidé d'en finir ?

Il se traîna jusqu'au bord de l'éponge et, après s'y être accroché, se laissa tomber sur le sol. Ses jambes s'en ressentirent, mais pas pour longtemps. Si seulement il pouvait croire que son sommeil de souche correspondait à un but ; que c'était peut-être l'acte d'une bienveillance attentive. Mais non. C'était plus probablement la lâcheté qui l'avait expédié dans les bras de Morphée plutôt que vers le trou. Il avait beau en avoir envie, il ne pouvait qualifier cela de « volonté de vivre ». Il n'avait pas la volonté de vivre. C'était simplement qu'il n'avait pas la volonté mourir.

Tout d'abord, il ne parvint pas à soulever le couvercle de carton tant il était lourd. Ce qui, sans qu'il ait besoin de recourir à la règle graduée, lui confirma qu'il avait encore rétréci et ne mesurait plus que sept millimètres.

Le rabat lui racla le flanc quand il se faufila dessous. Sa cheville resta coincée et il dut se plier en deux et s'aider de ses mains pour la faire passer. Enfin libre, il s'assit sur le ciment froid et attendit que la tête cesse de lui tourner. Son estomac n'était plus qu'une outre remplie d'air.

Il renonça à vérifier sa taille ; c'était parfaitement inutile. Il s'avança lentement sur le sol sans regarder à droite ou à gauche. Les jambes flageolantes, il se dirigea vers le tuyau d'arrosage. Pourquoi avait-il dormi ?

« Mystère », articulèrent silencieusement ses lèvres crevassées.

Il faisait froid. Une lumière grise et maussade filtrait à travers les soupiraux. 14 mars. Encore un autre jour.

Au bout de presque un kilomètre de marche, il se hissa sur l'embouchure métallique du tuyau d'arrosage et s'enfonça d'un pas pesant dans le tunnel noir, écoutant l'écho de ses pas. Ses sandales ne lui tenaient plus aux pieds, et les pans de sa tunique traînaient sur le sol de caoutchouc.

Il dut marcher dix minutes dans les sombres méandres du labyrinthe avant d'atteindre l'eau. Il

s'accroupit dans la petite mare glacée et but. Il avait du mal à avaler, mais il était trop heureux d'avoir de l'eau à sa disposition pour s'en soucier.

Tout en se désaltérant, il se revit brièvement en train de tenir un tuyau d'arrosage semblable, de le traîner dehors, de l'adapter au robinet, de diriger une averse miroitante sur la pelouse. À présent, il était accroupi à l'intérieur d'un tuyau similaire, misérable modèle réduit qui ne faisait pas le cinquième de son diamètre et s'abreuvait de gouttelettes d'eau dans une main pas plus grosse qu'un grain de sel.

Sa vision disparut. Sa taille était désormais une réalité trop banale. Elle ne faisait plus de lui un phénomène.

Quand il eut fini de boire, il ressortit du tuyau en secouant ses pieds pour chasser l'eau de ses sandales. En avant mars, se dit-il. En avant vers le néant. 14 mars. Dans une semaine, le premier jour du printemps brillerait sur l'île.

Il ne le verrait pas.

Il retourna auprès du couvercle en carton et s'arrêta à côté, une main appuyée dessus. Il parcourut lentement la cave du regard. Et alors ? se dit-il. Quelle était la suite des événements ? Est-ce qu'il regagnait l'abri du couvercle pour dormir encore, capituler ? Ses dents pincèrent sa lèvre inférieure tandis que ses yeux se tournaient vers la falaise qui conduisait au domaine de l'araignée À éviter.

Il se mit à marcher autour du socle de ciment, à la recherche de miettes de biscuit. Il en trouva une toute sale, en nettoya la surface, et continua à avancer tout en la mastiquant pensivement. Bon, qu'est-ce qu'il allait faire ? Regagner son lit, ou...

Il s'immobilisa. Une petite lueur anima son regard. Une grimace lui découvrit les dents.

Bon. Il avait un cerveau. Il allait s'en servir. Après tout n'était-ce pas là son univers ? Ne pouvait-il en déterminer les valeurs et les significations ? La logique de la vie dans une cave avait-elle le moindre secret pour lui, qui vivait seul dans cette cave ?

Très bien. Il avait songé au suicide, mais quelque chose l'avait retenu. Appelons cela comme on veut, se dit-il - peur, désir inconscient de survivre, action salvatrice d'une intelligence extérieure. Quoi qu'il en soit, c'était comme ça. Il vivait encore, son existence se poursuivait. Il était encore possible d'agir positivement ; il restait maître de ses décisions.

«Parfait», marmonna-t-il. Ceux qui vivaient étaient ceux qui luttaient.

Ce fut comme une dissipation de brume dans sa tête, comme un souffle de vent frais sur un stérile désert d'intentions. Du coup - malgré ce que cela pouvait avoir d'absurde -, il rejeta les épaules en arrière, se déplaça avec plus d'assurance, ignorant sa douleur physique. Et, comme si une récompense immédiate lui était accordée, il trouva un gros morceau de biscuit derrière le bloc de ciment. Il le nettoya et le mangea. Il avait un goût horrible, mais quelle importance ? C'était de la nourriture.

Il se remit en marche sur l'étendue de ciment. Que signifiait sa décision ? Il le savait, certes, mais il redoutait de s'y appesantir. Il préféra se laisser porter vers le gigantesque carton placé sous la cuve à mazout, sachant ce qui devait être accompli ; sachant que c'était cela ou mourir.

Il s'arrêta devant la formidable masse du carton. Un jour, il en avait lui-même défoncé un côté à coups de pied. À ce moment-là, cela avait été un acte de colère, de frustration transmuée en fureur pleine d'aigreur. Et par quelque ironie du sort, voilà que ce geste rageur lui facilitait désormais les choses ; lui avait même plus d'une fois sauvé la vie.

N'y avait-il pas récupéré les deux dés à coudre qu'il avait placés, l'un sous le réservoir d'eau, l'autre sous la fuite du chauffe-eau ? Et le tissu pour sa tunique ? Et le fil qui lui avait permis d'escalader la table en osier et d'atteindre les biscuits ? Enfin, n'était-ce pas dans ce carton qu'il avait tenu tête à l'araignée, découvert dans un éclair d'étonnement qu'il pouvait faire preuve de quelque

efficacité contre cette noire horreur à sept pattes ?

Si bien. Et tout cela parce qu'un jour lointain, en proie à un désir enragé, il avait crevé ledit carton à coups de pied.

Il hésita un moment, se disant qu'il devrait chercher l'aiguille qu'il avait dénichée dans le carton et perdue. Mais non, il risquait de ne pas la trouver et ce serait non seulement une perte de temps mais aussi d'énergie ô combien précieuse.

D'un bond, il s'accrocha au flanc du carton et, après un rétablissement, se faufila dans la brèche. Non sans mal. Ce qui, de façon déroutante, lui fit prendre conscience des difficultés qui l'attendaient quand il s'agirait de grimper en haut de la falaise, et qui plus est, de combattre l'...

Non. Pas question de s'autoriser ce genre de réflexion. Si quelque chose pouvait l'arrêter, c'étaient les pensées que lui inspirait l'araignée. Il tira un rideau mental dessus. Elles ne flottaient plus que très loin au-dessous du seuil de sa conscience.

Il se laissa glisser au bas de la montagne de chiffons et atterrit dans la boîte à ouvrage. Un instant, il fut saisi de panique à l'idée de se retrouver incapable d'en ressortir. Puis il se rappela l'existence du bouchon de caoutchouc dans lequel Lou piquait ses épingles et ses aiguilles. Il pourrait toujours s'en faire un escabeau.

Il trouva une aiguille au fond de la boîte et s'en saisit.

« Bon sang », murmura-t-il. On aurait dit un harpon de plomb. Il la laissa retomber dans un fracas de tous les diables. Il resta un moment sans bouger, des rides de détresse autour des yeux. Allait-il déjà s'avouer vaincu ? Il ne pouvait assurément pas transporter cette aiguille en haut de la falaise.

Rien de plus simple, lui souffla son bon sens. Prends une épingle.

Il ferma les yeux et sourit tout seul. Mais oui ! se dit-il. Il explora l'obscurité à la recherche d'une épingle, mais n'en trouva aucune qui traînait. Il allait devoir en prélever une sur le bouchon en caoutchouc.

Qu'il fallait d'abord renverser alors qu'il faisait quatre fois sa taille. Serrant les dents, il s'y employa. Une fois qu'il l'eut fait basculer, il le contourna et en arracha une épingle. Il la soupesa. Voilà qui était mieux. Encore lourd, mais maniable.

En revanche, comment l'emporter ? Il était hors de question de la passer dans sa tunique ; elle allait brimbaler, cogner un peu partout, gêner son escalade, voire le blesser. Le mieux était d'y attacher un fil et de la porter sur son dos. Il chercha autour de lui de quoi mettre son projet à exécution. Inutile de partir en quête du fil qu'il avait jeté dans la gueule du chat ; sans doute était-il définitivement perdu.

Il se coupa une petite longueur de fil - ou plutôt de corde - en l'effilochant sur la pointe de l'épingle jusqu'à ce que les fibres soient assez minces pour céder. Haletant dans l'obscurité, il attacha un bout du fil à la tête de l'épingle et l'autre bout près de la pointe. Ce second nœud glissait un peu, mais cela ne l'empêcherait pas de tenir.

Han ! Il mit l'épingle en bandoulière et joua des orteils pour en évaluer le poids. Ça pouvait aller.

Bon. Était-ce tout ce dont il avait besoin ? Il s'immobilisa, indécis, les sourcils froncés, mais sans inquiétude. Il ne s'en rendait pas vraiment compte, mais il lui était agréable de raisonner positivement. Peut-être y avait-il quelque chose de vrai dans la théorie selon laquelle il n'y avait de satisfaction que dans la lutte. Les minutes présentes s'opposaient radicalement aux heures de désespoir et d'apathie qu'il avait connues la nuit précédente. Désormais, il avait un but. Sans doute y entraînait-il une bonne part d'autosuggestion, mais il en éprouvait une espèce de plaisir qu'il n'avait plus ressenti depuis longtemps.

Donc, de quoi avait-il besoin ? L'ascension était trop difficile pour qu'il l'entreprenne à mains

nues. Étant donné sa petitesse, il lui fallait s'équiper. Très bien. Puisqu'il s'agissait d'escalader un à-pic, il devait se considérer comme un alpiniste. De quoi se servaient les alpinistes ? De souliers cloutés. Impossible de s'en procurer. De piolets. Impossible aussi. De grappins. Imp...

Mais si ! Pourquoi n'irait-il pas chercher une autre épingle, qu'il tâcherait de recourber en un crochet ? En y attachant ensuite un fil suffisamment long, il pourrait la lancer dans les jours des chaises de jardin, l'accrocher, et grimper le long du fil. Voilà qui serait parfait !

Tout excité à cette idée, il arracha une deuxième épingle du bouchon de caoutchouc et préleva quelque six mètres - à ses yeux - de fil. Il jeta épingles et fil hors de la boîte à couture, en sortit en s'aidant du bouchon, traîna ses prises au sommet de la montagne de chiffons et les expédia dehors.

Il s'extirpa du carton, se laissa tomber sur le sol et se dirigea vers le socle de ciment, épingles et fil en remorque. Si en plus, songea-t-il, je pouvais emporter de quoi manger et boire...

Il s'arrêta, jeta un coup d'œil vers le couvercle en carton. Voilà que cela lui revenait. Il restait des miettes de biscuit sur l'éponge ! Il trouverait bien un moyen de les loger dans sa tunique.

Et l'eau ? Son visage afficha une expression de concentration proche de la jubilation. L'éponge elle-même ! Pourquoi n'en arracherait-il pas un petit morceau qu'il tremperait dans l'eau du tuyau d'arrosage et emporterait sur lui ? Sans doute en perdrait-il en route, mais il en resterait toujours assez pour lui permettre de tenir.

Pas question de penser à l'araignée. Ni au fait qu'il n'en avait plus que pour deux jours, quoi qu'il fasse. Il était trop absorbé par les petits triomphes que représentaient tous ces détails résolus et le grand triomphe que représentait son désespoir surmonté pour se laisser de nouveau démoraliser.

Donc : l'épingle droite passée sur son dos, les miettes de biscuit et le morceau d'épongé imbibé d'eau dans sa tunique, l'épingle recourbée pour grimper.

Une demi-heure plus tard, il était prêt. Il se sentait déjà fatigué par les formidables efforts qu'il avait dû déployer pour tordre l'épingle (il en avait enfoncé la pointe sous le bloc de ciment et avait soulevé et tiré au niveau de la tête), arracher un morceau d'épongé, s'approvisionner en eau et en biscuit et transporter le tout au pied de la falaise, mais il était trop content de lui pour s'en soucier. Il était vivant, il agissait. Le suicide n'était plus qu'une lointaine impossibilité. Il se demandait comment il avait seulement pu y songer.

Son excitation retomba, faillit l'abandonner, lorsqu'il leva la tête vers le lointain sommet des fauteuils de jardin appuyés contre les hauteurs himalayennes du mur. Pourrait-il vraiment grimper à de telles altitudes ?

Il abaissa rageusement les yeux. Ne regarde pas ! s'ordonna-t-il. Prendre d'un coup la mesure de tout le trajet à couvrir était une stupidité. Tu l'as divisé en étapes ; c'était la seule façon de procéder. Première étape : le repose-pieds. Deuxième étape : le siège du premier fauteuil. Troisième étape : l'accoudoir du second fauteuil. Quatrième étape...

Pour l'instant il se trouvait au pied de la muraille. Inutile de se préoccuper du reste. Il avait pris la résolution de grimper là-haut ; c'était tout ce qui comptait.

Il se souvint d'un autre moment du passé où il avait fait preuve de décision. Le film s'enclencha dans sa tête au moment où il lançait son grappin et entamait son ascension.

46 centimètres

C'était un jouet de géant, un jouet flamboyant, animé, incroyable. La grande roue, tel un immense engrenage blanc et orange, tournait lentement sur le fond noir du ciel d'octobre. Les cabines rutilantes du Grand looping s'estompaient dans la nuit comme des étoiles filantes. Le manège illuminé faisait

songer à une boîte à musique discordante qui tournait, tournait sans fin, tandis que ses chevaux grimaçants, aux yeux fous, ne cessaient de monter et de descendre, figés dans leur galop. Des autos, des trains et des trams minuscules, pareils à de joyeux insectes, accomplissaient leurs promptes révolutions, débordants d'enfants congestionnés qui criaient et gesticulaient. Les allées n'étaient plus qu'un flot paresseux de marionnettes qui s'agglutinaient comme de la limaille aux aimants des attractions vantées par les bonimenteurs, des confiseries, des baraques où l'on pouvait faire éclater des ballons avec des fléchettes aux plumes rognées, déquiller des bouteilles de lait en bois avec des balles crasseuses et tout éraflées, lancer des pièces de monnaie sur des damiers colorés. L'air palpitait de vociférations diverses tandis que des projecteurs faisaient flotter des rubans livides dans le ciel.

À leur arrivée, une voiture quitta le bord du trottoir et Lou gara la Ford à sa place, serra le frein à main et coupa le moteur.

« Dis, m'man, je peux aller sur le manège ? demanda Beth, tout excitée.

— Oui, ma chérie », fit Lou d'un air distrait en tournant les yeux vers Scott, recroquevillé dans un coin sombre de la banquette arrière, l'éclat de la fête foraine élaboussant sa joue pâle, l'œil pareil à une minuscule baie noire, la bouche réduite à un trait de crayon.

« Surtout, reste dans la voiture, dit-elle.

— Qu'est-ce que je peux faire d'autre ?

— C'est pour ton bien. »

C'était une phrase qui revenait tout le temps sur ses lèvres désormais ; articulée avec une patience désespérée, comme si elle ne trouvait rien de mieux à dire.

« Naturellement.

— Allons-y, m'man ! s'impatienta Beth. On va tout rater !

Très bien. » Lou ouvrit la portière. « Appuie sur le bouton », ajouta-t-elle, et Beth enfonça la tige qui bloquait la portière de son côté avant de rejoindre sa mère.

« Tu ferais peut-être bien de garder les portières bloquées », dit Lou.

Scott ne répondit pas. Ses chaussures de bébé firent un bruit mat en retombant sur la banquette. Lou réussit à sourire.

« On ne sera pas longues », dit-elle, et elle referma la portière. Le regard de Scott resta fixé sur sa silhouette voilée d'ombres tandis qu'elle tournait la clé dans la serrure ; il entendit le déclic du bouton qui s'abaissait.

Lou et Beth traversèrent la rue, Beth tirant vigoureuse ment sur la main de sa mère, et se mêlèrent à la foule des badauds.

Il resta un moment sans bouger, se demandant pourquoi il avait tellement insisté pour venir, alors qu'il savait très bien qu'il ne pourrait pas les accompagner à l'intérieur du champ de foire. La raison était évidente, mais il ne voulait pas se l'avouer. S'il avait hurlé après Lou, c'était pour cacher sa propre honte. Honte de l'avoir obligée à abandonner son travail à l'épicerie du lac, de la contraindre à rester à la maison parce qu'elle n'osait pas engager une autre baby-sitter, tant et si bien qu'elle avait dû écrire à ses parents pour leur emprunter de l'argent. Voilà pourquoi il avait hurlé et insisté pour venir avec elles.

Au bout de quelques minutes, il se mit debout sur la banquette et se rapprocha de la portière. Il attira à lui un oreiller, monta dessus et colla son nez à la vitre froide. Il promena un regard dur, sans joie, sur le champ de foire, cherchant à repérer Lou et Beth ; mais elles avaient été englouties par le lent cheminement de la foule.

Il regarda la grande roue accomplir ses révolutions, les petites nacelles se balancer d'arrière en

avant, avec leurs passagers cramponnés aux barres de sécurité. Ses yeux se portèrent sur le Grand looping. Il regarda les deux bras supportant les cabines passer à toute allure l'un devant l'autre comme les aiguilles d'une pendule prise de folie. Il regarda la ronde endiablée du manège et entendit le bruit de casseroles de sa ritournelle mécanique. C'était un autre monde.

Un jour, il y avait de cela très longtemps, un petit garçon qui s'appelait Scott Carey était lui aussi monté sur la grande roue, en proie à une délicieuse terreur, serrant la barre à s'en faire blanchir les phalanges. Il avait lui aussi fait des tours et des tours dans de petites autos, manœuvrant le volant comme un véritable chauffeur. Il s'était lui aussi - sublime martyr - mis la tête à l'envers dans le Grand looping, sentant les saucisses de Francfort, le pop-corn, la barbe à papa, le soda et la crème glacée se mélanger dans son estomac. Il avait lui aussi flâné parmi ces fabuleuses splendeurs, transporté par cette vie qui, du jour au lendemain, transformait un endroit désert en un festival de merveilles.

Pourquoi devrais-je rester dans la voiture ? La question surgit quelques instants plus tard, agressive, exigeante. Quelle importance si on le voyait ? On le prendrait pour un bébé égaré. Et quand bien même on le reconnaîtrait, la belle affaire ! Pas question de rester dans la voiture, et au diable le reste.

Un seul problème : impossible d'ouvrir la portière. Il s'avéra déjà difficile de rabattre un des sièges avant et de grimper dessus. Et pour ce qui était de soulever les poignées, ses efforts restèrent vains. Il les secoua, de plus en plus furieux, et finit par donner des coups de pied, puis des coups d'épaule dans la garniture grise de la portière.

« Et merde... » marmonna-t-il, et, sur un coup de tête, il abaissa la vitre.

Il resta un moment assis sur l'étroit rebord, tambourinant des pieds contre la portière. Un vent froid lui remontait le long des jambes. Je m'en fiche, j'y vais. Il se retourna brusquement, se laissa glisser par-dessus le rebord et resta suspendu au-dessus du sol. Posément, il lâcha une main pour saisir la poignée extérieure et lâcha l'autre.

« Oups ! » Ses doigts glissèrent sur le chrome et il s'affala sur le sol, heurtant au passage le flanc de la voiture. Une bouffée d'angoisse lui noua les entrailles lorsqu'il s'aperçut qu'il lui serait impossible de remonter dans la Ford ; mais ce ne fut que passager. Il longea la voiture, sauta du trottoir et s'avança dans la rue.

Il eut un mouvement de recul au passage d'une voiture. Deux bons mètres cinquante les séparaient, mais le ronflement du moteur était presque assourdissant. Même le crissement de ses pneus sur la chaussée lui parut démesuré. Dès qu'elle fut passée, il traversa la rue à toute vitesse, sauta sur le trottoir - qui lui arrivait à la hauteur des genoux - et fonça vers un endroit désert derrière une tente. Il longea le mur de toile ténébreux agité par le vent, à l'écoute du vacarme de la fête foraine.

Un homme apparut au coin de la tente et se dirigea vers lui. Scott s'immobilisa et l'autre poursuivit son chemin sans le remarquer. Les gens étaient comme ça. Ils ne regardaient pas à leurs pieds, sûrs de n'y voir que des chiens ou des chats.

Quand l'homme eut atteint le trottoir, Scott se remit en mouvement, baissant la tête pour passer dans les triangles formés par les cordes qui tendaient la toile de tente.

Il s'arrêta devant un rai de lumière pâle qui filtrait au ras du sol. Il abaissa les yeux sur l'entrebâillement de la toile, sentant monter en lui une douce émotion. Instinctivement, il se mit à genoux, puis s'allongea de tout son long sur le sol glacé, souleva le bas de la toile et, après s'être avancé un peu, risqua un œil à l'intérieur.

Il se retrouva en train de contempler l'arrière-train d'un veau à deux têtes. Debout derrière les cordes d'un enclos jonché de foin, l'animal fixait les spectateurs de ses quatre yeux de verre. Il était

naturalisé.

Pour la première fois depuis un mois, un sourire vint éclairer le petit visage renfrogné de Scott. S'il s'était amusé à énumérer tout ce qu'il risquait de voir à l'intérieur de cette tente, c'était vers le bas de la liste qu'il aurait pu, à la rigueur, faire figurer un veau à deux têtes empaillé tourné du mauvais côté.

Son regard fit le tour de la tente. Impossible de voir ce qu'il y avait de l'autre côté de l'allée centrale en raison des curieux qui y étaient massés, mais plus près de lui il vit un chien à six pattes (les deux pattes supplémentaires se réduisant à des moignons atrophiés), une génisse dont la peau ressemblait à celle d'un être humain, une chèvre à trois pattes et quatre cornes, un cheval rose, et un énorme porc qui avait adopté un maigre poulet. Cet assemblage fit vaciller son sourire. Une exposition de monstres, se dit-il. V

Puis son sourire s'effaça à l'idée qui venait de lui traverser l'esprit. Quel remarquable spectacle il ferait, placé, disons, entre le porc qui maternait le poulet et le veau à deux têtes naturalisé. Scott Carey, Homo reductus.

Il réintégra la nuit, se releva et épousseta machinalement sa salopette de velours côtelé et sa veste. Il aurait dû rester dans la voiture ; il avait été stupide de la quitter. Pourtant, il ne put se résoudre à faire demi-tour. Il dépassa la tente et vit des gens qui marchaient, entendit le fracas des bouteilles en bois renversées par les balles, les claquements du stand de tir, les petites explosions des ballons. Et même la sinistre crécelle du manège.

Un homme sortit par la porte de derrière d'une baraque. Il jeta un coup d'œil à Scott, qui continua de marcher pour disparaître promptement derrière la tente suivante.

« Hé ! petit ! » entendit-il appeler.

Il se mit à courir, cherchant une cachette. Une roulotte était garée derrière la tente. Il s'y précipita et s'accroupit derrière une roue chaussée d'un gros pneu, aux aguets.

À une quinzaine de mètres, il vit l'homme apparaître au coin de la tente et, les poings sur les hanches, scruter les alentours. Puis, au bout de quelques secondes, il grogna quelque chose et s'éloigna. Scott se releva, prêt à quitter l'ombre de la roulotte, puis s'immobilisa. Quelqu'un chantait au-dessus de sa tête.

Scott tendit une oreille attentive. « Si je t'aimais, chantait la voix, sans me lasser, oui, j'essaierais de te le dire... » Il sortit de sous la roulotte et leva les yeux vers les rideaux blancs de la fenêtre éclairée. Il entendait toujours le chant, doux et lointain. Il contempla la fenêtre, en proie à une étrange nervosité.

Les hurlements joyeux d'une passagère du Grand looping l'arrachèrent à sa rêverie. Il commença à s'éloigner de la roulotte, s'arrêta, revint sur ses pas. Immobile, il attendit la fin de la chanson. Puis il fit lentement le tour de la roulotte, s'attardant sur une fenêtre, sur l'autre, se demandant pourquoi il se sentait tellement attiré par cette voix.

Enfin, il prit pleinement conscience des marches qui conduisaient à la porte vitrée et sauta comme malgré lui sur la première.

Elle avait juste la bonne taille.

Son cœur s'emballa, sa main se crispa sur la rampe - une rampe qui lui arrivait à la ceinture. Sa respiration se fit tremblante dans sa petite poitrine. Non, ce n'était pas possible !

Il gravit lentement les marches presque jusqu'au seuil de la porte - une porte à peine plus grande que lui. Il ne put, dans l'obscurité, déchiffrer les mots peints juste au-dessous de la vitre. Il sentit d'étranges picotements lui électriser la peau. Ce fut plus fort que lui ; il gravit les deux dernières marches et s'arrêta devant la porte.

Il en eut la respiration coupée. C'était là son monde, un monde à sa mesure - des chaises et un divan sur lesquels il pouvait s'asseoir sans s'y sentir englouti ; des tables auprès desquelles il pouvait se tenir, dont il pouvait atteindre la surface, au lieu d'avoir à passer dessous ; des lampadaires qu'il pouvait allumer et éteindre sans avoir à lever vainement la tête vers leur cime, comme si c'étaient des arbres.

Elle entra dans la petite pièce et le vit debout sur le seuil.

Scott sentit son ventre se serrer. Les jambes molles, il fixa un regard ébahi sur la femme, une exclamation d'incrédulité coincée dans la gorge.

Elle aussi était comme clouée au sol, une main sur la joue, les yeux écarquillés de stupéfaction. Le temps semblait s'être volatilisé. Je rêve, s'obstina à penser Scott. Décidément, je rêve.

Puis, lentement, avec raideur, la femme s'avança vers la porte.

Il eut un mouvement de recul, faillit tomber de la marche. Ses bras battirent l'air à la recherche de la rampe et, d'un vigoureux rétablissement, il se remit debout au moment où la femme ouvrait la porte.

« Qui êtes-vous ? » murmura-t-elle d'une voix effrayée.

Il ne pouvait détacher son regard du gracieux petit visage, du nez et des lèvres de poupée, des iris pareils à des perles vert pâle, des oreilles qui, tels des pétales de rose fanés, se voyaient à peine à travers les cheveux d'or filé.

« S'il vous plaît », reprit-elle, de minuscules mains d'albâtre serrant le haut de son peignoir.

« Je m'appelle Scott Carey, dit-il enfin d'une voix étranglée par l'émotion.

— Scott Carey ? » Ce nom lui était manifestement inconnu. « Êtes-vous... » Sa voix se fit hésitante. « Êtes-vous... comme moi ? »

Scott n'était plus qu'un frisson. « Oui, dit-il. Oui. »

« Oh. » Un souffle plutôt qu'une exclamation.

Ils se regardèrent longuement.

« Je... vous ai entendue chanter, dit-il.

— Oui, je... » Un sourire nerveux fit tressaillir ses lèvres pâles. « Je vous en prie. Voulez-vous... entrer ? »

Il n'hésita pas une seconde. Il avait l'impression de l'avoir toujours connue et de la retrouver après un long voyage. En franchissant le seuil de la roulotte, il lut ce qui était écrit sur la porte : Mme Tom Pouce. Puis il se mit à la regarder avec une étrange et sombre avidité.

Elle referma la porte et se tourna vers lui.

« Je... vous m'avez surprise », dit-elle. Elle secoua la tête et serra de nouveau le haut de son peignoir jaune. « C'est tellement inattendu.

— Je sais. » Il se mordit la lèvre inférieure. « Je suis l'homme qui rétrécit », lâcha-t-il brusquement, voulant qu'elle sache qui il était vraiment.

Elle resta un long moment silencieuse. Puis elle fit : « Oh », sans qu'il puisse savoir si ce qu'il avait perçu dans sa voix était de la déception, de la pitié ou de l'indifférence. Leurs regards étaient toujours soudés l'un à l'autre.

« Je m'appelle Clarice », dit-elle.

Leurs petites mains se joignirent et ne se lâchèrent pas. Scott avait du mal à respirer ; l'air ne circulait que par à-coups dans ses poumons.

« Que faites-vous ici ? » demanda-t-elle en retirant sa main.

Il déglutit péniblement. « Je... suis venu... » Ce fut tout ce qu'il trouva à dire. Il continuait de fixer sur elle un regard ébahi, incrédule. Puis il remarqua la rougeur qui lui montait aux joues et chercha à se calmer en inspirant à fond. « Je... je suis vraiment désolé, dit-il. C'est simplement que je n'ai... »

Geste d'impuissance. « ... n'ai jamais vu quelqu'un comme moi. C'est... » Il secoua la tête à petits coups saccadés. « Je ne peux pas vous dire ce que c'est.

— Je sais, je sais », répondit-elle très vite, en lui adressant un regard plein de sympathie. « Quand... » Elle s'éclaircit la gorge. « Quand je vous ai vu à la porte, je ne savais que penser. » Petit rire hésitant. « J'ai cru que j'étais en train de perdre la tête.

— Vous êtes seule ? » demanda-t-il brusquement.

Elle le regarda sans comprendre. « Seule ?

— Je veux dire... votre nom. Sur la porte... » Il ne se rendait même pas compte qu'il lui avait fait peur.

Son visage se détendit, reprit sa douceur naturelle. Elle eut un sourire triste. « Oh, ce n'est qu'un surnom. » Elle haussa ses petites épaules rondes. « C'est comme ça qu'on m'appelle.

— Ah. » Il opina. « Je vois. » Il essayait toujours d'avaler la boule dure, sèche, qui lui obstruait la gorge. La tête lui tournait. Il avait des picotements dans les doigts, le genre de picotements que l'on ressent quand la chaleur revient dans des membres gelés. « Je vois », répéta-t-il.

Ils continuaient de se regarder comme s'ils n'en croyaient toujours pas leurs yeux.

« Vous avez sans doute entendu parler de moi, dit-il.

— Oui. Je suis désolée que... »

Il secoua la tête. « C'est sans importance. » Un frisson lui descendit le long du dos. « C'est si bon de... » Immobile, il explorait ses yeux pleins de douceur. « Clarice, mur-mura-t-il. Si bon de... » Ses mains tressaillirent, mais il réprima son désir de la toucher. « C'a été une telle surprise pour moi de voir ce... cette pièce, se hâta-t-il d'enchaîner. Je suis tellement habitué à... » Il haussa maladroitement les épaules. «... aux choses trop grandes Quand j'ai vu ces marches...

— Je suis heureuse que vous les ayez montées.

— Moi aussi. »

Le regard de Clarice s'abaissa pour se relever aussitôt, comme si elle craignait qu'il disparaisse si elle détournait trop longtemps les yeux.

« C'est tout à fait par hasard que je suis ici, dit-elle. D'habitude, je ne travaille pas hors saison. Mais le propriétaire du champ de foire est un vieil ami et ses affaires ne vont pas très bien en ce moment. Alors... bref, je suis contente d'être ici. »

Ils continuèrent de se regarder.

« Vous devez vous sentir seule, dit-il.

— Oui, répondit-elle doucement. Ça arrive. »

Un ange passa. Elle eut un sourire nerveux.

« Si j'étais resté chez moi, reprit Scott, je ne vous aurais pas rencontrée.

— C'est vrai. »

Un nouveau frisson lui remonta le long des bras. « Clarice, dit-il.

— Oui?

— C'est un joli nom. » Il était tiraillé par le désir jusqu'à en trembler.

« Merci... Scott. »

Il se mordit les lèvres. « Clarice, je voudrais... »

Elle le regarda un long moment. Puis, sans un mot, elle s'approcha de lui, tout près, et appuya sa joue contre la sienne. Elle ne fit pas un geste lorsqu'il l'entoura de ses bras.

« Oh, murmura-t-il. Oh, mon Dieu. Vous... »

Elle laissa échapper un sanglot et se serra soudain contre lui, ses petites mains lui agrippant le dos. Ils restèrent soudés l'un à l'autre dans le silence de la pièce, joue contre joue, mêlant leurs

larmes.

« Mon pauvre chéri, dit-elle tout bas. Mon pauvre, pauvre chéri. »

Il renversa la tête en arrière et la regarda dans les yeux.

« Si vous saviez, dit-il d'une voix entrecoupée. Si vous...

— Je sais, dit-elle en lui caressant la joue d'une main tremblante.

— Oui. Bien sûr. »

Il se pencha et sentit les lèvres tièdes de Clarice changer sous les siennes, passer d'une molle acceptation à une brutale exigence.

Il la serra dans ses bras. « Oh, mon Dieu, être à nouveau un homme, souffla-t-il. Simplement être à nouveau un homme. Te tenir comme ça.

— Oui. Serre-moi fort. Ça fait si longtemps. »

Au bout de quelques minutes, Clarice l'entraîna vers le divan, où ils s'assirent sans cesser de se tenir les mains, de se regarder.

« C'est étrange, dit-elle. Je me sens si proche de toi. Et pourtant, tu étais pour moi un parfait inconnu jusqu'à ce soir.

— C'est parce que nous sommes pareils. Parce que nous □ partageons cette pitié que sont nos vies.

— Pitié ? » murmura-t-elle.

Les yeux de Scott quittèrent ses chaussures. « Mes pieds touchent le plancher, s'étonna-t-il avec un petit rire plein de mélancolie. Ça n'a l'air de rien, mais c'est la première fois depuis bien longtemps que mes pieds touchent le sol quand je suis assis. Sais-tu... » Il lui pressa la main. « Bien sûr que tu le sais.

— Tu as parlé de pitié. »

Il lut de l'inquiétude sur son visage. « N'est-ce pas le mot juste ? Ne sommes-nous pas dignes de pitié ?

— Je ne... » Ses yeux s'emplirent de chagrin. « Je ne me suis jamais considérée comme digne de pitié.

— Excuse-moi. Je suis vraiment désolé. Je ne voulais pas... » Il avait l'air tout penaud. « C'est simplement que je suis devenu si amer. La solitude, Clarice. La solitude la plus totale. En dessous d'une certaine taille, je me suis retrouvé complètement seul. C'est pour cela que je me sens tellement... tellement attiré vers toi. Pour cela que...

— Scott ! »

Ils se serrèrent l'un contre l'autre. Scott sentit le cœur de Clarice cogner contre sa poitrine comme un petit poing.

« Oui, tu as connu la solitude, dit-elle. Une terrible solitude. Moi, j'ai fréquenté des gens comme moi - comme nous. J'ai même été mariée. » Sa voix se réduisit à un murmure. « J'ai failli avoir un enfant.

— Oh, je...

— Non, non, ne dis rien, le supplia-t-elle C'a été plus □ facile pour moi. Je suis comme ça de naissance. J'ai eu □ le temps de m'adapter. »

Scott inspira spasmodiquement. Il dit - ou plutôt ne put s'empêcher de dire : « Un jour, même toi, tu seras une géante par rapport à moi.

— Mon pauvre chéri. » Elle attira le visage de Scott □ contre sa poitrine tout en continuant de lui caresser les □ cheveux. « Quel martyre pour toi. Voir ta femme et ta fille □ grandir un peu plus chaque jour... s'éloigner de toi. »

Clarice dégageait une douce odeur de propreté. Il se gorgea de son parfum, essayant de tout

oublier en dehors de sa présence et de sa voix apaisante, du bonheur que lui apportait chaque instant.

« Comment es-tu arrivé ici ? » lui demanda-t-elle. Et il le lui dit. « Oh, fit-elle. Est-ce qu'elle ne va pas s'inquiéter si... »

Un murmure suppliant lui coupa la parole : « Ne me chasse pas. »

Elle l'attira, plus protectrice que jamais, contre le moelleux renflement de sa poitrine. « Non, non, s'empessa-t-elle de dire. Non, reste aussi longtemps que... »

Elle s'interrompit. Il l'entendit déglutir et demanda : « Qu'est-ce qu'il y a ? »

Elle hésita avant de répondre. « C'est simplement que je dois retourner faire mon numéro dans... »

Elle se contorsionna légèrement pour regarder la pendule. «... dix minutes.

— Non ! » Il s'accrocha désespérément à elle.

La respiration de Clarice se fit plus précipitée. « Si seulement tu pouvais rester avec moi quelque temps. Rien qu'un peu de temps. »

Il ne sut quoi répondre. Il se redressa et regarda son visage tendu. Sa respiration se fit tremblante.

« C'est impossible, dit-il. Elle va attendre. Elle va... »

Ses mains s'agitèrent fiévreusement sur ses genoux, s'immobilisèrent de nouveau. « Ça ne sert à rien. »

Clarice se pencha en avant et prit doucement le visage de Scott entre ses mains. Posa ses lèvres sur les siennes. Il lui caressa les bras, les mains tremblantes, le bout de ses doigts s'accrochant légèrement à la soie de son peignoir. Ces bras qui se glissaient maintenant autour de son cou.

« Est-ce qu'elle s'inquiéterait vraiment beaucoup si... » commença-t-elle, s'interrompant pour lui déposer un baiser sur la joue. Il était toujours incapable de répondre. Elle s'écarta de lui et il contempla son visage empourpré. Clarice baissa les yeux.

« Non, je t'en prie, dit-elle, ne va pas croire que je sois une... une de ces affreuses personnes. J'ai toujours vécu... honnêtement. C'est simplement que... » D'un geste nerveux, elle serra les pans de son peignoir sur ses genoux et les lissa. « Pour reprendre tes mots, je me sens tellement attirée vers toi. Après tout, ce n'est pas comme si nous étions deux êtres pareils à tous les autres. Nous sommes... nous ne sommes que deux à être ainsi. Impossible d'en trouver un troisième sur des centaines de kilomètres à la ronde. Non, ce n'est vraiment pas comme si... »

Elle se tut brusquement ; des pas pesants résonnaient sur les marches de la roulotte. Un coup à la porte, et une voix grave lança : « Dans dix minutes, Clar ! »

Les pas s'éloignèrent sans qu'elle ait eu le temps de répondre. Encore toute frémissante, elle garda les yeux fixés sur la porte. Enfin elle se tourna vers Scott. « Oui, elle s'inquiéterait », dit-elle.

Les mains de Scott se crispèrent sur les bras de Clarice, son visage se durcit.

« Je vais lui parler, dit-il. Je ne veux pas te quitter. Je ne veux pas. »

Elle se jeta contre lui, son souffle lui embrasant la joue.

« Oui, parle-lui, parle-lui, le supplia-t-elle. Je ne veux pas qu'elle souffre, je ne veux pas qu'elle s'inquiète, mais parle-lui. Dis-lui ce qu'il en est, ce que nous éprouvons. Elle ne peut pas refuser. Pas quand... »

Elle s'écarta de Scott et se mit debout, haletante. Ses doigts tremblants coururent le long de sa poitrine, défaisant les boutons du peignoir, qui glissa de ses épaules ivoirines jusqu'au creux de ses bras repliés. Elle portait de pâles dessous moulants.

« Parle-lui ! » répéta-t-elle, presque avec colère. Puis elle se retourna et se précipita dans l'autre pièce.

Scott se leva, les yeux fixés sur la porte laissée entrouverte. Il entendit le bruissement rapide du tissu pendant qu'elle s'habillait pour son numéro. Il ne sortit de son immobilité que lorsqu'elle

reparut.

Elle gardait ses distances. Son visage avait repris sa pâleur.

« J'ai été malhonnête, dit-elle. D'une totale malhonnêteté envers vous. » Elle baissa les yeux. « Je n'aurais jamais dû faire ce que j'ai fait. Je...

— Mais tu vas attendre », la coupa-t-il. Il lui saisit la main et la serra jusqu'à ce qu'elle grimace. « Clarice, tu vas m'attendre. »

Tout d'abord, elle refusa de le regarder. Puis elle releva brusquement la tête et planta des yeux brûlants dans les siens. « Je t'attendrai », dit-elle.

Il écouta le léger claquement de ses hauts talons sur les marches. Puis il fit le tour de la petite pièce, examinant le mobilier, le touchant parfois.

Finalement, il passa dans l'autre pièce et, après un instant d'hésitation, s'assit sur le lit de Clarice et prit dans ses mains le peignoir de soie jaune qu'elle venait de quitter. Il était doux et fuyant entre ses doigts, encore plein de l'odeur de Clarice.

Soudain, Scott enfouit son visage dans ses plis pour se gorger de son parfum. Pourquoi demander quoi que ce soit ? Il n'y avait plus rien entre Lou et lui ; plus rien. Pourquoi ne pas se contenter de rester avec Clarice ? Lou n'en ferait pas une affaire. Elle serait même contente d'être débarrassée de lui. Elle...

... serait inquiète, se sentirait responsable.

Avec un soupir accablé, il reposa le peignoir et se hissa sur ses pieds. Traversa la roulotte, ouvrit la porte, descendit les marches, s'enfonça dans le froid linceul de la nuit. Je vais lui parler, se répétait-il. Je vais tout lui dire et revenir.

Mais quand il atteignit le trottoir et vit Lou immobile près de la voiture, un lourd désespoir s'abattit sur lui. Comment lui expliquer ? Il hésita ; puis, au moment où une bande d'adolescents quittait le champ de foire, il s'élança dans la rue.

« Hé ! Ce n'est pas un nain, là ? s'écria un des gamins.

— Scott ! »

Lou courut vers lui et, sans un mot de plus, le souleva dans ses bras avec une expression où la colère le disputait à l'inquiétude. Elle retourna à la voiture et ouvrit la portière de sa main libre.

« Où étais-tu ? demanda-t-elle.

— En balade. » Non ! lui hurla une voix intérieure. Dis-□lui, parle-lui ! L'espace d'un instant, il revit Clarice, le haut□de son peignoir rabattu, lui disant la même chose. Parle-□lui !

« Tu aurais pu penser au mauvais sang que j'allais me faire en ne te retrouvant pas dans la voiture », dit Lou en rabattant le siège avant pour qu'il puisse monter à l'arrière.

Il ne bougea pas.

« Eh bien, monte ! »

Il prit brièvement sa respiration. « Non.

— Quoi ? »

Il déglutit. « Je ne pars pas. » Il s'efforça d'oublier le regard curieux dont Beth l'enveloppait. « Qu'est-ce que tu racontes ? demanda Lou.

— Je... » Il jeta un coup d'œil en direction de Beth, puis revint à Lou. « Je voudrais te parler.

— Ça ne peut pas attendre qu'on soit rentrés ? Il faut mettre Beth au lit.

— Non, ça ne peut pas attendre. » Il avait envie de hurler de rage. Comme d'habitude quand il avait le sentiment d'être nul, grotesque - d'être un monstre. Il aurait dû se douter que cela reviendrait dès l'instant où il aurait quitté Clarice.

« Vraiment, je ne vois pas...

— Alors laisse-moi ici ! » Voilà qu'il se remettait à hurler. Fini la force et la détermination. Il n'était plus qu'une marionnette sans fils qui s'agitait de façon désordonnée.

« Mais enfin, qu'est-ce qui te prend ? » demanda Lou avec colère.

Un sanglot l'étrangla. Il le refoula et, faisant brusquement demi-tour, s'engagea sur la chaussée. « Scott ! »

Une explosion discordante de sons et de visions : le grondement d'une voiture, un éblouissement de phares, le claquement précipité des talons de Lou, ses doigts qui lui meurtrissait soudain la chair, l'impression que sa tête se décollait de ses épaules quand elle le tira en arrière pour le ramener derrière la Ford, le crissement de pneus de l'autre voiture au moment où elle franchissait la ligne médiane avant de réintégrer sa voie.

« Pour l'amour de Dieu ! s'écria Lou dans tous ses états. Tu es devenu fou ?

— Si seulement j'avais pu me faire écraser ! » Angoisse, fureur, espoirs brisés, tout se déversa dans sa voix.

« Scott ! » Elle s'accroupit de façon à pouvoir lui parler. « Scott, qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien. » Puis, presque aussitôt : « Je veux rester. Je vais rester.

— Rester où, Scott ? »

Il déglutit brièvement, rageusement. Pourquoi fallait-il qu'il se sente idiot, dérisoirement idiot ? Son projet lui paraissait absolument vital quelques instants plus tôt ; et voilà qu'il devenait absurde, minable.

« Rester où, Scott ? » répéta Lou avec une patience qui rendait les armes.

Il leva vers elle un visage buté, laissant sortir les mots d'eux-mêmes. « Je veux rester avec... elle.

— Avec... » Elle le regarda fixement et il baissa les yeux sur une cuisse qui lui parut énorme dans le pantalon qui la moulait. Il serra les dents à s'en faire mal à la mâchoire.

« Il y a une femme », dit-il, les yeux toujours baissés.

Silence. Il redressa la tête et, un lointain lampadaire aidant, vit le feu qui brûlait dans les yeux de Lou.

« Tu veux dire cette naine qui se donne en spectacle ? »

Il frissonna. Le ton de Lou, le son même de sa voix transformait son désir en quelque chose de vil. Il se pinça la lèvre supérieure. « C'est une femme pleine de bonté et de compréhension, dit-il. Je veux rester quelque temps avec elle.

— Tu veux dire passer la nuit. »

Il renversa la tête en arrière. « Bon sang ! comment peux-tu... ! » Ses yeux jetaient des éclairs. « À t'entendre, ça a l'air tellement... »

Il se maîtrisa et, contemplant les chaussures de Lou, reprit aussi distinctement que possible : « Je vais rester avec elle. Si tu préfères ne pas revenir me chercher, ça ne fait rien. Je me débrouillerai.

— Oh, arrête ton...

— Ce ne sont pas que des mots, Lou. Je te jure que ce ne sont pas que des mots. »

Comme elle ne répondait pas, il leva les yeux et la vit qui le regardait. Il n'aurait su dire ce que signifiait l'expression de son visage.

« Tu ne sais pas, tu ne sais plus, tout simplement, poursuivit-il. Tu crois que c'est quelque chose de... dégoûtant, quelque chose d'animal. Mais tu te trompes. C'est plus... beaucoup plus que cela. Tu ne comprends pas ? Nous ne sommes plus pareils, toi et moi. Nous sommes séparés. Mais toi, tu peux avoir de la compagnie quand tu veux. Moi, non. Nous n'en avons jamais parlé, mais j'espère bien que tu te remarieras quand tout sera fini... comme ça doit finir.

« Il ne me reste plus rien, Lou, comprends-tu ? Rien. Tout ce qui m'attend, c'est la disparition dans

le néant. À continuer comme ça, jour après jour, à me retrouver de plus en plus petit... et de plus en plus seul. Il n'y a personne au monde qui puisse me comprendre à présent. Même cette femme sera un jour... au-delà de ma portée. Mais maintenant - pour l'instant, Lou - elle est une compagnie et... et une source d'affection et d'amour. Parfaitement, d'amour ! Je n'y peux rien, c'est comme ça. Je suis peut-être un monstre, mais je continue d'avoir besoin d'amour, besoin de... » Il reprit brièvement sa respiration. « Une nuit. C'est tout ce que je demande. Une nuit. Si tu étais à ma place et avais la chance de connaître une nuit de paix, je te dirais de la saisir. Oui, c'est ce que je te dirais. »

Il baissa les yeux.

« Elle a une roulotte, reprit-il. Avec des chaises sur lesquelles je peux m'asseoir. Des meubles à ma taille. »

Puis, relevant un peu la tête : « M'asseoir sur une chaise comme si j'étais un homme et non... » Il poussa un soupir. « Rien que cela, Lou, rien que cela. »

Il finit par la regarder en face, mais ce ne fut qu'au passage d'une voiture, quand les phares balayèrent le visage de Lou, qu'il s'aperçut qu'elle pleurait.

« Lou ! »

Elle était incapable de parler. Elle se mordait le poing, secouée de sanglots silencieux. Elle s'efforça de les retenir, puis respira à fond et essuya ses larmes tandis que Scott attendait sa réponse, les yeux toujours fixés sur elle en dépit de l'ankylose qu'il ressentait dans les muscles du cou.

« Très bien, Scott, dit-elle enfin. Ce serait stupide et... et cruel de ma part de te retenir. Tu as raison. Je ne peux rien y faire. »

Elle reprit péniblement son souffle. « Je reviendrai demain matin », lâcha-t-elle brusquement, et elle se précipita vers la voiture.

Scott resta debout dans la nuit balayée par le vent jusqu'à ce que les feux arrière soient hors de vue. Puis il traversa la rue en courant. Il se sentait mal en point, lamentable. Il n'aurait pas dû faire cela. À présent, ce n'était plus la même chose.

Mais quand il vit à nouveau la roulotte, la fenêtre éclairée, le petit escalier si facile à monter, tout lui fut rendu. C'était comme pénétrer dans un nouveau monde en laissant tous ses chagrins dans l'ancien.

« Clarice », murmura-t-il.

Et il courut vers elle.

13.

Il était assis sur une des lattes qui formaient le siège du premier fauteuil de jardin. Le dos appuyé contre un montant d'accoudoir de l'épaisseur d'un arbre, il mâchait un morceau de biscuit. Il avait pas touché à l'éponge, sinon pour en extraire quelques gouttes à mi-chemin de la première étape de son escalade. À côté de lui reposaient le rouleau de fil, l'épingle qui y était attachée et l'autre épingle, celle dont il s'était fait une lance.

Sa fatigue se dissipait peu à peu, ses muscles se détendaient. Lentement, il se pencha en avant et se massa le genou. Il était de nouveau un peu enflé. Il se l'était cogné contre le pied du fauteuil au cours de son ascension. Une grimace lui étira les lèvres. Il se prit à espérer que ce ne serait pas trop grave.

La cave était silencieuse. Il y avait plus d'une heure que le brûleur de la chaudière n'avait pas fait entendre son grondement. Il devait faire bon dehors, se dit-il. Son regard se porta au loin, sur le soupirail qui se trouvait au-dessus de la cuve à mazout, pareil à un grand carré de lumière tremblotante. Il ferma les yeux, se demandant pourquoi Beth ne jouait pas dans le jardin. La pompe à eau non plus ne s'était pas déclenchée depuis un bon moment. Lou et Beth avaient sans doute dû s'absenter. Où pouvaient-elles bien être ?

Averti par le malaise qui s'installait dans sa poitrine, il ferma son esprit à toute pensée de soleil et de plein air, de femme et enfant. Tout cela ne faisait plus partie de sa vie, et seul un homme ayant perdu la raison se serait appesanti sur de telles chimères.

Car il était toujours un homme. Un homme de sept millimètres, mais un homme.

Il se rappela la nuit qu'il avait passée avec Clarice. Là aussi, il lui était apparu qu'il était toujours un homme...

« Tu n'as rien de pitoyable, lui avait-elle murmuré. Tu es un homme. » Et ses doigts s'étaient crispés sur la poitrine de Scott. Cela avait entraîné chez lui un changement décisif. Presque toute la nuit, allongé auprès d'elle, sentant contre son épaule la douce chaleur du souffle de Clarice, il était resté éveillé, à songer à ce qu'elle lui avait dit.

C'était vrai : il était toujours un homme. À vivre sous le poids dégradant de sa détresse, il l'avait oublié. À constater son insuffisance en tant qu'époux, il l'avait oublié. À considérer son existence et l'échec qu'elle représentait, il l'avait oublié. L'influence de son rapetissement physique sur celui de ses pensées le lui avait fait oublier. Nul besoin d'introspection. Il lui suffisait de se regarder dans un miroir pour qu'il en soit ainsi.

Et pourtant il n'en était pas ainsi. L'idée qu'un homme se faisait de lui-même était, en fin de compte, toute relative. Là, il se trouvait dans un lit à sa taille, une femme dans ses bras. Et il en allait tout autrement. De nouveau, il y voyait clair.

Il voyait que sa taille n'avait rien changé d'essentiel ; son intelligence était toujours là, il restait un individu.

Le matin venu, allongé avec elle dans le lit tiède, des rais de lumière leur barrant les jambes comme des coulées de beurre, il lui avait confié ses pensées et le nouveau tour qu'elles avaient pris.

« J'abandonne la lutte. Non, je ne veux pas dire par là que je capitule, s'était-il empressé d'ajouter devant l'expression de Clarice. Simplement, je renonce à lutter contre l'inévitable. Je sais que je suis

incurable. Je le reconnais, ce qui est déjà une victoire. Jusqu'ici, je ne l'avais jamais vraiment admis. J'avais tellement peur de le découvrir qu'à un moment, j'ai même fui les médecins. J'ai dit que c'était une question d'argent, mais ce n'était pas vrai ; je le sais à présent. C'était parce que j'avais peur de savoir. »

Il regardait au plafond, sentant la petite main de Clarice posée sur sa poitrine, ses yeux fixés sur lui.

« Désormais j'accepte ma condition. Je ne vais pas continuer à maudire le sort. Je ne vais pas sombrer dans la haine. » Il s'était brusquement retourné vers elle. « Tu sais ce que je vais faire ? » Il y avait presque de l'enthousiasme dans sa voix.

« Quoi donc, mon chéri ? »

Il avait eu un sourire quasi infantin. « Je vais coucher tout ça par écrit. Je vais m'accompagner aussi loin que possible. Je vais raconter tout ce qui m'est arrivé et tout ce qui m'attend. C'est là quelque chose de rare ; je vais considérer ce que je vis comme quelque chose de rare - comme une aventure pleine d'intérêt plutôt qu'une malédiction. Je vais analyser mon expérience, la disséquer, voir ce qu'il y a à en tirer. Je vais vivre avec ça et en sortir vainqueur. Et je n'aurai plus peur. Je n'aurai plus peur. »

Il acheva le morceau de biscuit et rouvrit les yeux. Puis il tira le fragment d'épongé de sa tunique et fit tomber quelques gouttes d'eau dans sa bouche. Elle était tiède et saumâtre, mais sa gorge sèche l'apprécia. Il rangea l'éponge. Il n'était pas au bout de son escalade.

Il examina l'épingle-grappin. Sa courbure s'était un peu évasée sous l'effet des tractions. Il en caressa le lisse arrondi. Bah, il trouverait bien un moyen d'en réduire l'angle si cela s'avérait nécessaire.

Il crut entendre un léger bruit au-dessus de lui et renversa brusquement la tête en arrière.

Fausse alerte. Mais son cœur n'en continua pas moins de battre à un rythme accéléré. C'était un sinistre rappel de ce qui l'attendait là-haut.

Il frissonna et un sourire sans gaîté se dessina sur ses lèvres. Je n'aurai plus peur. Ses propres mots se moquaient de lui. Si j'avais su, songea-t-il. S'il avait su quels moments de terreur absolue il lui restait encore à connaître, il ne serait arrivé à rien. Seule l'ignorance de ce qui l'attendait lui avait permis de tenir la promesse qu'il s'était faite.

Car il l'avait bel et bien tenue. Sans en parler à Lou, il était descendu chaque jour à la cave avec un de ces gros crayons courts et un cahier d'écolier bien épais. Et là, assis dans la fraîcheur humide, il écrivait jusqu'à en avoir mal au poignet.

Alors, il se massait le poignet et la main, s'acharnant à y faire revenir quelque force pour pouvoir continuer. Car de plus en plus, telle une centrale électrique devenue incontrôlable, son esprit ne cessait de l'alimenter en souvenirs et pensées. S'il ne les couchait pas aussitôt sur le papier, ils risquaient de s'envoler et d'être perdus à jamais. Il avait fait preuve d'une telle ténacité qu'en quelques semaines, il avait mis à jour sa biographie d'homme condamné à rétrécir. Puis il avait entrepris de la dactylographier, frappant lentement et laborieusement sur les touches pendant que les jours filaient. À ce stade, il ne lui avait plus été possible de cacher son secret à Lou. Il avait fallu louer une machine à écrire. D'abord, il avait pensé dire à Lou qu'il avait envie d'en avoir une pour se distraire. Mais le prix de la location était élevé, et ils n'avaient pas assez d'argent pour en consacrer une partie à la satisfaction d'une simple lubie. Il lui avait donc tout dit. Lou ne s'était pas montrée très enthousiaste, mais elle lui avait procuré machine et papier.

Quand il avait écrit à des magazines et des éditeurs, elle n'avait rien dit, mais il avait deviné chez elle un début d'intérêt.

Et quand, presque immédiatement, il avait reçu un flot de propositions alléchantes, elle avait dû admettre qu'en dépit de tout, il était en train de lui assurer cette sécurité matérielle qu'elle n'espérait plus.

Enfin, il y avait eu ce glorieux après-midi où il avait reçu un premier chèque pour son manuscrit, accompagné d'une lettre de félicitations. Assise avec lui dans le salon, Lou lui avait demandé pardon de s'être repliée sur elle-même. Elle n'avait cherché qu'à le protéger, lui avait-elle expliqué, mais cela n'enlevait rien à ses regrets. Elle lui avait dit combien elle était fière de lui et, prenant sa petite main, avait ajouté : « Tu es toujours l'homme que j'ai épousé, Scott. »

Il se releva. Au diable le passé. Il fallait se remettre en route ; il avait encore un long chemin à faire.

Il ramassa l'épingle-lance et la jeta de nouveau sur son dos. Son genou enflammé se ressentit de ce surplus de poids, lui arrachant une grimace. N'y pense pas, se dit-il. Les dents serrées, il se pencha pour ramasser l'épingle-grappin. Puis il regarda autour de lui.

D'où il était, il lui faudrait grimper sur une quinzaine de mètres pour atteindre le bras du fauteuil. Un seul ennui : il ne voyait aucune prise possible pour son grappin. Il allait devoir procéder comme précédemment ; monter par l'arrière du fauteuil.

Le repose-pieds, rentré sous le siège, formait, parallèlement à celui-ci, une pente qui touchait presque le sol. Il n'avait eu qu'à lancer le grappin sur une courte distance pour l'accrocher à une des lattes inférieures. Dès lors, l'ascension du repose-pieds ne s'était pas avérée plus difficile que la remontée d'un plan incliné moyennement raide, le grappin intervenant pour le franchissement des vides entre les lattes. La seule partie difficile avait été l'ascension verticale jusqu'au siège où il se trouvait à présent. Rien à faire : pour monter plus haut, il allait devoir redescendre sur une courte distance.

Il s'engagea sur la pente qui conduisait au dossier du fauteuil. Les espaces séparant les lattes étaient un peu plus larges que sur le repose-pieds, mais l'un dans l'autre, le trajet n'avait rien de très compliqué.

Lorsqu'il atteignit le premier espace, il ramena le fil et en fit un rouleau qu'il jeta sur la latte suivante. Il y atterrit pesamment, accompagné par le bruit métallique du crochet au moment où il heurtait le bois.

Le coup de tonnerre de la chaudière le prit par surprise. Il vacilla sous le choc, grimaçant, et plaqua aussitôt ses paumes sur ses oreilles. Tremblant, les yeux presque fermés, il avait l'impression que la monstrueuse vibration se propageait jusque dans ses os.

Quand elle cessa enfin, il resta un long moment avachi, le regard fixe. Puis il secoua la tête, prit son élan et sauta par-dessus l'intervalle entre les lattes.

Ce ne fut pas aussi facile qu'il l'avait imaginé. Il ne parvint de l'autre côté que de justesse, et suffoqua de douleur en se recevant brutalement sur la jambe au genou enflé. Il s'empessa de s'asseoir, le visage décomposé.

«Bon sang», marmonna-t-il. Il ferait bien de ne pas renouveler l'expérience.

Au bout d'un moment, il se releva et traversa clopin-clopant la large latte, traînant le fil derrière lui.

Au bord de l'espace suivant, il lança sa « corde » de l'autre côté et prit la précaution de se

débarrasser de la « lance » qu'il portait en bandoulière. Il la jetterait aussi de l'autre côté ; cela l'allégerait d'autant. Et il veillerait à atterrir sur sa bonne jambe.

L'épingle-lance alla se fiche dans le bois orange, puis bascula, s'arrachant sous son propre poids de son point de fixation. Scott était en train de reculer pour prendre son élan quand il la vit qui se mettait à rouler sur la pente.

Elle allait tomber dans l'espace suivant !

Sans réfléchir, il courut jusqu'au bord de la latte, sauta, et atterrit de nouveau sur la mauvaise jambe. Son visage se transforma en un masque de supplicié, mais il ne pouvait s'arrêter ; l'épingle gagnait de la vitesse et se dirigeait droit vers le vide. Il se lança à sa poursuite, ses sandales désormais trop lâches claquant sur le bois. Il en perdit une et, en glissant, son pied nu emporta une écharde. Il continua de courir, s'efforçant de rattraper l'épingle.

Il plongea comme un fou au moment où elle basculait. Explosion de douleur dans son genou. Il faillit tomber lui-même dans le vide. Manqua l'épingle.

Mais celle-ci ne roulait pas parallèlement au bord de la latte et son mouvement de rotation s'arrêta au moment où sa pointe s'enfonçait dans l'autre latte tandis que la tête restait levée du côté où Scott était affalé.

À bout de souffle, il la ramena vers lui et la planta dans le bois, toute droite, comme une lance dans du sable. Puis il passa sa jambe autour et, serrant les dents, entreprit de retirer l'éclat de bois qui s'était fiché dans le cuir parcheminé de sa plante de pied. Quelques gouttes de sang suivirent. Il pressa rageusement sa plaie. Pas de panique, se dit-il. Pas de panique. Tu parles !

Il commença à se masser le genou, puis ramena brusquement sa main, qu'il s'était écorchée dans sa chute. Il lâcha un grand soupir en la regardant. De l'eau lui ruisselait sur la poitrine et dans les plis du ventre. En tombant, il avait également fait rendre une partie de son eau à l'éponge.

Il ferma de nouveau les yeux. Ne t'en fais pas, se dit-il, tout va bien.

Il arracha un bout de tissu à l'ourlet de sa tunique et le noua autour de sa main. Voilà qui était mieux. Il se massa résolument le genou, s'efforçant de faire refluer la douleur. Là. Voilà qui était mieux ; bien mieux.

Boitillant avec prudence, il alla récupérer sa sandale et fit des nœuds supplémentaires aux cordons pour éviter de la perdre encore. Puis il se tourna vers le rouleau de fil et le porta jusqu'au bord de la latte. Cette fois il en attacherait l'autre bout à l'épingle-lance. Ainsi, quand il la projetterait de l'autre côté, non seulement elle entraînerait le fil, mais cela l'empêcherait de rouler.

Il procéda de la sorte. Après avoir sauté - et atterri sur la bonne jambe - il ramena le grappin. Oui, ça allait beaucoup mieux. Il suffit d'avoir un peu de jugeote, se dit-il.

Il manœuvra de la sorte jusqu'à ce qu'il ait atteint le dossier du fauteuil. Là, il se reposa, les yeux levés vers ce qui était pratiquement un à-pic. Loin au-dessus de lui, il vit l'arceau de croquet qui faisait saillie. Cette fois-ci il pourrait l'utiliser.

Après avoir repris son souffle et exprimé quelques gouttes d'eau dans sa bouche, il se mit debout et se prépara à l'étape suivante de son ascension, jusqu'au bras du fauteuil supérieur.

Ce qui ne semblait pas offrir de trop grandes difficultés. Le dossier était fait de trois montants entretoisés de lattes. Il lui suffisait de lancer le crochet, de le fixer à la première de ces lattes, de se hisser jusque-là, de lancer le crochet par-dessus la latte suivante, et ainsi de suite.

Au bout de quatre essais, le crochet fut en place. Après s'être passé l'épingle-lance sur le dos, il grimpa jusqu'à la première latte.

Une heure plus tard, lorsqu'il atteignit la dernière, son grappin était presque entièrement redressé.

Il le lança sur le bras du fauteuil retourné, se hissa à côté et s'allongea de tout son long, à bout de souffle. Je n'en peux plus, songea-t-il en se mettant sur le ventre. Il contempla l'énorme distance qu'il venait de couvrir et ne put s'empêcher de se souvenir du temps où son dos aurait pu occuper tout cet espace. Où il aurait pu transporter ce fauteuil. Il se remit sur le dos. Au moins la fatigue empêchait-elle de trop réfléchir. D'ordinaire, il aurait pensé à l'araignée, au passé, à tout un tas de futilités. Là, il était dans un état de quasi-stupeur, et c'était bon...

Il se mit debout, les jambes en coton, et regarda autour de lui. Il avait dû s'assoupir quelques instants ; sombrer dans un sommeil noir, paisible, sans le moindre rêve pour le gêner.

Il passa sa lance sur son dos, ramassa son crochet et s'engagea dans la longue plaine orange que formait l'accoudoir du fauteuil, le fil à la traîne comme un serpent paresseux.

Sans savoir pourquoi, il se retrouva en mesure de penser à l'araignée. Il s'étonnait un peu de ne pas l'avoir aperçue une fois depuis son lever. Elle était généralement dans les parages quand il se déplaçait. De jour comme de nuit, elle n'était jamais absente très longtemps.

Était-il possible qu'elle soit morte ?

L'espace d'une seconde, il se sentit transporté de joie. Peut-être était-elle passée de vie à trépas d'une façon ou d'une autre ?

Son enthousiasme retomba presque aussitôt. Non, il n'arrivait pas à croire à sa mort. Cette araignée était immortelle. C'était plus qu'une araignée. C'était toutes les terreurs du monde, connues et inconnues, confondues en une horreur rampante armée de crocs venimeux. C'était toutes les angoisses, toutes les appréhensions, toutes les peurs de sa vie incarnées en une abominable forme noire. Avant de s'attaquer à la prochaine étape de son ascension, il allait lui falloir recourber son grappin. Il n'aimait pas la façon dont il s'ouvrait sous son poids. Et s'il finissait de se redresser pendant qu'il était suspendu dans le vide ?

Pas question, se dit-il. Il en enfonça la pointe à l'endroit où l'accoudoir rejoignait le prolongement du pied du fauteuil et le tordit au maximum. Là.

Il lança son grappin redevenu fiable, qui s'accrocha à l'arceau de croquet. Il s'assura qu'il tenait bien, puis entreprit son ascension oscillante jusqu'à l'arceau. Deux minutes plus tard, il en étreignait le métal lisse.

Il lui fallut beaucoup plus longtemps pour grimper le long de la courbe qu'il dessinait. Le poids du fil, du crochet et de la lance rendait sa progression difficile, mais il était trop loin de son but pour les lancer sans risquer de les perdre.

De temps en temps, il perdait l'équilibre et basculait de l'autre côté de l'arceau épais comme un jeune arbre, auquel il restait désespérément suspendu, le cœur battant. Il lui fallait chaque fois un peu plus de temps pour se replacer dessus. Finalement, vers la fin de son ascension, il resta dessous et se hissa à la force des jambes et des bras, toute la longueur du fil se balançant furieusement au-dessous de lui.

Quand il atteignit le repose-pieds du second fauteuil, des crampes commençaient à lui nouer les muscles. Il se traîna dessus et resta allongé là, haletant, le front collé au bois. Sa rugosité était gênante pour son écorchure, qui le refit souffrir, mais il était trop fatigué pour changer de position et demeura ainsi, ses pieds faisant saillie au-dessus d'un vide de plus de deux cents mètres.

Vingt minutes plus tard, ayant un peu récupéré, il regarda en bas. L'univers de la cave s'étendait sous ses yeux. Au loin, le tuyau d'arrosage rouge était redevenu un serpent, toujours endormi, toujours immobile et la gueule ouverte ; le coussin un immense champ de fleurs. Il vit l'espèce de puits dans le sol, celui dans lequel il avait failli tomber, puis se jeter lorsqu'il avait entendu l'eau qui coulait tout au fond ; ce n'était qu'une minuscule tache noire à présent. Le couvercle de carton n'était plus qu'un

petit rectangle gris, pareil à un timbre défraîchi.

Il rampa jusqu'à l'énorme pied du fauteuil et s'y adossa, abandonnant momentanément crochet, fil et lance. Il tira de sa tunique l'éponge et un dernier morceau de biscuit, et resta assis là, à se restaurer et à se désaltérer, les jambes étendues mollement devant lui. Il épuisa presque la moitié de l'éponge. Peu importait. Il serait bientôt au bout de son ascension. Et s'il réussissait à s'emparer sans problème du croûton de pain, il aurait vite fait de redescendre. S'il trouvait le chemin bloqué, il ne serait plus, de toute façon, en mesure de le manger.

Ses sandales touchèrent enfin le sommet de la falaise. Il décrocha son grappin du fauteuil, fit un écart pour éviter de le recevoir sur la tête, s'empressa de le ramasser et fonça derrière le culot de verre d'un fusible géant en forme de cloche. Il s'immobilisa, le souffle court, et risqua un coup d'œil vigilant sur l'immense désert ombreux.

Dans le pâle manchon de lumière qui traversait le soupirail empoussiéré, il distingua quelques composantes de son environnement immédiat : les énormes tuyaux et les fils électriques graisseux fixés sous les poutres, les gros éclats de bois et de pierre ainsi que les morceaux de carton qui jonchaient le sable ; à sa gauche, la masse monumentale des pots de peinture ; devant lui, à perte de vue, les ondulations du désert.

Il n'était plus qu'à deux cents mètres du croûton de pain.

Il s'humecta les lèvres. Faillit s'élancer aussitôt sur le sable. Puis il se rejeta en arrière, tournant la tête dans toutes les directions, même derrière lui. Où était-elle ? La question commençait à lui mettre les nerfs à vif.

Pas un bruit, pas un mouvement. Seules des particules de poussière flottaient dans le rai de lumière oblique qui tombait du soupirail. Les gigantesques éclats de bois, les pierres, le pilier de béton, les fils et les tuyaux, les pots et les bords, les dunes de sable - tout n'était que silence et immobilité, comme figé dans l'attente. Scott frissonna et décrocha sa lance de son dos. Il se sentit un peu mieux une fois qu'il l'eut en main, sa tête reposant sur le ciment, sa pointe effilée comme un rasoir dressée en l'air.

« Bon... », marmonna-t-il et, ravalant sa crainte, il s'avança.

L'épingle-grappin traînait dans le sable. Il la lâcha. Je n'en aurai pas besoin, se dit-il. Autant la laisser ici. Il fit quelques pas, s'arrêta. L'idée de s'en séparer ne lui plaisait pas. Rien ne pouvait lui arriver, mais... à supposer qu'il en aille autrement ? Il serait pris au piège, réduit à l'impuissance.

Prudemment, il fit demi-tour, jetant des regards inquiets par-dessus son épaule pour s'assurer que rien ne menaçait ses arrières. Parvenu au grappin, il se baissa rapidement et le récupéra. Si l'araignée l'attaquait, il pourrait toujours lâcher le grappin pour saisir la lance à deux mains. Du calme, se dit-il. Il ne s'est encore rien passé.

Il se remit à marcher, lentement, plus vigilant que jamais. Il n'y pouvait rien, bien sûr, mais le frottement irrégulier du fil sur le sable n'arrangeait guère les choses ; il ne lui rappelait que trop bien le bruit de...

Il se retourna, épouvanté. Rien. Arrête de te ronger les sangs, s'ordonna-t-il.

Il regarda autour de lui, son cœur continuant de cogner dans sa poitrine. Non, rien. Rien que les ombres, le silence et les objets qui attendaient. Tout venait peut-être de là. Du fait qu'aucun objet n'était d'aplomb. Ils étaient tous penchés, de guingois, affaissés, à la limite du déséquilibre. Chaque ligne était instable, fuyante. Il allait se passer quelque chose. Il le savait. Le percevait jusque dans le silence. Il allait se passer quelque chose. Il planta la lance dans le sable, pointe en bas, et, sans

cesser de fouiller les environs du regard, se mit à ramener le fil, l'enroulant au fur et à mesure de façon à pouvoir le porter à l'épaule et poursuivre son chemin sans ce bruit de frottement derrière lui.

Un frôlement. À peine un soupir. Il lâcha ce qu'il avait enroulé de fil et se saisit de la lance pour la pointer devant lui. Les muscles de ses bras et de ses épaules bandés au maximum, fermement campé sur ses jambes, les yeux grands ouverts, il attendit.

Un souffle saccadé s'échappa de ses lèvres. Il tendit l'oreille. Peut-être n'était-ce que la maison qui se tassait. Peut-être...

Un claquement, un bruit sourd, un formidable grondement.

Réprimant un cri, il jeta des regards affolés autour de lui, pour s'aviser aussitôt qu'il s'agissait du brûleur de la chaudière. Il lâcha sa lance et plaqua ses paumes sur ses oreilles.

Deux minutes plus tard, le brûleur s'arrêta dans un déclic et le silence retomba sur le désert parsemé de mares d'ombre.

Scott acheva d'enrouler le fil, ramassa les lourds anneaux et la lance et se remit en marche, toujours aux aguets. Où était-elle ?

Arrivé au premier morceau de bois, il s'arrêta. Laissa choir le rouleau de fil et pointa sa lance. Peut-être se cachait-elle de l'autre côté. Il s'humecta les lèvres et, à demi accroupi, s'avança. Il faisait de plus en plus sombre à mesure qu'il s'enfonçait dans les dunes. Elle était peut-être là, derrière. Et si elle y était ?

Il releva brusquement la tête au moment où l'idée lui vint qu'elle se trouvait peut-être au-dessus de lui, en train de descendre au bout de son fil.

Il serra les dents pour les empêcher de claquer et abaissa les yeux. La peur lui broyait l'estomac dans un étau glacé. Bon sang, se dit-il. Je ne vais pas rester là comme un paralytique. D'un pas tremblant mais résolu, il alla jusqu'au bord du morceau de bois et regarda derrière. Rien.

Il soupira et revint chercher le rouleau de fil. Dieu, qu'il était lourd. Il avait vraiment intérêt à le laisser sur place - où, de toute façon, il ne risquait rien. Il hésita. Puis il se dit qu'il aurait besoin du crochet pour traîner le croûton de pain jusqu'au bord de la falaise. Il remit donc le rouleau à son épaule, content de lui avoir trouvé un usage. Il avait désormais une bonne raison de le transporter. Malgré son poids, il lui déplaisait de l'abandonner.

Chaque fois qu'il arrivait à proximité d'un éclat de bois, d'un caillou de la taille d'un rocher, d'un bout de carton, de brique, d'un monticule de sable, il lui fallait se livrer à la même opération éprouvante pour les nerfs : poser le rouleau de fil, s'approcher prudemment de l'obstacle, l'épingle-lance pointée devant lui, jusqu'à ce qu'il ait constaté que l'araignée ne se cachait pas derrière. Ensuite, régulièrement, une immense vague de soulagement qui n'allait pas vraiment jusqu'à le soulager lui faisait mollir les jambes, abaisser la pointe de la lance, et il retournait à son grappin avant de poursuivre son chemin jusqu'à l'obstacle suivant - sans être réellement tranquilisé car il savait que ce n'était qu'un court répit qui lui était chaque fois accordé. Quand il atteignit le croûton de pain, il n'avait même plus faim. Il s'immobilisa devant l'énorme bloc blanchâtre, tel un enfant en face d'un immeuble. Cela ne lui était jamais venu à l'esprit, mais comment pouvait-il espérer traîner cette masse tout seul ?

Bah, aucune importance, se dit-il sans chercher à se payer de mots. Il n'avait pas besoin de tant de pain. Il lui en fallait seulement pour un jour de plus.

Il inspecta les alentours mais ne vit rien de suspect. Peut-être l'araignée était-elle bel et bien morte. Il n'arrivait pas à y croire, mais elle aurait déjà dû se manifester. D'ordinaire, elle semblait sentir sa présence. Elle se souvenait certainement de lui et, sans aucun doute, le haïssait. Oui, il savait qu'elle le haïssait.

Il planta sa lance dans le sable et rompit un morceau de pain dans lequel il mordit à belles dents. Il était dur mais tout à fait comestible. Quelques secondes de mastication lui réveillèrent l'appétit, et quand il eut avalé quelques bouchées, une véritable fringale s'empara de lui. Sans pour autant relâcher son attention, il se retrouva en train de briser des morceaux de mie qu'il s'empressait de broyer l'un après l'autre entre ses dents. Il ne s'en était jamais rendu compte, mais ce pain lui avait manqué. C'était autre chose que les biscuits.

Quand il se sentit repu comme jamais depuis des jours, il finit l'eau. Puis, après un instant d'hésitation, il jeta l'éponge ; elle avait rempli son office. De la pointe de la lance, il tailla dans le pain jusqu'à en détacher un bloc presque deux fois plus gros que lui. C'est plus qu'il n'en faut, observa une voix intérieure à laquelle il ne prêta aucune attention.

Il enfonça le crochet dans son butin et traîna le tout jusqu'au bord de la falaise, traçant une espèce de route derrière lui. Parvenu à pied d'œuvre, il retira le crochet et, s'arc-boutant à l'énorme masse, la poussa dans le vide. Elle tomba en vrille, libérant dans sa chute des miettes minuscules qui l'accompagnèrent comme des flocons de neige. Quand elle heurta le sol, elle se brisa en trois parties qui rebondirent, roulèrent ici et là, puis s'immobilisèrent. Là. Voilà qui était fait. Il avait accompli sa difficile ascension, récupéré le pain qu'il guignait, et voilà, c'était fini.

Il se retourna vers le désert.

Pourquoi cette tension persistante dans son corps ? Pourquoi l'angoisse continuait-elle à lui nouer le ventre de son poing glacé ? Il était hors de danger. L'araignée n'était pas dans les parages ; ni derrière les éclats de bois, les cailloux ou les bouts de carton, ni derrière les pots de peinture ou les bocaux. Il était hors de danger.

Alors pourquoi ne se décidait-il pas à redescendre ?

Immobile, il contemplait le désert de sable noyé dans la pénombre, le cœur battant de plus en plus vite, comme s'il cherchait à lui communiquer une vérité qui empruntait les voies de son système nerveux pour les transmettre à son cerveau, cognait aux portes et aux murs de son mental pour lui dire qu'il n'avait pas fait tout ce chemin uniquement pour se procurer un morceau de pain, mais aussi pour tuer l'araignée.

La lance lui échappa des mains et heurta bruyamment le ciment. Il frissonna. À présent, il savait ce qu'était cette tension en lui, il savait exactement ce qui allait arriver - ce qu'il allait faire arriver.

Tout engourdi, il ramassa la lance et s'avança dans le désert. Au bout de quelques mètres, ses jambes se dérochèrent sous lui et il s'affala en tailleur sur le sable. L'épingle tomba en travers de ses genoux et, les mains refermées dessus, les yeux fixés sur le désert silencieux, le visage figé en une expression d'incrédulité, il resta assis là.

À attendre.

14.

« Vivre dans une maison de poupée. » C'était le titre d'un chapitre de son livre ; le dernier. Après y avoir mis le point final, il s'était aperçu qu'il ne pourrait plus écrire. Même le plus petit crayon avait désormais pour lui la taille d'une batte de base-ball. Il décida de se procurer un magnétophone, mais avant que ce soit possible, il n'était plus en mesure de communiquer.

Mais il ne devait en être ainsi que plus tard. Pour l'instant, il mesurait vingt-cinq centimètres et Louise était arrivée un matin avec une gigantesque maison de poupée.

Scott reposait sur un coussin placé sous le divan, pour éviter que Beth n'aille lui marcher dessus par accident. Il regarda Lou poser la grande maison de poupée sur le sol et, s'étant extirpé de sous le divan, se mit debout.

Lou s'agenouilla et approcha son oreille de la bouche de Scott.

« Pourquoi as-tu acheté ça ? » demanda-t-il.

Elle répondit tout doucement pour ménager les oreilles de Scott. « J'ai pensé que ça te plairait. »

Il allait protester que ça ne lui plaisait pas du tout. Il observa un moment le profil de Lou ; puis lâcha : « C'est très joli. »

C'était une maison de poupée grand luxe ; grâce aux diverses avances sur droits que lui avait values son livre, ils n'avaient plus à regarder à la dépense. Il s'en approcha et gravit le perron. Il éprouva un sentiment étrange en posant la main sur la petite rampe de fer forgé ; le même que le soir où il avait emprunté l'escalier de la roulotte de Clarice.

Il ouvrit la porte et pénétra dans la maison. Il se trouvait dans le salon, qui lui parut d'autant plus spacieux qu'en dehors des rideaux de voile blanc, il n'était pas meublé. L'âtre en fausses briques, le parquet, la banquette située sous la fenêtre, les appliques, tout cela composait une pièce agréable à un détail près : un mur manquait.

Ce qui lui permit de voir le visage de Lou qui le regardait avec attendrissement.

« Ça te plaît ? » demanda-t-elle.

Il traversa la pièce jusqu'à l'endroit où aurait dû se trouver le mur manquant.

« Il y a des meubles ? »

— Ils sont dans... » Elle s'interrompit en voyant Scott grimacer ; elle avait parlé trop fort. « Ils sont dans la voiture, reprit-elle plus doucement.

— Ah. » Il retourna dans la pièce. « Je vais les chercher. Profites-en pour visiter. » Il l'entendit traverser l'autre salon, le grand, sentit sur tout les vibrations du plancher se propager jusqu'à lui. Puis la porte de devant se referma avec un bruit sourd et il fit le tour de son nouveau domaine.

À midi, tout était installé. Il avait demandé à Lou de pousser la petite maison contre le mur devant lequel était placé le divan, afin de bénéficier de l'intimité comme de la protection de quatre murs. Beth avait pour consigne de ne pas l'approcher, mais il arrivait au chat de s'introduire dans le salon, et là, il n'était plus en sécurité.

Il avait également obtenu de Lou qu'elle lui branche une rallonge de façon qu'il ait de quoi s'éclairer. Dans son enthousiasme, elle avait oublié qu'il aurait besoin de lumière. Une petite ampoule d'arbre de Noël fit l'affaire. Il aurait aussi aimé avoir une installation sanitaire, mais c'était

naturellement impossible.

Il emménagea donc dans la maison de poupée, mais le mobilier n'était pas conçu pour le confort. Les fauteuils, y compris ceux du salon, avaient un dossier droit et pas de rembourrage. Le lit ne possédait ni suspension, ni matelas. Lou avait dû en confectionner un avec un bout de drap rempli de tampons d'ouate pour qu'il puisse dormir sur le lit exagérément dur.

Vivre dans une maison de poupée n'était pas vraiment une vie. Il aurait pu avoir envie de taquiner le clavier du grand piano laqué, mais les touches n'étaient que peintes et l'intérieur vide. Il pouvait toujours se rendre dans la cuisine et tirer sur la porte du réfrigérateur en quête d'un petit en-cas, mais le réfrigérateur en question était tout d'une pièce. Les boutons de la cuisinière se manœuvraient, mais c'était tout. Il aurait fallu une éternité pour y faire chauffer une casserole d'eau. Il pouvait tourner les minuscules robinets de l'évier à s'en dévisser les poignets, mais il ne fallait pas espérer en voir couler la moindre goutte d'eau. Il pouvait mettre ses vêtements dans la machine à laver, mais ils resteraient sales et secs. Il pouvait placer des bouts de bois dans l'âtre, mais s'il les avait allumés, il n'aurait réussi qu'à s'enfumer car il n'y avait pas de cheminée.

Un soir, il se débarrassa de son alliance.

Il la portait en sautoir autour du cou, mais elle était devenue trop lourde. Aussi encombrante qu'un grand anneau d'or qu'il aurait dû traîner partout. Il gravit les escaliers qui conduisaient à sa chambre et la rangea dans le tiroir du bas de la petite commode.

Puis il s'assit au bord du lit, le regard dans le vague, songeur. C'était un peu comme si, après avoir porté durant tous ces mois le symbole de son mariage, il s'en était défait pour le reléguer, objet désormais sans signification, mort, au fond du tiroir de la petite commode. Mettant fin du même coup, officiellement, à son mariage.

Plus tôt, dans l'après-midi, Beth lui avait apporté une poupée. Elle l'avait posée sur le perron et laissée là. Scott n'y avait pas prêté attention de toute la journée ; mais là, cédant à une impulsion soudaine, il descendit et prit la poupée qui, vêtue d'un bain de soleil bleu, se tenait assise sur la marche du haut.

« Tu as froid ? » lui demanda-t-il. Mais elle n'avait rien à répondre.

Il l'emporta en haut et la coucha sur le lit. Ses yeux se fermèrent.

« Non, ne t'endors pas. » Il la mit en position assise en la pliant à la jointure de son torse et de ses longues jambes raides. « Là », dit-il. Et elle se mit à le regarder de ses yeux vides, pareils à des bijoux, sans ciller.

« Quel joli bain de soleil. » Il tendit la main vers ses cheveux de lin et les lui lissa en arrière. « Qui te coiffe ? » Elle se tenait toute raide, les jambes écartées, les bras à demi levés, comme si elle envisageait la possibilité d'une étreinte.

Du bout des doigts, il éprouva la dureté de sa petite poitrine. Son soutien-gorge se détacha. « Pourquoi portes-tu un haut ? » lui demanda-t-il non sans raison. Elle fixait sur lui un regard vitreux, absent. « Tes cils sont en celluloid, poursuivit-il sans la moindre délicatesse. Tu n'as pas d'oreilles. » Même regard absent. « Tu es plate. »

Puis il s'excusa de son impolitesse et entreprit de lui raconter sa vie. Elle resta patiemment assise dans la pénombre de la chambre, fixant sur lui des yeux bleus, cristallins, qui ne cillaient jamais, le petit arc de Cupidon que dessinait sa bouche figée en une légère moue, comme dans l'attente d'un baiser qui ne venait jamais.

Plus tard, il l'allongea sur le lit et s'étendit près d'elle.

Elle s'endormit aussitôt. Il la tourna sur le côté et ses yeux bleus s'ouvrirent dans un déclic pour se fixer de nouveau sur lui. Il la remit sur le dos et ils se fermèrent.

« Dors », dit-il. Il passa un bras autour d'elle et se blottit contre sa jambe de plâtre. Sa hanche lui entraînait dans les côtes. Il la fit rouler sur le côté de façon qu'elle lui tourne le dos. Puis il se serra contre elle, un bras glissé autour de ses épaules.

Au milieu de la nuit, il se réveilla en sursaut et posa un regard médusé sur le dos nu, lisse, qui se trouvait près lui, sur les cheveux blonds attachés par un ruban rouge. Son cœur s'emballa.

« Qui es-tu ? » murmura-t-il.

Puis il toucha la chair dure, froide, et se souvint.

Un sanglot secoua sa poitrine. « Pourquoi n'es-tu pas réelle ? » demanda-t-il à la poupée. Mais comment aurait-elle pu lui répondre ?

Il enfouit son visage dans ses doux cheveux de lin, la serra contre lui et, au bout d'un moment, se rendormit.

Assis sur le sable frais, il regardait fixement le bras de poupée qui sortait de l'énorme carton, là-bas, en face de lui, et avait réveillé ses souvenirs.

Il cligna des yeux et reporta son attention sur les alentours. Il y avait combien de temps de cela ? Il ne s'en souvenait plus. Plus important, il y avait combien de temps qu'il rêvait tout éveillé ? Difficile à dire. Le rayon de lumière transperçait toujours le soupirail.

De toute façon, il n'avait pas une minute à perdre. Si l'obscurité le surprenait, jamais il n'arriverait...

Voilà qui en disait long. Cette impossibilité d'aller jusqu'au bout de sa pensée. Dans l'obscurité, jamais il n'arriverait à tuer l'araignée ; il n'aurait pas la moindre chance. Telle était sa pensée. Pourquoi avait-il eu tant de mal à l'achever ?

Parce qu'elle le terrifiait.

Alors pourquoi rester ici ? Rien ne l'y obligeait. Il fallait y réfléchir ; comprendre. Très bien. Il pinça les lèvres, referma les mains sur la lance à s'en faire blanchir les phalanges.

Curieusement, l'araignée en était venue à symboliser quelque chose pour lui ; quelque chose qu'il haïssait, avec quoi il n'y avait pas de coexistence possible. Et dès lors qu'il était condamné à mourir, il tenait à se donner une chance d'éliminer ce quelque chose.

Non, ce n'était pas si simple. Une autre motivation entraînait en jeu. Peut-être n'était-il pas tout à fait convaincu qu'il allait disparaître le lendemain. Mais n'avait-on pas la même attitude à l'égard de la mort ? Quel être jeune, normal était prêt à admettre l'inéluctabilité de sa mort ? Normal ? se reprit-il. Qui est normal ? Il ferma les yeux.

Il se mit brusquement debout, les tempes battantes. Non, ce qui l'attendait le lendemain n'avait rien à voir ; même si c'était le cas, il supposerait le contraire. C'était le présent qui comptait. Et sa décision présente, dût-elle lui coûter la vie, était d'entraîner cette noire monstruosité dans la mort. Il en serait ainsi. Point final.

Il se surprit en train de fouler le sol sur des jambes qui avaient l'air en bois. Où vas-tu ? se demanda-t-il. La réponse était évidente. Je vais débusquer l'araignée et... Ses sandales cessèrent de faire crisser le sable. Et quoi ? Il frissonna. Que pouvait-il espérer ? Quelle pouvait être sa chance de succès contre une araignée géante à sept pattes ? Elle était quatre fois plus grosse que lui. De quel secours lui serait sa petite épingle ?

Immobile, il contempla le désert silencieux. Il lui fallait un plan, et vite. Déjà, la soif revenait. Il n'y avait pas de temps à perdre.

Très bien, se dit-il en résistant à la terreur qui commençait à monter en lui. Très bien, fais comme

si tu avais une bête sauvage à détruire. Comment procédaient les chasseurs en pareille circonstance ?

La réponse fut prompte à venir. Une fosse. L'araignée tomberait dedans et...

L'épingle ! Qui l'attendrait au fond, dressée comme un épieu.

Il décrocha le rouleau de fil de son épaule et le jeta à terre. Puis, utilisant le grappin en guise de houe, il se mit à creuser le sable.

Cela lui prit trois quarts d'heure d'un travail acharné. En nage, les muscles moulus, il leva enfin les yeux sur les parois abruptes de la fosse. Sans le fil qui pendait jusqu'au fond, c'était lui qui aurait été piégé.

Après s'être reposé un peu, il enfonça l'épingle-lance dans le sable, la pointe vers le haut, légèrement inclinée. Il tassa du sable humide, dur, autour de la base, de manière à bien la stabiliser. Puis il grimpa jusqu'en haut du fil, le remonta et, debout au bord de la fosse, regarda dedans.

Des doutes l'assaillirent presque aussitôt. Est-ce que ça allait marcher ? L'araignée ne risquait-elle pas de gravir les parois aussi facilement qu'elle gravissait un mur ? Et si elle évitait l'épingle ? Et si elle faisait un bond en arrière avant de la toucher ? Dans ce cas, il n'aurait plus rien pour se défendre. Ne valait-il pas mieux procéder comme cette fameuse fois, dans le carton - tenir l'épingle pointée devant lui et laisser l'araignée s'empaler dessus ?

Mais non. Ce n'était plus possible. Il était trop petit à présent. Le choc le renverserait. Il se souvenait de l'horrible sensation qu'il avait éprouvée au contact de cette grande patte noire. Pas question de s'y exposer de nouveau. Alors pourquoi rester là ? Question sans réponse.

Autre détail à régler. Il lui faudrait refermer le piège une fois que l'araignée y serait tombée. En la recouvrant de sable ? Non, cela prendrait trop de temps. Il tourna en rond jusqu'à ce qu'il ait trouvé un morceau de carton assez large pour recouvrir la fosse. Revint sur ses pas en le traînant derrière lui.

Et voilà. Il allait attirer l'araignée ici, elle tomberait sur l'épingle, il jetterait le carton sur le trou, et il s'assoierait dessus jusqu'à ce qu'il soit sûr que la bête était morte.

Il s'humecta les lèvres. Il n'y avait pas d'autre solution.

Tranquillement, il reprit sa respiration. Puis, quoique encore fatigué et un peu essoufflé, il se mit en marche. Il savait que s'il attendait plus longtemps, c'en était fait de sa détermination.

Il s'avança dans le désert, aux aguets.

L'araignée devait être dans sa toile. C'était ce qu'il allait chercher. Il progressait à pas soigneusement comptés en jetant des regards anxieux autour de lui. Une pierre froide lui pesait sur l'estomac. Il se sentait terriblement vulnérable sans l'épingle. Et si l'araignée se mettait entre lui et le piège ? La pierre se décrocha, lui coupant le souffle. Non, non, protesta-t-il désespérément, je ne la laisserai pas faire.

Un bruit. Il sursauta, puis s'avisa que c'était bien la maison qui se tassait. Il reprit sa marche, les muscles bandés, prêts à réagir à la moindre alerte.

Il s'enfonçait dans des ombres qui allaient en s'épaississant à mesure qu'il s'éloignait de la lumière du soupirail. La peur lui comprimait la poitrine, gênant sa respiration. Mais c'était comme ça avec les veuves noires ; naturellement réservées et secrètes, elles bâtissaient leur toile dans les coins les plus sombres et les plus retirés.

Encore quelques pas dans l'obscurité grandissante, et il la vit. Là-haut, suspendue à sa toile, œuf noir palpitant, énorme perle d'ébène munie de pattes, accrochée à des fils fantomatiques.

Une boule sèche et dure se forma dans le gosier de Scott. Il voulut déglutir, mais sa gorge semblait calcifiée.

Incapable de détacher ses yeux de l'araignée géante, il avait l'impression de suffoquer. Il

comprenait enfin pourquoi il ne l'avait pas vue de la journée ; sous sa masse immobile, ne tenant plus que par quelques fils à la toile, se trouvait un gros scarabée en partie dévoré.

Scott sentit une écume nauséuse monter de son estomac. Il ferma les yeux et inspira par saccades. L'air empestait la mort rance.

Il rouvrit brusquement les paupières. L'araignée était toujours immobile, telle une mûre luisante dans un roncier laiteux.

Un frisson parcourut Scott. Il ne pouvait manifestement pas aller la chercher là-haut. En aurait-il le courage, sans doute se ferait-il piéger dans la toile de la même façon que le scarabée.

Quelle solution lui restait-il ? La première chose qui lui vint à l'esprit fut de repartir comme il était arrivé, sans se faire remarquer. Il recula même de quelques mètres avant de s'arrêter.

Non, il devait aller jusqu'au bout. C'était absurde, insensé, démentiel, mais il le fallait. Il s'accroupit, fixant un regard vide sur l'énorme araignée, caressant machinalement le sable du bout des doigts.

Il retira brusquement sa main au contact de quelque chose de dur. Faillit tomber à la renverse. Puis, levant et baissant les yeux à toute allure pour voir si l'araignée l'avait entendu s'étrangler et ce qu'il avait bien pu toucher, il aperçut le petit éclat de pierre sur le sable.

Il le ramassa et le fit sauter dans sa main. Son estomac se contracta en un nœud de plus en plus compact et sa respiration se fit plus rapide, irrégulière.

Le regard de nouveau fixé sur le corps boursoufflé de l'araignée, les dents serrées, il se redressa promptement. Il marcha un peu en rond et trouva neuf autres petits cailloux qu'il posa devant lui sur le sable.

Au loin, le brûleur de la chaudière se mit soudain à rugir. Les mains sur les oreilles, il s'efforça de tenir bon. Le sable vibrait sous ses pieds. Là-haut, l'araignée eut l'air de bouger, mais ce n'était que sa toile qui tremblait légèrement.

Quand le brûleur s'arrêta, Scott ramassa un caillou, hésita un bon moment, puis le lança sur l'araignée.

Raté. Le caillou passa au-dessus de la grosse masse noire, créant un trou dans la toile. Des filaments se mirent à voleter sur les bords comme des rideaux soulevés par le vent. L'araignée ploya un peu les pattes, puis retrouva son immobilité.

Tu es toujours vivant, l'avertit une voix intérieure. Tu es toujours vivant. Pour l'amour du ciel, fiche le camp !

Une barre sur l'estomac, il ramassa un autre caillou et le lança de toutes ses forces.

Encore raté. Cette fois, le caillou resta accroché à la toile, où il se balançait un peu avant de peser sur le perchoir de l'araignée, goutte de noirceur qui semblait suinter des fils transparents. Ses pattes frémirent, puis elle se figea de nouveau.

Ravalant un juron, Scott se saisit d'un troisième caillou. Celui-ci traversa les airs en décrivant un arc et rebondit sur le dos luisant de l'araignée.

Qui sursauta. Elle parut d'abord suspendue dans le vide, puis elle retomba sur la toile, dévalant les hachures de soie comme un œuf géant lâché sur une pente. Mi- horrifié, mi- fou de rage, Scott lança deux autres cailloux qui labourèrent la toile gélatineuse, l'un atteignant son but, l'autre y ouvrant une deuxième brèche.

« Par ici, se mit-il à hurler. Par ici, saloperie ! » Et voilà que l'araignée glissait le long de la toile, tricotant des pattes, énorme boule tremblotante. Un autre cri se bloqua dans la gorge de Scott. Il inspira, puis tourna les talons pour prendre les jambes à son cou.

Après avoir couvert une dizaine de mètres, il jeta un rapide coup d'œil par-dessus son épaule.

L'araignée avait atteint le sable, bulle d'encre flottante lancée à sa poursuite. Une bouffée de panique lui obscurcit les idées. Ses jambes paraissaient sans force. Je tombe ! se dit-il.

Simple illusion. Il continuait de courir à toute vitesse, la bouche grande ouverte. Ses yeux fouillaient le sable qui s'étendait devant lui, à la recherche de la fosse, mais il n'arrivait pas à la repérer. Elle devait se trouver un peu plus loin. Il tourna de nouveau la tête. L'araignée gagnait du terrain.

Il se dépêcha de regarder devant lui. Ne te retourne pas, se dit-il. Un point de côté lui cisailait l'aine. Ses sandales martelaient le sable. Il continua de chercher la fosse du regard.

Impossible de s'en empêcher : il se retourna. L'araignée s'était encore rapprochée ; noire palpitation sur ses longues pattes, elle avançait presque en crabe, les yeux fixés sur lui. Il accéléra, hagard, passant à toute allure de l'ombre à des zones de lumière.

Où se trouvait la fosse ?

Il avait dû la dépasser ; il n'était plus très loin des pots de peinture et des bocaux. Non, impossible ! Il avait trop bien calculé son coup pour en arriver là. Bref regard en arrière. Elle continuait de se rapprocher ; pédalant dans le sable, sautillant, s'enlisant, se démenant, une horreur noire lui courait après, plus haute qu'un cheval.

Et il lui fallait revenir sur ses pas ! Il se mit à décrire un large demi-cercle, priant pour que l'araignée ne vienne pas lui couper la route. Le sable lui collait de plus en plus aux pieds, ses sandales le labouraient, s'en arrachant en une suite de bruits de succion. L'araignée n'était plus qu'à une douzaine de mètres de lui, onze, dix...

Sans cesser de courir, il sauta en l'air pour essayer de localiser la fosse. Rien à faire. Il retomba lourdement. Un gémissement tremblota dans sa gorge. Est-ce que ça allait se terminer comme ça ?

Non, attends ! Là-bas, sur la droite ! Il changea de direction et se rua vers le parapet de sable qui entourait la fosse. L'araignée n'était plus qu'à neuf mètres de lui.

Il aperçut enfin le trou, de plus en plus béant. Accéléra encore, haletant entre ses dents, ses bras allant et venant comme des pistons. S'arrêta au bord de la fosse au terme d'une glissade et pivota. C'était là l'instant crucial ; il lui fallait rester là jusqu'à ce que l'araignée soit presque sur lui.

Pétrifié, il la regarda foncer sur lui, à chaque seconde un peu plus haute et un peu plus large. À présent il distinguait ses yeux noirs, les cruelles tenailles de ses crochets juste au-dessous, les touffes de poils sur ses pattes, l'énorme abdomen. Elle approchait à toute vitesse ; le corps de Scott se contracta. Non, attends... attends ! L'araignée le surplombait presque ; elle occultait le monde. Elle se dressa sur ses pattes de derrière pour s'abattre sur lui.

Là!

D'une formidable détente, il fit un bond de côté et l'araignée bascula dans la fosse.

L'horrible cri perçant faillit paralyser Scott. On aurait dit le hennissement lointain d'un cheval éventré. Ce ne fut qu'instinctivement qu'il se remit sur ses pieds pour se saisir du morceau de carton et vite le traîner vers la fosse. Le cri strident se poursuivait et Scott se surprit à hurler en retour. En poussant le carton au-dessus de la fosse, il vit l'énorme masse noire secouée de spasmes, les grosses pattes qui raclaient les parois, s'y accrochaient, soulevant des nuages de sable.

Scott se jeta sur la plaque de carton. Aussitôt, il la sentit vaciller et tressauter sous la poussée de l'araignée. Tout son corps hérissé par la chair de poule, il se cramponna au morceau de carton brimbalant, attendant que la bête meure. J'ai réussi ! exulta-t-il. J'ai réussi !

Il s'étrangla. Le carton s'inclinait.

La terreur lui enfonça un poing d'acier glacé dans le cœur. Il se mit à glisser le long du carton de plus en plus penché.

Quand la patte noire jaillit et battit l'air comme la branche hérissée de piquants de quelque arbre vivant, il hurla. Voilà qu'il glissait vers elle, inéluctablement.

L'instinct le remit sur ses pieds. Au moment où le carton était soulevé par un soubresaut particulièrement violent, il y ajouta l'impulsion de ses jambes et sauta loin au-dessus de la patte.

Il atterrit en vrac à côté de son rouleau de corde et, à quatre pattes, se retourna vers la fosse. L'araignée était en train de s'en extirper, traînant l'épingle sur laquelle elle s'était empalée.

Scott en fut ébranlé de la tête aux pieds. Ses mains se refermèrent sur quelque chose tandis qu'il se relevait péniblement tout en commençant à reculer.

« Non, murmura-t-il d'une voix éteinte. Non. Non. Non. »

À présent complètement sortie du trou, l'araignée, s'avavançait gauchement vers lui, l'épingle toujours fichée en elle. Soudain, elle fit un bond, retomba sur ses pattes, puis se mit à tourner sur elle-même, creusant un cercle dans le sable, pour essayer de déloger l'épingle. Fais quelque chose ! hurla une voix dans la tête de Scott qui, en proie à une fascination morbide, regardait l'araignée s'agiter.

Tout à coup, il prit conscience du grappin dans ses mains, et voilà qu'il courait avec, déroulant le reste du fil. Derrière lui, l'araignée continuait de se contorsionner et de se jeter ici et là, aspergeant le sable de giclées de sang qui maculaient le sable d'autant de rubans ténébreux.

Brusquement, l'épingle se détacha. L'araignée fonce sur Scott.

Il était en train de faire tourner le grappin au-dessus de sa tête au bout de quelque deux mètres de fil. Jetant des éclairs, c'était une véritable faux qui fendait l'air autour de lui.

L'araignée se précipita droit dessus.

La pointe s'enfonça dans son corps bulbeux comme une aiguille dans une pastèque. La bête fit un bond en arrière en poussant une fois de plus son cri perçant, et Scott courut autour d'un gros morceau de bois, y enroulant le fil jusqu'à ce qu'il soit bien attaché. L'araignée se rua sur lui, l'épingle-crochet profondément enfoncée dans son corps. Scott tourna les talons et prit la fuite.

Elle faillit l'attraper. Avant que le fil ne se tende, la bloquant dans sa course, une de ses pattes noires s'abattit sur son épaule. Peu s'en fallut qu'elle ne le tire en arrière ; il dut plonger sur le sable et s'arracher à son emprise avant de retrouver sa liberté.

Il se releva tout tremblant, les cheveux en bataille, le visage encrassé de poussière. L'araignée essaya de bondir sur lui, battant l'air de ses pattes, les mâchoires béantes, prêtes à se refermer sur lui. Le grappin brisa son élan ; l'horrible cri perçant mit de nouveau les oreilles de Scott au supplice.

C'était insupportable. Il déguerpit. L'araignée le suivit aussi loin que possible, tirant farouchement sur son attache.

L'épingle sur laquelle elle s'était empalée était gluante de sang. A bout de nerfs, Scott jeta des poignées de sable dessus, puis s'en saisit et revint rapidement sur ses pas, la pointant devant lui après l'avoir calée contre sa hanche.

L'araignée bondit. Scott se fendit aussitôt et la pointe perça la carapace noire, entraînant un nouvel écoulement de sang. L'araignée bondit une deuxième fois ; la pointe de l'épingle lui déchira le flanc et le sang coula encore.

Et ainsi de suite jusqu'à ce que le corps de la bête ne soit plus qu'un amas de blessures.

Déjà, le cri perçant avait cessé. L'araignée ne se déplaçait plus que lentement, se dressant sans force sur des pattes chancelantes. Scott voulut soudain en finir. Il pouvait s'en aller et la laisser mourir, mais non ; pour quelque mystérieuse raison qui continuait de flotter dans les brumes d'un lointain sens moral, voilà qu'il ressentait de la pitié pour le monstre et avait envie d'abrégé ses souffrances. Délibérément, il pénétra dans son cercle de manœuvre ; dans un dernier sursaut d'énergie, l'araignée bondit.

L'épingle lui transperça l'abdomen et elle retomba en une masse frémissante, faisant claquer ses mâchoires dégoulinantes de venin à quelques centimètres du corps de Scott. Affalée sur le sable ensanglanté, silencieuse, gigantesque, elle était morte.

Scott s'éloigna d'elle, vacillant sur ses jambes, puis piqua du nez dans le sable, inconscient. Le dernier bruit dont il devait se souvenir fut le grattement lent, atroce, des pattes de l'araignée - morte, mais encore loin du repos.

Il bougea faiblement, ramenant lentement ses mains, les refermant sur le sable. Un gémissement hésita dans sa poitrine ; il roula sur le dos. Ses yeux s'ouvrirent.

Avait-il rêvé ? Il resta allongé une minute, à respirer posément ; puis, lâchant un grognement, il s'assit.

Non, ce n'était pas un rêve. À quelques mètres de lui gisait l'araignée, pareille à un gros rocher noir, ses pattes, tels des espars immobiles, repliées en tous sens. Le silence de la mort flottait au-dessus d'elle.

Il faisait presque nuit. Il lui fallait redescendre avant de se retrouver dans l'obscurité. Avec un soupir las, il se remit péniblement sur ses pieds et se dirigea vers l'araignée. Il lui répugnait d'approcher sa carcasse sanglante, il en était presque malade, mais il devait récupérer le grappin.

Une fois qu'il se fut acquitté de cette corvée, il se mit en route d'un pas chancelant, le grappin à la traîne pour que le sable le nettoie.

Bon, c'est fini, songea-t-il. C'en était fini des nuits d'horreur, du couvercle en carton. Il pourrait dormir d'un sommeil libéré et paisible. Un sourire las vint adoucir ses traits tendus. Oui, ça valait le coup. Tout valait le coup à présent.

Arrivé au bord de la falaise, il lança son grappin jusqu'à ce qu'il morde le bois. Puis, lentement, péniblement, il se hissa, ramena le fil et s'avança sur le bras du fauteuil. Une longue descente l'attendait. Nouveau sourire. Peu importait ; il s'en sortirait.

Suspendu au fil, il se laissait glisser vers le fauteuil inférieur quand le grappin se brisa.

En un instant, il se retrouva en train de tourner dans le vide, battant l'air des bras. Ce fut pour lui un tel choc qu'il resta sans voix, le cerveau complètement engourdi. Seulement en proie à un étonnement hébété.

Puis il atterrit sur le coussin à fleurs, rebondit une fois, et ne bougea plus.

Au bout d'un moment, il se releva et se palpa. Il n'y comprenait rien. Il avait beau s'être reçu sur le coussin, il avait fait une chute de plusieurs dizaines de mètres. Comment pouvait-il être encore vivant ? Mieux : ne pas avoir le moindre mal ?

Il ne cessait de se tâter, presque incapable de croire qu'il n'avait rien de cassé, qu'il n'était que très légèrement meurtri.

Puis ce fut l'illumination. Son poids ! Depuis le début, il était dans l'erreur. Il s'imaginait qu'une chute aurait pour lui les mêmes effets qu'au temps où il avait une taille et un poids normaux. Il avait tort, alors que la chose aurait dû lui crever les yeux. Une fourmi ne pouvait-elle pas tomber de pratiquement n'importe quelle hauteur ?

Secouant pensivement la tête, il alla jusqu'à l'un des morceaux de pain et en transporta une grosse portion jusqu'à l'éponge. Puis, après s'être longuement désaltéré au tuyau d'arrosage, il grimpa sur sa couche avec son pain et dîna.

Cette nuit-là, il dormit parfaitement en paix.

15.

Réveillé en sursaut, il se redressa en poussant un cri. Un tapis de lumière éblouissant s'étendait sur le sol de ciment ; des chocs sourds se succédèrent du côté des marches. Masquant la coulée de soleil, un géant apparut.

Scott se précipita jusqu'au bord de l'éponge et se laissa tomber à terre. Le géant s'arrêta et regarda autour de lui ; tout là-haut, sa tête touchait presque le plafond. Scott se reçut en douceur, se releva d'une détente des jambes, se prit les pieds dans sa tunique trop grande et piqua du nez. Il se redressa d'un nouveau bond, les yeux fixés sur le géant immobile, ses bras immenses le long du corps. Saisissant sa tunique à poignées, Scott s'élança pieds nus sur le sol froid ; adieu, les sandales.

Cinq mètres plus loin, les pans de sa tunique lui échappèrent et il s'étala une fois de plus. Le géant se déplaça. Scott eut un mouvement de recul, un bras en l'air en un geste instinctif de protection. Toute tentative de fuite était impossible. Le sol trembla sous les pas du géant. Horrifié, Scott vit les souliers gargantuesques s'écraser sur le ciment. Il leva les yeux. Le corps du géant eut l'air de vaciller au-dessus de lui comme une montagne prête à s'écrouler. Scott jeta son autre bras en travers de son visage. Fin ! hurla-t-il intérieurement.

Le vacarme cessa et Scott baissa les bras.

Il tomba à nouveau et vit avec terreur le géant s'avancer dans sa direction. Les énormes chaussures faisaient trembler le sol. Scott, dans un geste de protection dérisoire, se couvrit la tête des bras, s'attendant à être écrasé.

Miraculeusement, le géant s'était arrêté à côté de la table métallique rouge. Pourquoi n'avait-il pas continué jusqu'au chauffe-eau ? Qu'est-ce qu'il faisait là ?

Scott grimaça quand le géant se pencha par-dessus le plateau de la table pour s'emparer d'un carton de la taille d'un immeuble, qu'il jeta sur le sol. Le bruit qui s'ensuivit enfonça un poinçon dans le cerveau de Scott. Il plaqua ses deux mains sur ses oreilles, se releva tant bien que mal et s'empessa de reculer. Qu'est-ce qu'il fabriquait ? Un autre carton vola à travers la cave et heurta le sol dans un bruit assourdissant. Le regard effrayé de Scott suivit sa trajectoire chaotique et se reporta aussitôt sur le géant.

À présent il retirait quelque chose d'encore plus gros de la pile située entre la cuve à mazout et le réfrigérateur. Quelque chose de bleu. La valise de Lou.

Scott comprit soudain que ce n'était pas le même géant que l'autre fois - mercredi. Ses yeux remontèrent le long des formidables falaises que formait son pantalon. Ce motif bleu-gris de carreaux et de rayures - qu'est-ce que c'était ? Du prince-de-galles. Le géant portait un costume en prince-de-galles et des chaussures noires de la longueur d'un pâté de maisons. Où avait-il vu ce complet ?

Cela lui revint juste avant qu'un autre géant, plus petit, ne dévale les marches et lance d'une voix aiguë : « Je peux t'aider, oncle Marty ? »

Scott se figea. Seuls ses yeux se déplaçaient, passant alternativement de l'immense silhouette de sa fille à celle, encore plus imposante, de son frère.

« Je ne crois pas, mon cœur, répondit Marty. Tout ça est trop lourd. » Sa voix résonna si fort dans les oreilles de Scott qu'il eut du mal à saisir les mots.

« Je pourrais porter la petite valise.

— À la rigueur. » Des cartons continuaient de valser, de rebondir sur le sol. Deux chaises pliantes suivirent. « Hop. Et hop », fit Marty. Elles allèrent s'écraser contre les fauteuils de jardin. « Et hop. » Un montant de filet pareil à un tronc d'arbre de soixante mètres de long traversa les airs avant de retomber contre la falaise, à laquelle il resta appuyé, sa base calée par la rondelle métallique servant à fixer le filet.

Adossé au socle de ciment, la tête en arrière, bouche bée, Scott regardait la masse monumentale que formait son frère. Il vit sa main cyclopéenne se refermer sur la poignée de la seconde valise, la tirer à lui, raclant au passage la surface de la table métallique, et la laisser tomber sur le sol. Pourquoi Marty était-il venu chercher ces valises ?

La réponse vint aussitôt. Lou et Beth déménageaient.

« Non », murmura-t-il en se ruant en avant sans réfléchir. La gigantesque silhouette de Beth survola le sol en trois enjambées et se pencha pour saisir la seconde valise.

« Non ! » Son visage n'exprimait plus que la panique. « Marty ! » hurla-t-il en se précipitant vers son frère. Il se prit de nouveau les pieds dans sa tunique, trébucha. Il se releva, cria encore une fois le nom de son frère. Elle ne pouvait pas partir !

« Marty, c'est moi ! s'époumona-t-il. Marty ! »

Fébrilement, il passa sa tunique par-dessus sa tête et la jeta par terre. Puis il courut comme un fou vers les chaussures de son frère.

« Marty ! »

Un vacarme épouvantable s'éleva du côté de Beth quand elle se mit à traîner la petite valise sur les marches rugueuses, mais il n'y prêta pas attention. Il continua de courir vers son frère. Il fallait absolument qu'il se fasse entendre.

« Marty ! Marty ! »

Avec un soupir, celui-ci se dirigea vers l'escalier.

« Non ! Ne t'en va pas ! » hurla Scott de toute la force dont sa voix était capable. Tel un insecte d'un blanc pâle, il se précipita à la poursuite de la forme mouvante de son frère.

Arrivé au bas des marches, Marty se retourna. Les yeux de Scott s'élargirent soudain, pleins d'espoir.

« Ici, Marty ! Ici ! » cria-t-il, pensant que son frère l'avait entendu. Il agita frénétiquement ses bras filiformes. « Je suis ici, Marty ! ici ! »

La tête titanesque pivota. « Beth ?

— Oui, oncle Marty. » La voix venait du haut des escaliers.

« Est-ce que ta mère a d'autres affaires ici ?

— Quelques-unes.

— Ah. Bon, alors, on reviendra. »

Entre-temps, Scott avait atteint la gigantesque chaussure. D'un bond, il s'accrocha au bord de la semelle.

« Marty ! » hurla-t-il encore, et il se hissa sur la saillie de cuir. Il se dépêcha de se mettre debout et entreprit de marteler la chaussure de ses poings. Autant frapper un mur.

« Marty, je t'en supplie ! Je t'en supplie, Marty ! »

Brusquement, la saillie fit un écart et décrivit un immense arc de cercle, une courbe vertigineuse. Déséquilibré, Scott tomba à la renverse en battant l'air des bras.

Il atterrit brutalement sur le ciment et, le souffle coupé, regarda son frère gravir l'escalier avec la valise de Lou.

Puis Marty disparut, remplacé par l'aveuglante lumière du soleil. Scott leva un bras devant ses yeux et se détourna. Un sanglot lui déchira la poitrine. C'était trop injuste ! Pourquoi fallait-il que tous ses triomphes soient si rapidement ruinés, que toutes ses victoires soient réduites à néant en un instant ?

Il se releva, les jambes en coton, et resta là, tout tremblant, tournant le dos à l'éclat du soleil. Elle déménageait ; Louise s'en allait. Elle le croyait mort et l'abandonnait.

Il grinça des dents. Il devait absolument lui faire savoir qu'il était encore vivant.

Il jeta un regard de côté, une main en visière au-dessus des yeux. La porte était toujours ouverte. Il courut jusqu'au pied de la dernière marche et jaugea l'à-pic qui se dressait au-dessus de lui. Même s'il se fabriquait un autre grappin, il ne pourrait jamais le lancer si haut. Il se mit à aller et venir en marmonnant entre ses dents.

Et les fissures dans le ciment ? Pouvait-il en entreprendre l'escalade maintenant, comme il en avait eu l'idée trois jours plus tôt ? Il se dirigea vers la plus proche, puis s'arrêta, s'avisant qu'il lui fallait d'abord se munir d'un vêtement, de nourriture et d'eau.

C'est alors que l'impossibilité d'une telle ascension s'abattit sur lui comme une coulée de plomb fondu.

Il s'adossa au ciment froid de la marche, parcouru de frissons, fixant le sol d'un regard éteint. Il secoua lentement la tête. Inutile d'essayer. Il n'arriverait jamais en haut. Plus maintenant, alors qu'il mesurait à peine quatre millimètres.

Titubant, il avait couvert la moitié du chemin qui le séparait de l'éponge lorsqu'une illumination chassa son désespoir. Marty avait dit qu'il reviendrait.

Il reprit à toute allure la direction des marches, s'arrêta de nouveau. Attends, attends, se raisonnait-il, il faut d'abord que tu te prépares. Il ne pouvait pas se contenter de sauter une fois de plus sur la chaussure de son frère ; elle ne présentait aucune prise sérieuse. Il lui fallait trouver le moyen de s'accrocher à une jambe de son pantalon, voire de se glisser dans le revers et d'y rester le temps d'être transporté à l'intérieur de la maison. Alors il pourrait sortir, grimper sur une table ou une chaise, n'importe quoi, agiter un morceau de tissu, attirer l'attention de Lou. Juste pour lui faire savoir qu'il était toujours vivant, songea-t-il, tout excité. Rien de plus.

Bon, très bien. Vite, vite. Il claqua dans ses mains, soudain impatient. Par où commencer ?

D'abord manger et boire ; un bon repas derrière la... rire nerveux - la cravate ? Il abaissa les yeux sur sa nudité blanche, hérissée par la chair de poule. Oui, il fallait commencer par là. Mais que pouvait-il se mettre sur le dos ? La tunique était trop grande et son étoffe trop solide pour qu'il puisse la déchirer. À moins que...

Il se précipita vers l'éponge et, à force de tirer dessus, s'aidant au besoin de ses dents, il réussit à en arracher un gros lambeau. Après l'avoir aminci autant que possible, il s'en enveloppa, passant bras et jambes à travers les pores. Il se sentait un peu engoncé, comme dans un costume de mousse, et le bout d'éponge s'obstinait à bâiller sur le devant, mais bon, ça irait comme ça. Il n'avait pas le temps de faire mieux.

Manger à présent. Au petit trot, il alla jusqu'à l'un des morceaux de pain au pied de la falaise et en détacha une copieuse portion qu'il emporta jusqu'au tuyau d'arrosage. Là, il se restaura, assis sur l'anneau de métal de l'embouchure, les jambes dans le vide. Il lui fallait aussi quelque chose aux pieds ; mais quoi ?

Quand il eut fini de se restaurer et refait, pour se désaltérer, le long trajet à l'intérieur des froides ténèbres du tuyau, il retourna à l'éponge et en arracha deux petits bouts. Il les fendit en leur centre et fourra ses pieds dedans. Il y flottait quelque peu ; il allait lui falloir attacher ses chaussons avec du

fil.

Du coup, il lui vint à l'esprit que le fil pouvait non seulement lui servir à faire tenir en place son accoutrement, mais aussi à s'introduire dans le revers de Marty. S'il parvenait à trouver une autre épingle et à la tordre, à y fixer une certaine longueur de fil, il ne lui resterait plus qu'à accrocher son grappin au pantalon et à s'y cramponner jusqu'à l'étage supérieur.

Il s'élançait déjà vers le carton rangé sous la cuve à mazout, lorsqu'il se souvint du morceau de fil qui l'avait accompagné dans sa chute la veille au soir. Une partie de l'épingle devait y être encore attachée. Il se mit à sa recherche.

Le retrouva. Mieux : le bout d'épingle était encore assez recourbé pour s'accrocher à la jambe du pantalon de Marty. Scott courut se camper sur le tas de cailloux et de déchets de bois resté au bas de la dernière marche et attendit le retour de son frère.

En haut, il entendait des bruits de pas pressés qui allaient d'une pièce à l'autre, et il se représenta Lou en train de se déplacer, préparant son départ. Ses lèvres se pincèrent jusqu'à la douleur. Même si ce devait être sa dernière action, il lui ferait savoir qu'il était vivant.

Il contempla la cave. Il était difficile de croire qu'après tout ce temps, il allait peut-être s'en échapper. À ses yeux, la cave était devenue le monde. Peut-être allait-il se retrouver comme un prisonnier au terme d'une longue détention, effrayé et désorienté. Non, impossible. La cave n'avait pas été pour lui un havre de paix. La vie à l'extérieur pouvait difficilement être pire qu'ici.

Il effleura son genou blessé. Beaucoup moins enflé, il était juste un peu douloureux. Il toucha du bout des doigts les entailles et les éraflures de son visage. Défit le bandage qui lui enveloppait la main et, d'une secousse, l'expédia au loin. Déglutit à titre d'essai. Sa gorge était irritée, mais peu important. Il était prêt à regagner le monde, le vrai.

En haut, la porte de derrière claqua, des pas résonnèrent sur la terrasse. Il se redressa et secoua le fil sur toute sa longueur. Puis il saisit le grappin et s'adossa fermement à la marche, aux aguets, le cœur cognant à grands coups dans sa poitrine. Il entendit des chaussures crisser sur le sol sablonneux du jardin, puis une voix qui disait : « Je ne sais plus très bien ce qu'on a en bas. »

Ses traits se figèrent, ses yeux se voilèrent, ses jambes lui semblèrent soudain en caoutchouc.

C'était Lou.

Il se plaqua contre le ciment tandis que des chaussures titanesques descendaient les marches. « Lou », murmura-t-il. Puis les deux géants masquèrent le soleil comme un sombre passage nuageux.

Ils se mirent à aller et venir, leurs têtes à un kilomètre d'altitude. Scott ne pouvait voir le visage de Lou ; seul le rouge mouvant de sa jupe s'offrait à ses yeux.

« Ce carton sur l'étagère est à nous, dit-elle, voix lointaine dans le ciel.

— Entendu. » Marty se dirigea vers la grande falaise et □ dégagea le carton d'où sortait le bras de poupée.

Lou chassa du pied la petite éponge qui traînait par terre. « Voyons voir, reprit-elle. Je crois... »

Elle s'accroupit et Scott eut brusquement la vision de ses traits monumentaux - celle-là même qu'aurait pu avoir un colleur d'affiche de la femme qu'il venait de placarder. Impossible d'en avoir une idée d'ensemble ; ici, un œil immense, là, un énorme nez, des lèvres pareilles à un canon dans les tons rose - voilà à quoi se réduisait le visage de Lou.

« Oui, ce carton, sous la cuve...

— Je reviens le prendre », dit Marty en remontant les □ marches avec l'autre carton.

Et voilà qu'il était seul avec elle. Le regard de Scott s'éleva en même temps qu'elle se remettait debout. Elle fit lentement le tour des lieux, ses bras géants croisés sous les deux montagnes que formaient ses seins. Un nœud douloureux se serra dans la poitrine et le ventre de Scott.

Indéniablement, elle était désormais hors de portée. Son intention de lui montrer qu'il était vivant s'évanouit. Elle s'était envolée dès l'instant où il l'avait vue. Il n'était plus qu'un insecte pour elle ; telle était l'atroce évidence. Même s'il arrivait à attirer son attention, cela ne résoudrait rien, ne changerait rien. Il était de toute façon promis à disparaître la nuit prochaine, et il ne réussirait qu'à rouvrir une vieille blessure qui devait désormais être presque guérie.

Il demeura silencieux, telle une minuscule breloque tombée d'un bracelet miniature, les yeux levés vers la femme qui avait été son épouse.

Marty reparut.

« Je serai contente de partir d'ici, lui dit Lou.

— Je comprends ça. » Marty alla jusqu'à la cuve à mazout et s'accroupit devant.

Beth redescendit à son tour en demandant : « Je peux porter quelque chose, m'man ?

— Je ne crois pas. Ah, si, tu peux prendre ce bocal de pinceaux. Je crois qu'ils sont à nous.

— D'accord. » Beth se dirigea vers la table en osier. Scott s'arracha soudain à sa rêverie. Il ne songeait plus à parler à Lou, mais il voulait toujours sortir de la cave. Et il ne pouvait pas attendre son frère, s'avisa-t-il. Marty passerait trop vite au-dessus de lui ; il n'aurait pas le temps d'agir.

Il se détacha de la marche et fonça vers le réfrigérateur, traversa la zone d'ombre qui s'étendait au pied de sa formidable masse, poursuivit sa route sous la table en osier. Toujours accroupi près de la cuve, Marty dégageait le carton. Scott se lança sous la table métallique rouge. Vite ! Il accéléra, le fil à la traîne. Le carton dans les bras, Marty se releva. Prit la direction de l'escalier

Il n'y avait pas une seconde à perdre. À l'instant où Scott faisait irruption en terrain découvert, l'immense chaussure noire de Marty s'abattait déjà devant lui. D'une détente de tous ses muscles, il lança le grappin sur la jambe de pantalon qui fouettait l'air.

Eût-il attrapé au lasso un cheval au galop, il n'aurait pas été arraché plus violemment du sol.

Son cri s'étrangla. Voilà qu'il était brutalement emporté dans les airs, puis précipité vers le sol qui se ruait à sa rencontre en un tourbillon gris. D'une torsion des jambes, il se redressa, sa guenille en éponge raclant le sol au moment où il le survolait en rase-mottes. L'immense jambe bougea de nouveau. Pris dans le mouvement de balancier, Scott fut de nouveau projeté en l'air. Le fil se tendit et bloqua son envol, exerçant sur ses bras une traction à les déboîter de leurs attaches. La cave tourbillonnait autour de lui, mélange d'ombres et de lumière. Il avait envie de crier mais en était incapable. Ballotté, secoué, tiraillé, transformé en toton, son corps minuscule filait à toute allure vers les marches. Un mur fondit sur lui, disparut sous ses pieds au moment où il était enlevé une fois de plus dans les airs. Glissade sur le haut de la première marche, et c'en fut fini des petits bouts d'épongé, arrachés, dont il s'était chaussé. La violence de l'impact lui fit lâcher prise et il se retrouva soudain en train de courir à toute allure sur le ciment, droit sur la partie verticale de la marche suivante. Il tendit les bras en avant pour amortir le choc. Hurla.

Puis il trébucha sur un fragment de ciment et s'étala. Ses jambes firent la culbute, son crâne alla percuter le ciment. Une explosion de douleur se déploya dans sa tête, d'un blanc éclatant, puis se réduisit soudain à un noyau noir qui explosa à son tour, plongeant son cerveau dans la nuit. Il resta allongé là, tout flasque, tandis que la chaussure de son épouse s'abattait à deux centimètres de son corps, puis disparaissait.

Plus tard, alors que Marty les conduisait à la gare, Beth remarqua le bout d'épingle et le fil accrochés à la jambe de son pantalon. Elle se pencha et les enleva. « J'ai dû ramasser ça dans la cave », dit Marty, et il n'y pensa plus. Beth mit le tout dans la poche de son manteau et, de même, n'y pensa plus.

« Pose-moi ! » hurla-t-il.

Il ne put en dire plus. La main de Beth était refermée sur son corps, l'emprisonnant des épaules au bassin, lui bloquant les bras, lui coupant la respiration. La pièce se brouilla ; il était au bord de l'évanouissement.

Puis le perron de la maison de poupée se retrouva sous ses pieds ; sa main éteignait la rampe de fer forgé et Beth fixait sur lui des yeux apeurés.

« Je voulais te faire gagner du temps », dit-elle.

Il ouvrit la porte d'un coup sec et s'engouffra chez lui. Il fit claquer le battant derrière lui et, d'une pichenette, fit basculer le minuscule crochet dans son anneau. Puis il alla s'écrouler dans le salon, le souffle rauque.

Au-dehors, Beth plaida : « Je ne t'ai pas fait de mal. »

Il ne répondit pas. Il avait l'impression qu'on venait de le broyer dans un étau.

« Je ne t'ai pas fait de mal », répéta-t-elle, et elle se mit à pleurer.

Il avait toujours su que ce moment arriverait, et voilà, c'était fait. Il ne pouvait plus temporiser. Il allait devoir demander à Lou d'empêcher Beth de l'approcher. Elle ne mesurait pas la portée de ses actes.

Il se releva mollement et tituba jusqu'au divan. Il entendit Beth ressortir ; le sol trembla sous ses pas, le claquement de la porte le fit sursauter. Elle était entrée quelques instants plus tôt, l'avait vu en train d'effectuer le long trajet qui le séparait de sa maison et l'avait en quelque sorte pris en stop. J

Il se laissa aller sur les petits coussins que Louise lui avait confectionnés. Il resta ainsi un bon moment, les yeux fixés au plafond envahi d'ombre, à penser à son enfant perdue.

Elle était née un jeudi matin. Lou avait eu un accouchement long et difficile. Elle ne cessait de lui dire de rentrer à la maison, mais il ne voulait rien savoir. De temps à autre, il descendait jusqu'à la voiture, se pelotonnait sur la banquette arrière et s'assoupissait quelques minutes, mais la plupart du temps il veillait dans la salle d'attente, feuilletant machinalement des magazines, ne songeant même pas à ouvrir le livre qu'il avait apporté. Oui, il était bien décidé à se montrer à la hauteur ; pas question de verser dans les clichés cinématographiques, de faire les cent pas et d'écraser des mégots sous ses talons. En vérité, même s'il en avait eu envie, il aurait eu bien du mal à faire les cent pas. La salle d'attente se réduisait à une espèce de cagibi au fond du couloir du deuxième étage, et il ne pouvait pas aller se dégourdir les jambes dans ledit couloir parce qu'il y passait trop de monde.

Il se tenait donc assis dans la « salle d'attente », avec l'impression d'avoir dans l'estomac une bombe à retardement réglée pour exploser d'une minute à l'autre. Il y avait un autre futur papa avec lui, mais il en était à son quatrième enfant et paraissait plutôt blasé. En fait, il lisait un livre : ha Malédiction des conquistadores. Scott se souvenait encore du titre. Comment un homme pouvait-il lire tranquillement un tel bouquin, alors que sa femme se tordait dans les douleurs de l'enfantement ? Mais peut-être était-elle de celles qui vous pondaient un bébé comme de rien ? En tout cas, l'homme n'avait pas dû lire plus de trois chapitres avant que ne débarque son rejeton, vers une heure du matin. Il avait haussé les épaules, adressé un clin d'œil à Scott et était rentré chez lui. Scott l'avait maudit entre ses dents et, tout seul, avait continué d'attendre.

À sept heures du matin, Elizabeth Louise avait fait son entrée dans le monde.

Il revoyait le docteur Arron sortir de la salle de travail et enfiler le couloir dans sa direction, ses

chaussures à semelles de caoutchouc grinçant légèrement sur le carrelage. Une douzaine d'hypothèses épouvantables s'étaient bousculées dans la tête de Scott. Elle est morte. Le bébé est mort. Mal formé. Ce sont des jumeaux. Des triplés. Non, rien de tout ça.

Le docteur Arron avait dit : « Eh bien, vous avez une fille. »

Et il l'avait conduit jusqu'à une paroi vitrée derrière laquelle une infirmière lui avait présenté un bébé enveloppé dans une couverture. Un bébé qui avait des cheveux bruns et bâillait, ses petits poings rouges agrippant le vide. Et il avait réussi à essuyer furtivement ses larmes.

Il se redressa et allongea les jambes. Sa cage thoracique ne le faisait presque plus souffrir. Durant quelques instants il avait eu du mal à respirer. Il se palpa la poitrine et les flancs. Rien de cassé ; un vrai coup de chance. Beth l'avait affreusement serré. Sans doute n'avait-elle voulu que se prémunir contre le risque de le laisser tomber par terre, mais...

Il secoua la tête. « Beth, Beth », murmura-t-il. Insensiblement, il l'avait perdue un peu plus chaque jour depuis qu'il avait commencé à rétrécir. La perte de sa femme avait constitué un processus sans équivoque, obligatoire ; le divorce d'avec son enfant avait été tout autre chose.

D'abord, il ne s'était agi que d'une séparation occasionnelle. Il était atteint d'un mal terrible, inconnu, allait régulièrement voir ses médecins, subissait des examens, entraînait à l'hôpital. Il n'avait pas de temps à lui consacrer.

Puis, de retour à la maison, les soucis matériels, la peur, la destruction de son couple l'avaient empêché de voir qu'il la perdait d'une autre façon. Naturellement, il lui arrivait parfois de la prendre sur ses genoux, de lui lire une histoire ou, tard dans la nuit, de rester auprès de son Ut à la regarder. Mais le plus souvent, il était trop préoccupé par son propre état pour voir au-delà.

Ensuite, le rapport de taille était entré en jeu. À mesure qu'il rapetissait, il devenait moins sûr de sa propre autorité et du respect de sa fille, de plus en plus difficile à obtenir. Sa taille affectait son attitude envers Lou ; il en était de même avec Beth.

L'autorité paternelle, découvrait-il, reposait pour une grande part sur une simple différence de taille. Aux yeux de son enfant, un père était grand et fort ; tout-puissant. La vision d'un enfant était la simplicité même. Ce qui était supérieur à lui en termes de taille et de voix et, d'une manière générale, ce qui lui en imposait sur le plan physique lui inspirait du respect ou, à tout le moins, de la crainte. Non que Scott eût gagné le respect de Beth en essayant de se faire craindre. Il se trouvait seulement qu'il mesurait un mètre quatre-vingt-cinq et elle un mètre vingt-trois.

Quand sa taille avait égalé celle de sa fille, puis était passée en dessous, quand sa voix grave et autoritaire était devenue aiguë, inopérante, le respect de Beth s'était relâché. Elle ne pouvait pas comprendre, voilà tout. Ils avaient essayé de lui expliquer ce qui se passait - infatigablement. Mais c'était inexplicable, parce qu'il n'y avait rien, dans le paysage mental de Beth, de comparable à un père qui rétrécissait.

Du coup, Scott n'ayant plus son mètre quatre-vingt-cinq, sa voix n'étant plus celle qu'elle lui connaissait, elle ne le considérait plus vraiment comme son père. Un père était immuable. On pouvait compter sur lui, il ne changeait pas. Scott changeait. Il ne pouvait donc plus être le même ; ni traité de la même façon.

Et il en était allé ainsi ; Beth le respectait un peu moins chaque jour. Surtout quand, à bout de nerfs, il s'était mis à piquer ses crises de colère. Elle ne pouvait comprendre ni juger. Elle n'était pas assez âgée pour compatir. Elle ne pouvait qu'avoir une mauvaise image de lui. Celle-là même qu'il offrait ; l'image d'un vilain nain qui hurlait et tempêtait d'une drôle de voix. À ses yeux, il avait cessé d'être un

père pour devenir une curiosité.

À présent, la perte était irréparable, définitive. Beth avait atteint un point où elle constituait une menace physique pour lui. Comme le chat, il fallait l'empêcher de l'approcher.

« Elle ne voulait pas te faire de mal, Scott, lui dit Lou ce soir-là.

— Je le sais, répondit-il dans le petit microphone relié au haut-parleur du phonographe. Elle ne comprend pas, c'est tout. Mais il va falloir qu'elle me laisse tranquille. Elle ne se rend pas compte à quel point je suis fragile. Elle m'a attrapé comme si j'étais une poupée incassable. Ce qui n'est pas le cas. »

Tout s'acheva le lendemain.

Il se tenait courbé dans une étable jonchée de paille, occupé à dévisager Marie, Joseph et les rois mages, eux-mêmes en train de contempler l'Enfant Jésus. Il régnait un silence recueilli et, en plissant un peu les yeux, il avait presque l'illusion que tout ce petit monde était vivant. Penchés sur la mangeoire, Marie avait un doux sourire et les rois mages une expression qui hésitait entre la crainte et la vénération. Les animaux tapaient du pied, il pouvait sentir les acres odeurs d'étable, et il y avait surtout ce magnifique petit bruit : le gazouillis de l'Enfant.

Puis un courant d'air glacé le fit tressaillir.

Il tourna les yeux vers la cuisine. La porte s'était entrouverte et le vent faisait voler des flocons de neige à l'intérieur. Il attendit que Lou la referme, mais rien ne se passa. Puis, entendant au loin un léger tambourinement d'eau, il comprit qu'elle prenait une douche. Il sortit de la crèche et traversa le glacier de coton froissé qui s'étendait sous l'arbre de Noël en faisant craquer la neige artificielle sous ses minuscules souliers fabrication maison. Le vent revint à la charge et il se sentit pris de frissons.

« Beth ! » appela-t-il.

Puis il se souvint qu'elle était dehors, en train de jouer, n ronchonna entre ses dents, puis se mit à courir sur la moquette jusqu'à la grande étendue verte du linoléum. Peut-être pourrait-il refermer la porte tout seul.

Comme il allait l'atteindre, un grondement guttural s'éleva derrière lui.

Il se retourna et, près de l'évier, vit le chat qui venait tout juste de relever la tête d'une soucoupe de lait, le pelage humide et en désordre. Son estomac se noua.

« Fiche le camp ! » dit-il. Les oreilles du chat se dressèrent. « Allez, ouste ! » reprit-il en haussant la voix.

Un nouveau grondement roula dans la gorge du chat et il avança une patte de prédateur, toutes griffes dehors.

« Fiche le camp ! » hurla Scott en reculant, le dos exposé au vent glacial, la tête et les épaules cinglées par les flocons comme par autant de petites mains frêles.

Le chat s'avança, souple comme du beurre coulant, la gueule ouverte, découvrant ses crocs pareils à des sabres.

Beth entra alors par la porte de devant et le violent courant d'air ainsi créé rabattit celle de la cuisine vers son encadrement. Scott fut repoussé vers l'extérieur. En un instant, la porte s'était refermée dans un claquement sec, l'expédiant sur un talus de neige.

Il se releva tant bien que mal, saupoudré de blanc, fonda sur la porte et la martela de ses poings.

« Beth ! » À peine entendit-il le son de sa propre voix au milieu des gémissements du vent. Des rafales de neige l'enveloppaient de nuages fantomatiques. Il en tomba un gros tas de la balustrade qui s'écrasa tout près de lui, l'aspergeant de particules glacées.

« Dieu du ciel », murmura-t-il. Il se mit à expédier des coups de pied frénétiques dans la porte. « Beth ! hurla-t-il. Beth ! Ouvre-moi ! » Il cogna à la porte jusqu'à en avoir les poings meurtris, les

pieds comme morts, mais elle resta fermée.

« Dieu du ciel ! » L'horreur de la situation déferlait en gros remous dans sa tête. Il se retourna et jeta un regard effrayé sur le jardin balayé par la neige. Tout était d'un blanc éblouissant. Le sol n'était plus qu'un pâle désert, une succession de dunes sur lesquelles le vent faisait courir une brume poudreuse. Les arbres, d'immenses colonnes blanches couronnées d'ossements. La clôture, une barricade lépreuse que le vent dépouillait de sa chair neigeuse, exposant l'os des piquets.

La chose s'imposa brutalement à lui : s'il restait là très longtemps, il allait périr de froid. Déjà ses pieds lui semblaient en plomb, il avait l'onglée, son corps était parcouru de frissons.

Déchirant dilemme. Devait-il rester ici pour s'efforcer de rentrer ? Ou quitter le seuil de la cuisine pour chercher un abri ? L'instinct l'attachait à la maison ; le salut se trouvait de l'autre côté de la porte blanche à panneaux. Et pourtant, la simple observation lui disait clairement qu'à rester où il était, il risquait sa vie. Mais où pouvait-il aller ? Les soupiraux de la cave étaient fermés de l'intérieur, la porte d'accès beaucoup trop lourde pour lui. Et il ne ferait pas plus chaud-sous la terrasse.

Le perron ! S'il arrivait à grimper sur la rampe, peut-être pourrait-il atteindre la sonnette. Et se faire ouvrir.

Il hésita encore. La neige avait l'air épaisse, effrayante. Et s'il se faisait engloutir par une congère ? Et s'il avait froid au point de ne pas pouvoir atteindre le perron ?

C'était pourtant sa seule chance, et il devait se décider au plus vite. Rien ne l'assurait qu'on allait bientôt s'apercevoir de son absence. S'il restait derrière la maison, Lou le trouverait peut-être à temps, mais pas forcément.

Serrant les dents, il alla jusqu'au bord de la terrasse et sauta au bas de la première marche. La neige amortit sa chute. Il glissa un peu, reprit son équilibre et traîna les pieds jusqu'au bord de la marche. Sauta de nouveau.

Ses pieds se déroberent sous lui et il s'étala de tout son long, les bras plongés dans la neige jusqu'aux épaules, transi par la gifle glacée qu'il reçut en plein visage. Suffoquant, mal assuré sur ses jambes, il se releva et se frotta la figure comme si celle-ci grouillait d'araignées ayant des glaçons en guise de pattes.

Il n'y avait pas de temps à perdre. Veillant à bien prendre appui sur ses pieds, il s'empessa de gagner le bord de la marche. Il y resta un moment en équilibre, regardant où il allait se recevoir, puis il prit sa respiration et sauta.

Il dérapa de nouveau, battant l'air des bras. Fila vers le bord latéral de la marche, s'y maintint un instant, puis bascula dans le vide.

Un mètre vingt plus bas, il s'enfonça dans un monticule de neige comme un couteau dans de la crème glacée. Des cristaux de givre lui enfarinèrent le visage et le cou. Il se releva en crachotant, retomba, les jambes prises dans un fourreau glacial. Il resta là, étourdi, saupoudré de petits nuages de neige.

Puis le froid commença à gagner ses membres et il se remit debout, dégagea ses pieds. Il ne fallait surtout pas qu'il s'arrête.

Impossible de courir. Tout au plus réussit-il à adopter une marche titubante, coupée d'embardées, obligé qu'il était de décoller ses pieds de la neige pour les poser de nouveau, de projeter son corps en avant quand ses jambes s'enfonçaient. Pendant ce temps le vent transformait ses cheveux en un paquet de lanières cinglantes, tirait sur ses vêtements, les transperçait comme à coups de lame. Déjà ses pieds et ses mains s'engourdisaient.

Il atteignit enfin le coin de la maison. Il vit au loin la forme vague de la Ford, sa bâche couverte de paquets de neige. Un gémissement monta dans sa gorge. Au loin, oui, tellement loin. Il s'emplit les

poumons d'une grande bouffée d'air froid et reprit sa marche laborieuse. J'y arriverai, se dit-il. J'y arriverai.

Un objet dégringola du ciel comme une pierre.

Un instant plus tôt, il n'avait à compter qu'avec le vent, le froid, la neige qui lui montait jusqu'aux cuisses. Et voilà soudain qu'une espèce de météore le percutait, lui faisait piquer du nez dans la neige. Son masque de coton figé en une expression d'horreur, il roula sur le dos juste à temps pour voir le moineau revenir à la charge.

Le souffle coupé, il leva un bras devant son visage au moment où l'oiseau passait juste au-dessus de lui pour remonter en flèche, les ailes largement déployées. Il fila dans les airs, vira sèchement et revint sur lui. Avant qu'il ne se soit remis sur ses pieds, l'oiseau faisait du sur place devant lui, battant sauvagement des ailes, si près que Scott sentit l'odeur de son plumage humide.

Le double sabre du bec fondit sur lui. Scott retomba sur le dos et saisit une poignée de neige qu'il lança à la tête du moineau. Celui-ci s'éleva dans les airs en piaillant, furieux, puis repiqua brusquement vers le sol et se mit à décrire des cercles autour de Scott, le frôlant à chaque passage de ses ailes sombres.

Scott jeta un regard affolé vers la maison et vit le soupirail de la cave auquel manquait un carreau.

L'oiseau était de nouveau sur lui. Scott s'élança sur la neige et la forme sombre passa à tire-d'aile au-dessus de lui. Le moineau redressa sa course, vira au plus court, puis revint à la charge. Scott n'eut que le temps d'effectuer quelques enjambées avant de se faire de nouveau renverser.

Il se remit debout et bombarda l'oiseau de poignées de neige qu'il voyait retomber de son bec grand ouvert. Le moineau recula. Scott se retourna, réussit tant bien que mal à avancer de quelques pas, et l'oiseau était une fois de plus sur lui, le giflant de ses ailes humides. Scott fit de grands moulinets des deux bras et sentit ses mains heurter les dures arêtes du bec. L'oiseau reprit son envol.

Et cela continua ainsi, interminablement. Scott progressait par bonds dans la neige glaciale jusqu'à ce que se rapproche le battement d'ailes. Il se laissait alors tomber sur les genoux, se retournait et lançait de la neige dans les yeux de l'oiseau, l'aveuglant, le chassant assez longtemps pour gagner quelques centimètres de plus.

Enfin, glacé et trempé, il se retrouva adossé au soupirail, toujours en train de projeter de la neige sur le moineau dans l'espoir que celui-ci abandonnerait et qu'il n'aurait pas à sauter dans la cave - dont il serait alors prisonnier.

Mais l'oiseau continuait de revenir, de fondre sur lui, de faire du sur place devant lui, le bruit de ses ailes pareil à celui de draps humides claquant dans un vent violent. Soudain, la pointe du bec lui percuta le crâne, lui entaillant la peau, le rejetant contre la maison. Tout étourdi, il resta là à agiter frénétiquement les bras pour repousser l'attaque de l'oiseau. Le jardin tournait devant ses yeux en blancs remous brumeux. Il ramassa de la neige et la jeta, ratant sa cible. Les ailes continuaient de le gifler ; le bec lui fit une nouvelle entaille.

Lâchant un cri de saisissement, Scott bondit vers l'ouverture laissée par le carreau manquant. Il s'y faufila sans plus réfléchir. Lancé à ses trousses, l'oiseau le heurta, achevant de le faire basculer à l'intérieur.

Il tomba, griffant l'air, ses hurlements s'achevant sur un grognement étranglé quand il s'écrasa sur le sable au-dessous du soupirail. Il essaya de se remettre debout, mais il s'était tordu une jambe dans sa chute et elle refusait de le porter.

Dix minutes plus tard, il entendit courir au-dessus de sa tête. La porte de derrière s'ouvrit et se referma bruyamment. Et durant tout ce temps, il resta où il était, les membres enchevêtrés. Lou et Beth firent le tour de la maison, parcoururent le jardin, piétinèrent la neige, l'appelant inlassablement

jusqu'à la tombée de la nuit. Et encore longtemps après.

16.

Il entendait au loin le cognement de la pompe à l'eau. Ils ont oublié de l'arrêter. Cette pensée s'écoula comme du miel froid dans les fissures de son cerveau. Il regardait fixement dans le vide, le visage dépourvu de toute expression. La pompe s'arrêta dans un déclic et un lourd silence se réinstalla dans la cave. Ils sont partis, songea-t-il. La maison est vide. Je suis seul.

Sa langue bougea mollement. Seul. Ses lèvres remuèrent. Le mot avorta dans sa gorge.

Il tordit légèrement le cou et sentit une douleur s'éveiller dans sa nuque. Seul. Son poing droit se contracta et s'abattit sur le ciment. Seul. Après tout cela. Après tous ses efforts, il se retrouvait seul dans la cave.

Enfin, il essaya de se relever pour s'affaïsser aussitôt, l'arrière du crâne comme déchiré par un terrible élanement. Allongé de tout son long, il risqua un doigt prudent vers l'endroit qui le faisait pareillement souffrir. Il suivit les bords d'une plaque de sang séché pareille à quelque fragile morceau de dentelle et l'arrondi d'une énorme bosse, qu'il palpa une fois - aïe - avant de laisser retomber son bras. Il resta là, à plat ventre, le front appuyé sur le ciment froid.

Seul.

Finalement, il roula sur le dos et redressa le buste. Une douleur lancinante, tenace, bascula dans sa tête. Il se prit les tempes à deux mains pour en amortir le cruel rebond. Elle reflua au bout d'un long moment pour concentrer ses affreux piquants dans sa nuque. Il se demanda s'il n'avait pas une fracture du crâne, puis décréta que, dans ce cas, il ne serait plus en état de se poser la question.

Il ouvrit les yeux, les paupières encore plissées par la souffrance, et parcourut la cave du regard. Rien n'avait changé. Ses repères familiers étaient toujours là. Et dire que je pensais pouvoir sortir d'ici, songea-t-il aigrement. Grimaçant de plus belle, il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. La porte était de nouveau fermée, bien sûr. Et probablement verrouillée. Il était toujours prisonnier.

Il poussa un long soupir frémissant. Humecta ses lèvres sèches. Voilà qu'en plus la soif était de retour. Et la faim. Tout cela était d'une parfaite absurdité.

La plus petite crispation des mâchoires déclenchait des ondes de douleur dans sa tête. Il ouvrit la bouche et, tous ses muscles relâchés, attendit que les élancements se calment.

Quand il se mit debout, ils revinrent aussitôt. Il plaqua une main sur la contremarche et s'y adossa. La cave tremblotait devant lui comme s'il la voyait à travers un écran d'eau. Il dut patienter un certain temps avant que les objets ne retrouvent leur netteté.

Il changea de jambe d'appui et laissa échapper un sifflement ; son genou était de nouveau enflé. Il lui revint alors que c'était cette jambe qu'il s'était blessée lorsqu'il était tombé dans la cave pour échapper au moineau. Curieux qu'il n'ait jamais fait le rapprochement, mais c'était sans aucun doute à cette première chute qu'il devait la faiblesse qu'il éprouvait de ce côté-là.

Il se revit effondré sur le sable, sa jambe en porte à faux sous lui, tandis qu'au-dehors Lou ne cessait de l'appeler.

Il faisait nuit et la cave était plongée dans le froid et l'obscurité. Le vent soufflait à travers le carreau cassé, charriant des confettis de neige qui venaient se poser sur son visage comme autant de caresses timides, retenues, d'enfants fantomatiques. Il avait répondu à ses appels, mais sans arriver à

se faire entendre. Même lorsqu'elle était descendue dans la cave et que, de l'endroit où il gisait, incapable de bouger, il avait crié son nom.

Il avança lentement jusqu'au bord de la marche et regarda dans le vide. Une trentaine de mètres le séparaient du sol. Une distance faramineuse. Devait-il essayer de descendre par la cheminée que formait la fissure ou... Brusquement, il sauta.

Il atterrit sur ses pieds. Il eut l'impression que son genou éclatait et qu'une espèce de hachoir s'abattait sur son crâne au moment où, projeté en avant, il se recevait sur les mains. Mais ce fut tout. Étourdi, il s'assit, un sourire sardonique aux lèvres en dépit de sa souffrance. C'était une bonne chose d'avoir découvert qu'il pouvait tomber d'une telle hauteur sans se rompre le cou. Sans cela, il se serait senti obligé de descendre par la cheminée, ce qui aurait été une perte de temps. Son sourire s'évanouit. Il contempla le sol d'un œil sombre. La notion de perte de temps n'avait plus de sens à partir du moment où il n'était plus possible d'en gagner. Le temps n'était plus un bien qu'il avait loisir de gaspiller ou d'économiser. Il avait perdu toute valeur.

Il se releva et se mit en route. Le ciment était froid sous ses pieds nus. Si seulement il avait pu garder ses chaussons en éponge... Puis il haussa les épaules. Là encore, quelle importance ?

Il alla se désaltérer dans le tuyau d'arrosage puis regagna l'éponge. Il n'avait pas faim, finalement. Il se hissa sur son vaste Ut et s'allongea avec un petit soupir.

Il resta là sans bouger, les yeux fixés sur le soupirail qui surmontait la cuve à mazout. La lumière du soleil n'y était plus visible. L'après-midi devait tirer à sa fin. Bientôt, il ferait noir. Bientôt commencerait sa dernière nuit.

Son regard s'arrêta sur les enchevêtrements d'une toile d'araignée qui masquait un coin du soupirail. Divers objets étaient pris dans ses fils : de la poussière, des insectes, des fragments de feuilles mortes, même un crayon court, épais, qu'il avait un jour jeté là-haut. Pas une seule fois, au cours de son long séjour dans la cave, il n'avait vu l'araignée qui avait tissé cette toile. Et il ne la voyait pas davantage à présent.

Un lourd silence régnait dans toute la maison. Ils avaient dû arrêter le chauffage avant de partir. Scott percevait parfois un léger craquement, cette petite plainte du bois qui travaille, mais le silence général ne s'en trouvait même pas égratigné. Il n'entendait que sa propre respiration, lente et irrégulière.

C'est par ce soupirail que j'épiais cette fille, songea-t-il. Catherine. Était-ce bien son nom ? Il ne se souvenait même plus de son physique.

C'était également ce soupirail qu'il avait essayé d'atteindre après sa chute dans la cave. Le seul utilisable. Celui auquel manquait un carreau était trop haut, séparé du sable par une surface rigoureusement verticale. Le soupirail situé au-dessus du tas de bûches était encore moins accessible. Le seul qui offrait quelque espoir était celui qui s'ouvrait - si l'on pouvait dire - au-dessus de la cuve à mazout.

Mais, ne mesurant alors que dans les dix-sept centimètres, il n'avait pu escalader les cartons et les valises. Et quand il en avait trouvé le moyen, il était devenu trop petit. Il était monté là-haut un jour, mais, sans pierre, il s'était trouvé incapable de briser la vitre et avait dû redescendre.

Il roula sur le côté, tournant le dos au soupirail en question. La vue du ciel et des arbres lui était insupportable maintenant qu'il se savait définitivement prisonnier de la cave. Le souffle court, il s'absorba dans la contemplation du grand mur.

Et voilà où j'en suis, se dit-il, repris par ses morbides ruminations. Tout ce que j'ai fait n'a servi à rien. Il aurait pu en finir bien plus tôt. Mais il lui avait fallu lutter. Grimper à des fils, tuer des araignées, chercher de la nourriture. Ses lèvres se pincèrent et ses yeux se fixèrent sur le long montant

de filet appuyé au mur, le long montant appuyé au mur. Suivirent le montant appuyé au mur, le long montant appuyé au mur...

Il se redressa brusquement.

Au bord de la suffocation, il se précipita jusqu'au bord de l'éponge et sauta sans se préoccuper de la douleur qui lui traversa le genou et la tête. Il s'élança vers le mur, s'arrêta. Et l'eau ? Et le pain ? Tant pis, il n'en aurait pas besoin ; cela n'allait pas lui prendre tellement de temps. Il reprit sa course en direction du montant.

Qu'il atteignit après un détour par le tuyau d'arrosage pour se désaltérer. Il escalada d'abord l'anneau de métal auquel s'accrochaient les énormes cordes. Grimpa jusqu'au montant proprement dit. Puis se hissa sur sa large surface cylindrique.

Ce fut plus facile qu'il ne se l'imaginait. Le montant était si large, et son inclinaison par rapport au mur si peu accentuée, qu'il n'avait pas besoin de se servir de ses mains. Il pouvait presque se tenir droit et gravir en courant ce qui n'était qu'une longue pente douce. Il poussa un cri de joie et se lança dans son ascension.

Était-il possible qu'il y ait une intention précise dans la façon dont les choses s'arrangeaient ? Était-il possible que sa survie corresponde à un but ? C'était difficile à croire, et pourtant, dans une large mesure, encore plus difficile à nier. Toutes les coïncidences qui avaient contribué à sa survie semblaient dépasser les limites du probable.

Ceci, par exemple ; ce montant de filet jeté ici, de cette façon, juste comme il fallait, par son propre frère. Pur hasard ? Et la mort de l'araignée la veille, qui lui donnait l'ultime occasion de s'échapper. Encore un hasard ? Et plus important, l'heureuse combinaison des deux événements. Simple coïncidence ?

Il avait du mal à y croire. Et pourtant, d'où lui venaient ses doutes sur le processus qui affectait son corps et lui disait clairement qu'il n'avait plus que ce jour devant lui ? À moins que la précision même de son rétrécissement n'indique quelque chose. Mais quoi - par-delà le désespoir ?

Il ne perdit pas pour autant le vague sentiment d'exaltation qui le propulsait le long du montant. Allait même en croissant lorsqu'il dépassa le premier fauteuil de jardin ; pour croître encore quand il dépassa le second ; et encore quand il s'arrêta pour contempler la vaste plaine grise que formait le sol ; et encore quand, une heure plus tard, il atteignit le sommet de la falaise et s'écroula, épuisé, sur le sable. Et il continuait toujours de croître tandis qu'il gisait là, le cœur battant, les doigts ancrés dans le sable. Relève-toi, ne cessait-il de se dire. Continue. Il va bientôt faire nuit. Il faut que tu sortes d'ici avant la nuit.

Il se remit sur ses pieds et s'élança dans le désert ombreux. Lorsqu'il passa devant la masse inerte de l'araignée, il ne prit même pas le temps de la regarder ; cela n'avait plus d'importance. Ce n'était qu'une étape de franchie, ouvrant la voie vers une autre étape. Il s'arrêta une seule fois pour prélever un morceau de pain qu'il fourra sous sa guenille en éponge.

Arrivé à la toile d'araignée, il se reposa un peu avant d'y grimper. Les fils collaient et, non sans peine, il devait en détacher les mains et les pieds pour passer de l'un à l'autre. La toile tremblait et oscillait sous son poids quand il dépassa le cadavre du scarabée sans le regarder, respirant par la bouche.

Et son exaltation ne cessait de croître. Soudain, tout semblait avoir un sens, comme si les choses devaient se passer ainsi et pas autrement. Il savait que c'était probablement une façon de rationaliser son désir, mais il ne pouvait s'empêcher de penser de la sorte.

Parvenu en haut de la toile, il grimpa prestement sur la saillie en bois qui suivait le mur sur tout le pourtour de la cave. Il pouvait de nouveau courir, ce qu'il fit, ses pieds s'élevant et retombant à un

rythme soutenu. Il ne s'occupait plus de son genou douloureux ; c'était là un détail sans importance.

Il courait de toute la vitesse de ses jambes. Couvrit l'équivalent de trois pâtés de maisons dans une demi-obscurité, négocia l'angle à toute allure, attaqua les quinze cents mètres que représentait la dernière ligne droite. Il filait comme un insecte minuscule le long de la latte, filait à en perdre la respiration.

Il se retrouva soudain dans une lumière aveuglante.

Il s'arrêta net, pantelant, une haleine brûlante s'échappant de ses lèvres. Immobile, les yeux fermés, il sentit le souffle du vent sur son visage. En huma la douce fraîcheur. L'air libre, songea-t-il. Les mots s'épanouirent dans sa tête jusqu'à chasser tout le reste, jusqu'à y devenir les seuls mots existants. L'air libre. L'air libre. L'air libre.

Alors, calmement, lentement, avec une dignité seyant au moment, il gravit les quelques centimètres qui le séparaient de l'ouverture laissée par le carreau cassé, se hissa sur le cadre de bois et sauta.

Les jambes tremblantes, il s'avança sur l'allée de ciment et s'arrêta.

Il se tenait au bord du monde, les yeux écarquillés.

Il reposait sur un doux matelas de feuilles mortes, d'autres feuilles chiffonnées en guise de couverture, la vaste maison derrière lui, faisant obstacle au vent nocturne. Il avait chaud, le ventre plein. Il avait trouvé une écuelle d'eau sous la terrasse et s'y était désaltéré. À présent, tranquillement allongé sur le dos, il regardait les étoiles.

Qu'elles étaient belles ! Des diamants bleutés jetés sur du satin d'un noir d'encre. Pas de clair de lune. Rien qu'une totale obscurité brisée par les têtes d'épingles flamboyantes des étoiles.

Et le plus agréable, c'était qu'elles restaient semblables à elles-mêmes. Il les voyait comme tout homme les voyait, et cela le remplissait d'une immense satisfaction. Il était tout petit, certes, mais la terre elle-même l'était comparée à une telle immensité.

Chose étrange, après toutes les heures de terreur abjecte qu'il s'était infligées en pensant à sa fin prochaine, cette nuit - sa dernière nuit - ne le plongeait nullement dans l'angoisse. Il ne lui restait que quelques heures à vivre, il le savait, et pourtant il était heureux d'être vivant.

C'était là le miracle du moment. La couette de satisfaction qui lui réchauffait les orteils. Savoir que la fin était proche sans en être affligé. Cela portait un nom : le courage. C'était même le véritable, le suprême courage, car il n'y avait personne pour lui témoigner sa sympathie ou son admiration. Ce qu'il ressentait n'était pas dicté par l'espoir d'en retirer un compliment.

Avant, il en allait autrement. Avant, il s'accrochait à la vie parce qu'il s'accrochait à l'espoir. Voilà ce qu'il avait découvert. C'était l'espoir qui faisait vivre la plupart des hommes.

Mais à présent, alors qu'il vivait ses dernières heures, même l'espoir s'était évanoui. Ce qui ne l'empêchait pas de sourire. Arrivé au point où l'espoir n'était plus qu'un vain mot, il avait rencontré la plénitude. Il s'était démené comme un beau diable et il n'y avait rien à regretter. Et c'était là sa grande victoire, la victoire qu'il avait remportée sur lui-même.

« Je me suis bien battu », dit-il. Ces paroles lui firent une curieuse impression. Il en éprouva presque de la gêne. Puis il chassa son embarras. C'était tout ce qui lui restait. Pourquoi ne pas donner libre cours à l'amère douceur de sa fierté ?

S'adressant à l'univers, il hurla : « Je me suis bien battu ! » Et il ajouta tout bas : « Et je vous emmerde tous. »

Cela le fit rire. D'un rire pas plus bruyant qu'un petit saupoudrage de givre sur la vaste et sombre Terre.

C'était bon de rire, et bon de dormir, sous les étoiles.

17.

Comme tous les autres matins, ses paupières s'ouvrirent. Durant un moment, il resta sur le dos, les yeux perdus dans le vide, l'esprit encore embrumé de sommeil. Puis il se souvint et il lui sembla que son cœur s'arrêtait.

Avec un grognement de surprise, il se redressa et promena un regard incrédule autour de lui, la tête emplie d'un seul mot.

Où?

Il leva la tête vers le ciel, mais il n'y avait pas de ciel - rien que des taches bleues, comme si le ciel avait été déchiré, distendu, chiffonné et percé de trous géants par où passait la lumière.

Son regard sidéré se déplaça lentement, sans ciller. Il avait l'impression de se trouver dans une caverne colossale, démesurée. Qui s'achevait pas très loin sur sa droite, cédant place à la lumière. Il s'empressa de se mettre debout et vit qu'il était nu. Où était passé son lambeau d'éponge ?

Il examina à nouveau le dôme bleu déchiqueté. Il s'étendait sur des centaines de mètres. C'était là le bout d'épongé qui lui avait servi de vêtement !

Il retomba pesamment sur son séant et se regarda sur toutes les coutures. Il était toujours le même. Il se palpa. Oui, le même. Mais de combien avait-il rétréci pendant la nuit?

Il se revit la veille, couché sur un lit de feuilles mortes, et jeta un coup d'oeil par terre. Il était assis sur un immense semis de jaune et de brun traversé par une gigantesque avenue d'où de vastes allées partaient en épi pour s'étirer à perte de vue.

Il était assis sur les feuilles.

Complètement désorienté, il secoua la tête.

Comment pouvait-il être moins que rien ?

La lumière se fit. La veille, il avait contemplé l'univers extérieur. Il devait donc y avoir aussi un univers intérieur. Peut-être des univers.

Il se remit debout. Pourquoi n'y avait-il jamais pensé ? Il avait toujours su qu'il existait des mondes microscopiques et ultramicroscopiques. Et pourtant il n'avait jamais fait le rapprochement qui s'imposait. Il s'était obstiné à penser en termes de monde à la mesure de l'homme, de dimensions n'ayant d'autres limites que celles de l'homme. Il avait méjugé de la nature. Car le centimètre, comme le pouce, était un concept propre à l'homme, pas à la nature. Pour l'homme, zéro centimètre équivalait à rien. Zéro égalait rien, le néant.

Mais pour la nature, il n'y avait pas de zéro. L'existence se poursuivait en cycles infinis. Cela semblait tellement simple à présent. Il ne disparaîtrait jamais parce qu'il n'existait aucun point de non-existence dans l'univers.

Tout d'abord, cela lui fit peur. L'idée de passer indéfiniment d'un ordre de grandeur à un autre était trop bizarre.

Puis il réfléchit. Si la nature existait à une infinité de niveaux, peut-être en allait-il de même pour l'intelligence.

Peut-être n'était-il pas condamné à la solitude.

Soudain, il se mit à courir vers la lumière.

Et lorsqu'il l'eut atteinte, il se figea, muet de stupeur devant le nouveau monde qui s'offrait à ses yeux, avec ses vigoureuses envolées de végétation, ses collines scintillantes, ses arbres monumentaux, son ciel animé de mille nuances, comme si la lumière du soleil était filtrée par des couches mouvantes de verre dans les tons pastel.

C'était un pays de merveilles.

Il y avait tellement de choses à faire et, plus encore, à quoi penser. Sa tête débordait de questions, d'idées et - oui - d'un regain d'espoir. Il allait devoir se mettre en quête de nourriture, d'eau, de vêtements, d'un abri. Et, beaucoup plus important, de vie. Qui sait ? Peut-être était-elle là, tout près.

Scott Carey s'élança dans son nouvel univers, tous ses sens en éveil.